

larry
watson
montana 1948



totem

larry watson
montana 1948

Traduit de l'américain
par Bertrand Péguillan

Gallmeister



OceanofPDF.com

LARRY WATSON est né en 1947 à Rugby, dans le Dakota du Nord. Petit-fils et fils de shérif, il rompt avec la tradition familiale et se lance dans l'écriture. Auteur de plusieurs romans et recueils de nouvelles traduits en une dizaine de langues, il a été récompensé par de nombreux prix littéraires. *Montana 1948* a, dès sa parution aux États-Unis en 1993, été reconnu comme un nouveau classique. Larry Watson vit dans le Wisconsin.

Montana 1948

Écrit avec une sensibilité et une retenue qui évoquent celles de Norman Maclean, ce livre au style fluide distille doucement l'angoisse. Les silences des Hayden et des habitants de Mercer County ont un parfum de mort.

TÉLÉRAMA

Il faudra désormais ajouter ce *Montana 1948* à la liste de ces petits livres qu'on se refille entre amis sûrs. [...] Larry Watson débarque en littérature avec la sereine plénitude du talent. C'est comme ça qu'il faudrait toujours écrire : des phrases simples, évidentes, lumineuses. En bon français, on appelle ça un livre-culte.

Éric Neuhoff, MADAME FIGARO

Larry Watson, mezza voce, en dit beaucoup sur la fin des certitudes de l'enfance, sur la découverte du Mal et du temps qui passe. Il ne compose pas sur de grandes orgues, mais sa petite musique de chambre se grave dans la mémoire.

Christophe Mercier, LE POINT

Avec son écriture riche et d'une honnêteté remarquable, *Montana 1948* est un roman magnifique sur le sens des lieux et l'évolution du courage. Ce

livre est une merveille qui invite à la méditation.

Louise Erdrich

OceanofPDF.com

Titre original :
Montana 1948

Copyright © 1993 by Larry Watson

Published by arrangement with Milkweed Editions
All rights reserved

© Éditions J.-C. Lattès, 1996, pour la traduction
© Éditions Gallmeister, 2010, pour la présente édition

ISBN 978-2-35178-501-0
totem n°01

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

OceanofPDF.com

À Susan.

OceanofPDF.com

Prologue

De l'été de mes douze ans, je garde les images les plus saisissantes et les plus tenaces de toute mon enfance, que le temps passant n'a pu chasser ni même estomper.

Une jeune femme sioux est étendue sur un lit dans notre maison. Elle a de la fièvre, elle délire et tousse si fort que j'ai peur qu'elle ne meure.

Mon père, agenouillé sur le plancher de la cuisine, supplie ma mère de l'aider. Par cette nuit d'été une vive lumière emplît la pièce. Les insectes volent autour des lampes et se confondent dans mon souvenir avec le ton plaintif de la voix de mon père, insistante, stridente, frénétique. Jamais je ne l'avais entendu parler sur ce ton-là.

Un air chaud traverse la cuisine où se tient ma mère. Les fenêtres sont grandes ouvertes ; le vent soulève les rideaux de dentelles. Ma mère s'est emparée du fusil Ithaca à douze coups de mon père. Comme elle est petite et frêle, elle a du mal à manier cet engin encombrant. Mais elle a suffisamment observé mon père et les autres hommes pour savoir où placer les cartouches, et elle bourre le chargeur. C'est l'opération la plus difficile. Une fois les cartouches enfoncées, n'importe quel imbécile est capable de tirer. C'est bien ce qu'elle compte faire.

Je me souviens aussi d'un bruit de verre brisé, d'une odeur de légumes gâtés... Ces instants, je les évoque dans l'ordre où ils se sont déroulés. Mais les événements qui sont à la source de ces instantanés, de ces sons, surgissent et s'entremêlent à une telle vitesse que toute notion chronologique me paraît faussée. Mieux vaut imaginer un écran de cinéma, divisé en cases et panneaux. Sur chacun d'eux se déroule une scène différente, de telle sorte que les actions se passent simultanément, qu'aucune d'elles n'échappe au temps, que rien n'advient ni avant ni après, mais tout pendant. C'est ainsi que ces images coexistent dans mon souvenir, comme dans les calendriers illustrés des Sioux où tous les événements de l'année figurent sur une seule peau de bison, ou comme dans une tapisserie

dont tous les motifs sont tissés à même l'étoffe, chaque instant sur le même plan, l'été 1948...

C'était il y a quarante ans. Ma mère est morte il y a deux mois. Elle eut, comme on le dit, une belle mort. Elle venait de rentrer dans sa cuisine après avoir travaillé au jardin lorsqu'une crise cardiaque aussi soudaine qu'un éternuement la terrassa. La mort de mon père dix années plus tôt fut plus cruelle.

Longtemps un cancer l'avait miné jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir droit face au vent. Quant à Marie Little Soldier, sa destinée coïncide trop avec cette histoire pour que je la révèle ici.

Une histoire qu'il revient à moi seul de conter. Peut-être n'en suis-je pas le dernier témoin encore en vie, peut-être se trouve-t-il d'autres personnes dans cette bourgade du Montana qui se souviennent de ces événements aussi bien que moi. Nul toutefois ne peut prétendre avoir connu ces trois êtres mieux que moi.

Ni les avoir autant aimés.

En 1948, mon père effectuait son second mandat comme shérif de Mercer County, dans le Montana. Nous habitions Bantroch, chef-lieu du comté et seule ville notable de la région. En 1948 elle comptait toutefois moins de deux mille habitants.

Mercer County se situe à l'extrémité du nord-est du Montana, et Bantroch à la limite de la frontière de l'État. Le Canada est à dix-neuf kilomètres à vol d'oiseau, quoique le poste frontière le plus proche soit à quarante-huit kilomètres, vers l'ouest, et le Dakota du Nord à seize kilomètres. En ce temps-là, tout comme aujourd'hui, Mercer County était à la fois une région d'agriculture et d'élevage, mais à quelques exceptions près, les exploitations n'étaient ni vastes ni prospères. Sur sa bordure au ponant, et empiétant sur deux autres comtés, s'étendait la réserve indienne de Fort Warren, terre la plus caillouteuse, la plus sablonneuse et la moins fertile de tout le coin. En 1948, les routes n'y étaient pas goudronnées, et les baraques plantées de-ci, de-là semblaient à la merci de la moindre bourrasque.

Tout le nord-est du Montana est un rude pays. Les terrains y sont secs et clairsemés ; le vent ne cesse d'y souffler. L'été, la chaleur peut y être écrasante et les orages d'une rare intensité. Les hivers sont réputés pour leurs violentes tempêtes et pour leurs brutales chutes de température. Dans la même année, on peut avoir quarante et un degrés en juillet et moins cinq en janvier. Que ceux d'entre vous qui s'imaginent le Montana plein de montagnes couvertes de neige me permettent de les détromper. Le comté de Mercer est, à l'ouest, plat comme un dessus de table tandis que, à l'est, les siècles de labeur de la Knife River ont modelé ravins et collines rocheuses. Les seuls arbres qui y poussent, à part quelques peupliers de Virginie le long de la rivière, ont été plantés par des fermiers ou des citoyens. Et ils n'en ont guère planté. Sans la main de l'homme on n'y aurait rien trouvé de plus haut que les broussailles et l'herbe à bison.

La dureté de la terre, le balancement du vent et l'horizon d'un ciel étiré à l'infini expliquent la relative tranquillité qui régnait dans la région de

Mercer. La vie y était simplement trop pénible, et tant de temps et d'énergie étaient consacrés à survivre, que ce fut pour soi, sa famille, son troupeau ou ses moissons, qu'il en restait bien peu pour faire les quatre cents coups ou semer l'agitation.

1948 marquait une ère nouvelle, bénie, paisible. L'exaltation de la fin de la guerre s'était évanouie mais en subsistait un sentiment de soulagement. La vie de tous les jours restait un don du ciel dont l'éclat n'était pas encore terni. Beaucoup d'hommes de la région avaient passé les dernières années sur le front. Mais pas mon père, réformé 4 F. À seize ans, il avait été si sévèrement blessé par une ruade de cheval que depuis il boitait et avait besoin d'une canne, sa jambe droite prenant la tangente, son genou tournant en dedans. Les soldats de retour ne demandaient qu'à travailler sur leurs fermes, à s'occuper de leurs élevages et à vivre tranquilles dans leurs familles. Le nombre de chasseurs avait même diminué.

Cet état des choses rendait la tâche de mon père relativement facile. Bien sûr, il arrêtaient les inévitables alcooliques des fins de semaine, intervenait dans les querelles de clôture ou de bétail égaré, apaisait quelques disputes familiales et invitait les gamins de la ville à ne pas faire de tapage au Woods Café, mais la fonction de shérif de Mercer County ne requérait ni beaucoup de force ni beaucoup de courage. Savoir conduire sur les routes de campagne souvent impraticables, été comme hiver, était nettement plus utile que d'être un bon boxeur ou tireur. L'une des obligations de mon père était de surveiller les bals du samedi soir, mais le simple fait qu'il y emmenait ma mère – et même moi, à l'occasion – montre bien que ces tâches – et donc son travail – étaient des plus tranquilles.

J'avoue qu'à l'époque, j'en étais déconcerté. Pourquoi cette promesse d'une vie riche en aventures, en dangers et en actes de bravoure que pouvait laisser espérer le métier de mon père tardait-elle tant à se concrétiser ? Quel que fût le nombre de champs de blé et de pâturages qui nous entouraient, nous étions malgré tout du Montana et mon père n'arborait même pas la panoplie du shérif de l'Ouest ! Il allait en chemise et cravate, comme la plupart des messieurs de la ville, mais au moins ces derniers exhibaient bottes et Stetson, alors que mon père portait des chaussures de ville et un feutre à larges bords. Il détenait un pistolet mais ne l'avait jamais sur lui, qu'il soit ou non en mission. Cela je le savais, pour ne cesser de le vérifier. Dès qu'il sortait de la maison, je me précipitais pour inspecter son armoire, particulièrement le tiroir du haut, du côté droit, et je constatais que, comme

toujours, le pistolet s'y trouvait. À mon sens il ne détenait pas un pistolet digne d'un shérif. Il aurait dû posséder un colt .45 de l'Ouest, plaqué argent, une arme sûre, légendaire. Et au lieu de ça, mon père se contentait d'un petit pistolet automatique .32, d'origine italienne et pas plus grand que la paume de la main. Il ne l'avait même pas achetée, cette arme minable : il l'avait confisquée à l'un des premiers ivrognes qu'il avait arrêtés, puis gardée. En contrepartie il avait payé au gars un ticket de bus pour Billings, où celui-ci avait de la famille.

L'arme en question était rayée et entaillée ; le canon portait une légère trace de rouille. Mon père avait remplacé les anciennes gardes de la crosse par deux rectangles prédécoupés en Masonite. À chaque fois que je tombais sur le pistolet, je constatais qu'il n'était pas chargé. Juste à côté traînait le chargeur bourré de cartouches trapues. Le pistolet de mon père flottait dans un étui à bouton pression en cuir épais et rigide destiné à un pistolet plus grand, ou même à un revolver. Comme il ressemblait davantage à un jouet que mes propres pistolets à amorce, style western, je ne fus jamais tenté de m'en amuser. Pourtant, je suis convaincu que j'aurais pu le conserver pendant des semaines sans qu'il vienne à lui manquer.

Naturellement vous vous demandez si mon père ne gardait pas son arme de fonction au bureau de police ? Si tel était le cas, je ne l'y ai jamais vue alors que j'en connaissais autant les recoins que ceux de la maison. On y trouvait, enfermé dans une armoire, un râtelier garni de fusils et d'armes automatiques ; deux paires de menottes entrecroisées pendaient au canon d'une Winchester 94 – mais de pistolets, aucun.

Nous vivions dans une maison en bois à deux étages peinte en blanc, située en face du tribunal, au sous-sol duquel étaient installés la prison et le bureau de mon père. Parfois, j'attendais qu'il ait relâché un prisonnier – la plupart du temps un ivrogne se remettant d'une cuite, coffré de manière à lui éviter de pires ennuis – ou qu'il ait fini d'afficher un avis de recherche pour pouvoir lui montrer mon carnet de notes ou lui demander une pièce afin d'aller au cinéma. Non, vraiment, s'il y avait eu là un revolver à six coups, un Stetson ou une paire de bottes de cow-boy que mon père pût porter en même temps que son insigne officiel, je l'aurais su. Il me faut cependant corriger ce que je viens de dire : en réalité, mon père n'a jamais arboré son insigne, il le mettait dans la poche de son manteau ou de son veston. J'ai toujours mis ça sur le compte de sa discrétion naturelle, et il en allait peut-être ainsi. Mais maintenant que cet insigne est en ma

possession – ma mère me l’a envoyé après la mort de mon père – et que je l’ai épinglé sur un panneau d’affichage dans mon bureau, je me rends compte que son refus n’était pas une affaire de tempérament mais tenait à une raison pratique. Son insigne relevait plus du bouclier que de l’étoile, il pesait une tonne et l’épingle en était aussi épaisse que la mine d’un crayon. S’il l’avait porté, mon père aurait fait de sacrés trous dans ses costumes et ses chemises, de véritables boutonnières !



Si mon père ne correspondait pas à l’image idéale que je me faisais d’un shérif, son métier ne trouvait pas plus grâce aux yeux de ma mère. Elle aurait voulu qu’il soit avocat. Diplômé de l’université de droit du Dakota du Nord, membre du Barreau du Dakota du Nord et de celui du Montana, il en avait le titre. Ma mère était intimement persuadée que mon père et nous tous aurions été plus heureux s’il avait exercé cette profession et si nous n’avions pas vécu dans le Montana. Non pas à cause des dangers potentiels du métier de shérif, ni en raison de la meilleure situation financière qui en aurait résulté. Si elle souhaitait que mon père ait un autre travail et que nous déménagions c’était par conviction : seulement ainsi il deviendrait vraiment lui-même. Une conviction qui n’était pas sans fondement.

Né en 1910 dans le comté de Mercer, mon père avait grandi dans une vaste exploitation agricole aux environs de Bantrock. Au début des années vingt, il s’était retrouvé avec ses parents et son frère à Bantrock même, où mon grand-père devait entamer le premier de ses nombreux mandats en qualité de shérif. Mon grand-père n’en poursuivait pas moins l’exploitation du ranch. Il embauchait de la main-d’œuvre à cet effet et pouvait ainsi sans problème y retourner vivre tous les six ans. Le règlement stipulait en effet que le shérif de Mercer County ne pouvait exercer ses fonctions que pendant trois mandats consécutifs de deux ans. Quand au terme de ceux-ci mon grand-père quittait son poste, son adjoint, Len McAuley, le relayait. Après lui, mon grand-père reprenait le poste. Et ainsi de suite. De la sorte, ils s’assuraient de garder la charge de shérif. Pendant les périodes où il exerçait son mandat, mon grand-père installait sa famille dans un petit appartement au-dessus d’un bar dont il était propriétaire – comme de tout l’immeuble, d’ailleurs. Mon père m’a souvent répété combien il lui était difficile de quitter le ranch et ses grands espaces pour rejoindre ce

minuscule appartement qui sentait la bière éventée et le cigare froid. Il passait chaque week-end et chaque été au ranch ; quand il devait retourner à l'appartement où son frère et lui dormaient sur des lits pliants, il avait envie de pleurer.

Alors que tous ceux que j'aurais pu interroger ont disparu, je me demande pourquoi mon grand-père avait tant voulu devenir shérif. Je garde le souvenir de quelqu'un qui désirait ardemment le pouvoir, l'éprouvait comme un besoin impérieux. D'esprit dominateur, il tirait sa force de l'autorité qu'il exerçait sur les autres. Pour lui, devenir le représentant de la loi s'inscrivait dans un parcours naturel : après la maîtrise de la terre et des animaux, la régence de la conduite des hommes et des femmes.

Quand mon grand-père décida de se retirer pour de bon et de retourner dans son ranch, il trouva tout de même le moyen de maintenir son influence sur le pays : il s'arrangea pour que ses attributions reviennent à mon père. Bien sûr le shérif était élu. Mais la popularité et l'ascendant de mon grand-père étaient tels – aussi bien que le prestige du nom Hayden –, qu'il lui suffit alors de dire, comme il l'avait fait auparavant pour son adjoint, “Je veux que mon fils me succède” pour qu'il en fût ainsi.

Mon père, avant même de l'avoir exercé, avait donc renoncé à son métier d'avocat et accepté l'insigne que lui transmettait mon grand-père. L'idée même de refuser ne lui aurait pas traversé l'esprit.

Telle était la situation de mon père à l'époque : il devait s'efforcer de concilier deux attitudes contradictoires ; d'une part satisfaire mon grand-père qui voulait le voir continuer à faire régner la loi des Hayden sur Mercer County, d'autre part plaire à ma mère qui souhaitait que son mari devienne tout simplement lui-même et non pas un Hayden. Ce qui était impossible tant que nous vivions sur le domaine de mon grand-père.

Si ma mère voulait que nous quittions le Montana pour des ciels plus cléments, il y avait une autre raison. Et qui me concernait. Elle avait peur pour mon âme – l'expression désuète me fait sourire aujourd'hui, mais tels étaient les termes qu'elle employait.

Oui, ma mère craignait pour ma moralité. Les choses du monde les plus ordinaires prenaient à ses yeux une dimension spirituelle ; pour elle, tout tenait à ma condition mortelle ! Ma mère était luthérienne et d'une dévotion parfaite ; mon père, lui, était agnostique – une voie dans laquelle je me suis finalement engagé après avoir mollement fréquenté l'école du dimanche, suivi les cours de catéchisme et assisté à l'office.

Le problème était que je voulais une enfance sauvage. Oh, pas une vie de petit voyou au sens où on l'entend aujourd'hui. Non, seulement une vie sans contraintes. Je n'étais pas particulièrement attiré par les bravades d'adolescents comme conduire des voitures de sport (ou pour être exact, à Bentrock, des pick-up), fumer (des *Sir Walter Raleigh* "DES CIGARETTES DE CHOIX À ROULER SOI-MÊME"), boire (la bière brassée à la maison était si courante chez nous que tous les garçons pouvaient en consommer à tout-va), courir les filles (spécialement, les filles des fermes qui, contrairement aux autres, avaient la réputation d'être faciles). Ce n'est que plus tard que j'ai succombé à ces tentations.

Une vie sauvage signifiait pour moi quitter la ville et retrouver la campagne. Même notre bourgade – qui ressemblait fort à une ville frontière – me faisait l'effet d'un foyer de conformisme où régnaient les bonnes manières, l'ordre établi, où l'on vivait au rythme d'un carillon comme à l'école ou à l'église. Un monde vraiment fait sur mesure pour les boutiquiers, les profs, les pasteurs, les faiseurs de lois, les autorités de tous poils, les défenseurs de l'ordre public. Et, pour ce qui me concernait, mes parents n'étaient pas seulement des représentants de la loi : mon père *était* la loi.

Outre ces difficultés que j'éprouvais à me sentir bien dans la ville, situation courante pour un jeune garçon, un problème, bien personnel celui-là, me tracassait : je n'arrivais pas à comprendre comment s'articulait la vie urbaine. J'avais le sentiment qu'il existait un secret permettant de vivre agréablement et sans souci au sein d'une communauté et que ce savoir ésotérique m'échappait complètement. J'avais dû sécher les cours où l'on nous expliquait comment se sentir à l'aise à l'école, dans les magasins, les cafés, entre jeunes ou avec les adultes. Dans ces moments-là, je ne me comportais pas vraiment mal mais jamais je ne savais quelle conduite adopter. J'observais toujours les autres du coin de l'œil afin de me mettre au diapason et de ne pas commettre d'impair. Au lieu d'attribuer ce manque de sociabilité à ma timidité, je condamnais la vie urbaine et m'efforçais d'y échapper aussi souvent que possible.

Ce n'était pas très difficile pour moi. Bien que nous vivions au cœur de la ville, je pouvais m'en évader en quelques minutes, en marchant, en courant, à bicyclette ou en longeant la voie ferrée de l'autre côté de notre jardin, derrière la maison. Seul ou avec des camarades, je passais tout le temps que je pouvais au-dehors, généralement aux alentours du ranch de

mon grand-père ou le long des berges de la Knife River. J'ignore pourquoi on l'avait appelée ainsi. On peut difficilement imaginer rivière plus insignifiante... L'été, asséchée, elle se réduisait à un maigre filet d'eau gagné de tous côtés par les bancs de sable ; vers Thanksgiving, immanquablement, elle gelait.

Je faisais tout ce que font les garçons et tout ce qu'ils sont ravis de faire. Je montais à cheval – j'avais mon propre cheval au ranch, un petit alezan aux poils anormalement longs, nommé Natty –, je nageais, je pêchais, je chassais – je garde toujours bien rangés les premiers fusils que je reçus alors, une carabine à un coup, une Winchester .22 long rifle et une Montgomery Ward .410, à un coup aussi. Mes copains et moi, nous avons sûrement dégommé plus de cannettes de bière, de bouteilles de soda, de panneaux de signalisation et de poteaux téléphoniques que de ces lapins, écureuils, grouses et faisans que nous prétendions chasser. J'explorais la nature, j'en fouillais les moindres recoins ; il m'arrivait de revenir à la maison avec toutes sortes de choses : la peau d'un serpent, la mâchoire d'une vache, la pelote d'un hibou, un piquant de porc-épic, ou encore les débris d'une flèche, un pigeon d'argile intact, un bout d'écorce avec un morceau de queue d'écureuil tellement incrusté qu'on se demandait comment il avait pu finir là, une superbe feuille de peuplier aussi grande qu'une main d'homme, une myriade de pierres de rivière choisies pour leur beauté ou leur forme originale.

L'important n'était toutefois pas ce que je faisais. À la campagne, je pouvais tout simplement être, me sentir moi-même, déterminé, calme, sûr de moi, ce dont j'étais bien incapable quand je fréquentais l'école ou n'importe quelle autre communauté humaine qui faisait de moi un garçon faible, écartelé. Il m'arrivait de pouvoir rester assis pendant une heure sur un rocher, au bord de la rivière, sans souhaiter d'autre conversation que le murmure régulier de l'eau. J'étais sans aucun doute un enfant introverti, mais plus encore, j'éprouvais hors de la société une plénitude qu'il m'était absolument impossible de ressentir en son sein.

Ma mère l'avait sans doute deviné ; persistant dans son souci de me policer, elle aurait souhaité me voir grandir dans un plus vaste ensemble dont je n'aurais pu m'évader facilement et qui n'aurait pas offert d'échappatoire anarchique et fascinante. À m'entendre, on pourrait croire que ma mère avait reçu une éducation urbaine l'ayant peu disposée à goûter la vie rustre et sauvage du Montana. Pas du tout. Elle avait passé son

enfance dans une ferme de la partie orientale du Dakota du Nord, dans la vallée de la Red River, une région agricole, plate, fertile et prospère.

Voilà comment se présentait notre famille en 1948, et quelles étaient les tensions qui alourdissaient l'atmosphère à la maison. Avant même que l'histoire ne commence, je dois toutefois esquisser un ultime personnage de notre entourage.

Comme ma mère travaillait – elle était secrétaire au greffe, situé lui aussi dans la cour du tribunal de l'autre côté de la rue –, une aide vivait chez nous durant la semaine. Elle s'appelait Marie Little Soldier, elle appartenait à la tribu des Sioux Hunkpapa et avait d'abord vécu dans la réserve de Fort Berthold, au nord du Dakota. Elle n'avait guère plus d'une vingtaine d'années et avait rejoint notre coin du Montana après que sa mère eut épousé un Canadien qui tenait un bar à Bentrock. Ce bar, Frenchy's, perché au sommet de la ville, plutôt sale et mal famé, était un lieu de rencontre pour cow-boys à la dérive. Selon une rumeur qui courait parmi mes copains, on pouvait y faire l'amour pour deux dollars avec une grosse et vieille Indienne édentée que Frenchy gardait prisonnière dans sa cave. L'un de mes copains prétendait qu'elle était la mère de Marie, mais je savais que c'était faux. La mère de Marie nous avait un jour rendu visite. Femme fine et timide dont la taille ne devait pas dépasser un mètre cinquante, elle me faisait penser à ces oiseaux qui parquent devant les êtres humains pour mieux battre en retraite. Quand Marie l'avait présentée à ma mère, elle avait baissé les yeux et n'avait pu décrocher un mot.

Marie, elle, n'était ni petite ni timide. Elle aimait rire, bavarder et, souvent taquine, s'abandonnait volontiers à des mensonges outranciers que ce fût sur le comportement bizarre d'un animal ou sur un meurtre sanglant. Elle aimait particulièrement, après vous avoir embarqué dans une de ces histoires, vous lancer : “Je t'ai bien eu, hein ?”

Elle mesurait à peu près un mètre quatre-vingts et, sans être vraiment grosse, elle paraissait bien en chair, à la fois vigoureuse et douce, comme si ce corps était prêt à chaque instant à l'amour comme au travail. Les robes de coton imprimé qu'elle portait, elle avait dû les hériter de personnes de taille au-dessus et en dessous de la sienne, car elles ne tombaient jamais parfaitement. Trop courtes ou trop étroites, Marie paraissait sur le point d'exploser ; trop amples, elle risquait à tout instant de les perdre ou de se prendre bras et jambes dans le fatras de tissu. Elle avait un joli visage ouvert et plaisant avec des pommettes si hautes, si charnues, que je me

demandais si c'était leur aspect naturel ou si elles n'étaient pas enflées ou gonflées. Ses cheveux étaient noirs, longs et raides, et souvent elle en écartait les mèches du coin de sa bouche ou du milieu de son front pour y voir plus clair.

Et je l'aimais.

Je l'aimais parce qu'elle me parlait, parce qu'elle me prêtait attention. Parce qu'elle était plus vieille que moi, mais pas trop. Parce qu'elle n'était pas insipide et conformiste comme tous les adultes que je connaissais. Parce qu'elle m'attirait, même si mon amour pour elle restait chaste, comme c'est souvent le cas à cet âge-là – je n'avais que douze ans.

Qui plus est, Marie avait un petit ami, Ronnie Tall Bear, qui travaillait dans un ranch au nord de la ville. Je n'étais pas jaloux de ce garçon parce que je l'appréciais presque autant que Marie. J'appréciais bien Ronnie ? Non, je l'adorais ! Il avait fini depuis peu ses études au lycée de Bantrock et comptait parmi les plus remarquables athlètes que la région eût jamais produits. Au football, il était la star incontestée des arrières et au basket celui qui mettait le plus de ballons au panier ; il détenait le record, pour l'école, du lancement du disque, du javelot, et du quatre cents mètres. Il pouvait occuper n'importe quelle place dans l'équipe de base-ball de l'American Legion. Je me rends compte aujourd'hui à quel point j'étais partie prenante de la mentalité de l'époque ; je ne me demandais jamais alors, comme je le fais maintenant, pourquoi aucune université n'avait essayé de recruter un athlète de l'envergure de Ronnie. Je savais sans qu'on ait eu besoin de me le dire, comme l'air qu'on respire, que l'université n'était pas faite pour les Indiens. Pendant la guerre, Ronnie avait servi dans l'infanterie. Assez bon pour l'armée mais pas assez pour l'université ! Marie me disait qu'il pensait tenter sa chance dans le milieu du rodéo.

Pendant la semaine, Marie occupait une petite chambre à côté de la cuisine. La mienne et celle de mes parents étaient au premier étage. En fouillant dans mes souvenirs, je me rappelle qu'il y avait une troisième chambre au premier. Pourquoi avait-on décidé de ne pas la donner à Marie, alors qu'il avait vite été évident que je demeurerais fils unique ? J'évoque la chambre de Marie parce que c'est là et avec elle que l'histoire a commencé.

Nous étions donc en 1948, à la mi-août. Dans notre coin, il avait fait très chaud et sec, comme d'habitude. Toutefois, au cœur même de l'été, nous pouvions déjà observer quelques signes avant-coureurs de l'automne : une

feuille de peuplier qui çà et là tournait au jaune ou qui lâchait prise, la couverture légère exigée par la fraîcheur des nuits.

Ce jour-là, Marie était restée dans sa chambre toute la matinée, et en passant devant sa porte je l'entendis tousser. En regardant par le trou de la serrure, je vis qu'elle était étendue sur son lit. Elle n'avait quitté sa chambre que le temps de nous préparer le déjeuner. Nos repas n'étaient jamais très recherchés mais la nourriture était toujours abondante et variée. Marie nous apporta probablement du fromage blanc, peut-être aussi des restes de poulet, du jambon ou des saucisses, un morceau de cheddar, une miché de pain, du beurre, des cornichons, une boîte de pêches au sirop, du lait froid et bien entendu quelque chose du jardin tel que carottes, radis, concombres ou pommes de terre.

Midi sonna. Ma mère arriva à la porte dans les cinq minutes qui suivirent ; si mon père était en ville, il ne tarderait pas lui non plus à apparaître.

J'allai voir ma mère dans la salle de séjour.

— Je crois que Marie est malade, lui murmurai-je.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? s'inquiéta aussitôt ma mère.

Il n'y avait rien qu'elle ne craignait plus que les ennuis de santé, mais elle était tout à fait capable de leur faire face. N'importe quelle maladie, fût-elle banale ou exotique, trouvait en elle un adversaire déterminé. Elle consacrait une grande partie de son énergie à les éviter pour elle-même ou pour sa famille. Elle n'aurait jamais accepté ou adressé une invitation qui pouvait exposer quiconque au moindre risque de contamination. Si nous marchions dans la rue et que nous croisions quelqu'un qui toussait ou qui éternuait, ma mère s'en écartait jusqu'à ce qu'elle estime que les microbes s'étaient dissipés dans l'air. Tout cela peut paraître idiot mais se révéla efficace. Nous étions rarement malades et je n'ai connu aucune des maladies infantiles, du moins tant que je suis resté à la maison. Je ne les ai attrapées que plus tard. Il me fallut ainsi renoncer aux cours de français lors de ma première année d'études en faculté à cause d'une rougeole tenace ; quelques années plus tard, les accès de fièvre que me causa la varicelle forcèrent ma femme à me conduire aux urgences, où je finis enveloppé de glace.

— Je ne sais pas trop, dis-je à ma mère, mais je crois qu'elle est restée dans sa chambre toute la matinée.

Ma mère traversa tranquillement la salle de séjour et la cuisine pour se rendre à la chambre de Marie.

La porte n'était pas tout à fait fermée, et ma mère frappa suffisamment fort pour qu'elle s'ouvre.

— Eh bien, Marie, ça ne va pas ?

Marie fut reprise par un accès de toux et ne put répondre. Elle roula sur le côté et replia ses genoux, secouée de nouveau par un accès de toux sèche. Quand la quinte cessa, elle dit à ma mère en hochant la tête :

— Ce n'est qu'un rhume. J'ai attrapé un petit rhume.

Ma mère n'en croyait pas un mot. Elle s'approcha du lit et mit sa main sur le front de Marie.

— Viens ici ! me dit-elle ensuite.

Quand je fus près d'elle, elle mit sa main sur mon front. La comparaison lui confirma ce qu'elle craignait.

— Tu as de la température, c'est sûr !

Si mon père avait été là, il aurait aussitôt repris ma mère :

— De la fièvre, Gail ! Tout le monde a de la température.

En retirant sa main de mon front, ma mère exerça une petite pression comme pour me signifier qu'elle préférait que je me retire d'un endroit où régnait la maladie.

Je ne suis pas allé bien loin, je suis resté dans le couloir et j'ai observé Marie pendant que ma mère lui posait les questions d'usage.

— Depuis combien de temps es-tu malade ?

Marie roula sur le dos et dégagea ses cheveux de son visage. Ses joues étaient en feu au point de paraître douloureuses, comme écorchées vives. Dans ses yeux, plus sombres que jamais, les pupilles ressemblaient à une eau noire qui n'aurait reçu la lumière que pour l'absorber. Ses lèvres étaient desséchées et gercées. La jupe remontée au-dessus des genoux, seul le spectacle de ses jambes brunes vigoureuses, de ses pieds nus, détonnait, introduisant une note de sensualité dans cette chambre de malade.

Cependant ce n'était pas une première ! J'avais déjà vu Marie nue ou presque. Dans notre salle d'eau, au sous-sol, nous avions une douche — toute simple, un pommeau de douche, une cabine en étain et un vieux rideau en plastique vert orné de grands hippocampes blancs. Un jour, alors que je descendais les escaliers à fond de cale, j'étais tombé sur elle juste au moment où elle sortait de sa douche — elle avait dû croire que je resterais en ville plus longtemps. Elle s'était vite enveloppée dans sa serviette, quoique

pas assez rapidement. J'en avais suffisamment vu pour que nous soyons l'un et l'autre embarrassés : des tétons bruns saisissants, pointés comme un index, un triangle de poils noirs en dessous d'une taille enrobée, d'un ventre rondelet. Et pour couronner le tout, des épaules qui semblaient aussi larges que celles de mon père. J'avais bredouillé des excuses et m'étais promptement défilé. Ni elle, ni moi n'étions revenus sur cet incident.

Marie, après une autre brève quinte de toux, un simple raclement nerveux cette fois, répondit à ma mère :

— Je n'en sais rien, peut-être depuis deux jours.

— As-tu mangé ?

Marie secoua la tête.

— As-tu mal au cœur ?

Autre signe de tête négatif.

— As-tu vomi ?

Marie chuchota que non.

— Connais-tu quelqu'un d'autre qui soit malade et qui aurait pu te passer sa maladie ?

Trop mal à l'aise de voir Marie subir cet interrogatoire, je finis par intervenir :

— Maman, tu vois bien qu'elle souffre !

Ma mère se retourna brusquement.

— Va m'attendre dans une autre pièce. Tu vois bien que j'essaie d'y voir clair, laisse-nous ! me dit-elle d'un ton sec.

Je fis quelques pas en direction de la cuisine mais je pouvais toujours voir et entendre ce qui se passait dans la chambre.

Ma mère alla chercher deux couvertures de laine dont elle enveloppa Marie.

— Le plus urgent, lui dit-elle, c'est de faire baisser ta température en te faisant transpirer. On devrait vite y arriver.

Jusqu'à nos jours, beaucoup de Sioux pratiquent encore une sorte de purification rituelle par la sueur, un bain de vapeur pris dans une tente ou une petite pièce où l'on jette de l'eau sur un foyer de pierres brûlantes. Ma mère pensait alors à une sorte de traitement similaire. Elle croyait qu'on pouvait se débarrasser de la fièvre grâce à un surcroît de chaleur, qu'il n'y avait qu'à accumuler les couvertures sur soi, transpirer abondamment, et que c'était gagné.

Marie devait sans doute partager l'avis de ma mère puisqu'elle n'émit aucune protestation.

— David sera là cet après-midi si tu as besoin de quelque chose, poursuivit ma mère. En attendant repose-toi. Je reviendrai te voir vers trois heures, et si ça ne va pas mieux, j'appellerai le docteur Hayden.

À ces mots, Marie sursauta dans son lit.

— Non, non ! Je n'ai pas besoin de docteur !

Dans son agitation, elle se remit à tousser, plus fort encore qu'auparavant.

— Tu vois dans quel état tu es ! Tu entends cette toux ? Et tu me dis que tu n'as pas besoin de voir le docteur, lui répondit ma mère.

— Je veux bien voir le docteur Snow, mon docteur, mais pas le docteur Hayden !

— Le docteur Hayden est le frère de M. Hayden, tu le sais bien. Il vient souvent chez nous. Et si c'est ça qui t'inquiète, je peux te dire qu'il ne te demandera pas un sou.

L'ascétisme de Marie était légendaire, elle détestait le gaspillage et, bien souvent, elle nous reprochait de jeter de la nourriture, des vêtements, des magazines, en nous affirmant qu'elle pourrait en faire profiter quelqu'un. Finalement nous nous étions rendus à ses raisons et avant de jeter quoi que ce soit nous l'en informions d'abord. Combien de nos vieux numéros de la revue *Colliers* ont ainsi échoué à la réserve ?

Marie ferma les yeux.

— Non, je n'ai vraiment pas besoin d'un docteur, dit-elle.

Sa voix n'était plus qu'un faible murmure.

Ma mère sortit en laissant la porte entrebâillée.

— Surveille-la, David, me dit-elle. Et si son état s'aggrave, appelle-moi.

— Tu crois qu'elle est très malade ?

— En tout cas, elle a de la température. Et, je n'aime pas le son de sa toux.



Sans y entrer, comme ma mère me l'avait demandé, je suis souvent repassé devant la chambre de Marie. Elle s'était endormie tout en continuant à tousser. À l'un de mes passages, entendant sa voix, je me suis arrêté. Mais elle ne s'adressait pas à moi. Sous l'effet de la fièvre elle

parlait dans son sommeil. “C’est le gros chien jaune ! disait-elle, le chien jaune, il ne va pas boire !” Alors, elle a prononcé un mot étrange, quelque chose comme “ratchety”. Elle a répété : “Ratchety, ratchety.” Je me suis demandé si c’était un mot sioux ou un mot qu’elle inventait dans son délire.

Un peu plus tard, alors que j’étais assis devant la table de la cuisine, elle s’est mise à crier : “David !” J’ai couru jusqu’à sa chambre.

Je me suis arrêté sur le seuil et je l’ai vue, étendue sur son lit. Elle regardait dans la direction de la porte, fixement.

— Pas de docteur, Davy ! Dis-leur.

— Maman veut que tu guérisses.

— Pas de docteur !

— Mais c’est mon oncle Frank qui viendra. Il est OK.

Marie avait le front et les joues ruisselants de sueur.

— Je vais mieux.

Elle a repoussé ses couvertures et s’est assise, mais elle s’est aussitôt remise à tousser. Entre chaque quinte elle suffoquait. J’ai pris peur, je suis allé vers le lit et je lui ai maintenu les épaules serrées jusqu’à ce qu’elle s’arrête, ainsi que ma mère le faisait pour moi. Marie tremblait de tout son long, comme après un gros effort.

Je l’ai alors aidée à se rallonger.

— Peut-être que je devrais appeler ma mère ?

— Pas de docteur !

— D’accord, d’accord, je leur dirai que tu ne veux pas de docteur.

Elle ferma les yeux et j’eus l’impression qu’elle recommençait à respirer normalement.

— Marie ?

Elle fit un léger signe de tête.

— Ça va mieux.

Je sortis lentement. J’hésitai à franchir la porte, mais ses yeux restaient fermés et sa respiration était redevenue régulière et profonde. Je gardais les mains moites de lui avoir maintenu les épaules. Était-ce ma sueur ? La sienne ?



Mon père et ma mère revinrent à la maison vers cinq heures. Quand la soirée se déroulait normalement, mon père lisait la *Mercer County Gazette*,

soupait et ne ressortait qu'une heure ou deux si tout était calme.

Mon père jeta sur la table son chapeau et sa serviette, cadeau de ma mère qui lui donnait une allure d'homme de loi.

— Alors, David, me dit-il, il paraît que tu nurses ta nurse.

Quel naïf ! J'avais cru jusque-là que Marie avait été engagée pour tenir la maison et pour préparer les repas depuis que ma mère, à la différence des autres mères, travaillait tous les jours à l'extérieur. Nous appelions Marie notre "aide ménagère", et je pensais vraiment que son travail consistait à s'occuper de la maison. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle avait aussi été engagée pour veiller sur moi !

Ma mère s'inquiéta de l'état de Marie.

— Je crois qu'elle dort toujours.

Elle alla la voir et revint quelques minutes après.

— Elle est brûlante, nous dit-elle. Il vaut mieux appeler Frank.

Sans tergiverser, mon père se dirigea vers le téléphone.

— Attends ! m'écriai-je.

Mon père et ma mère me regardèrent avec étonnement. Je cherchais rarement à attirer leur attention parce que, privilège de fils unique, je savais que je pouvais l'obtenir quand je voulais.

— Marie m'a dit qu'elle ne voulait pas voir de médecin.

— C'est de la superstition, David, répondit mon père, une superstition d'Indienne.

Autant avouer tout de suite quelque chose que je préférais oublier : mon père n'aimait pas les Indiens. En fait, on ne peut pas vraiment dire qu'il ne les aimait pas, mais il avait peu de considération pour eux. Il n'avait rien d'un esprit mesquin et haineux – il pensait certainement être aussi exempt de préjugés qu'on peut l'être – et il pouvait se montrer généreux, bon et respectueux envers les Indiens, comme avec tout un chacun. Néanmoins il pensait que les Indiens étaient, à quelques exceptions près, ignorants, paresseux, superstitieux et irresponsables. J'avais déjà pu constater son racisme quand j'avais sept ou huit ans. Une de mes tantes m'avait offert une paire de mocassins pour mon anniversaire et mon père m'avait interdit de les porter. Quand j'avais protesté et que ma mère m'avait défendu, il avait tempêté : "S'il se met à porter ces godasses, il sera bientôt aussi pied-plat et paresseux qu'un Indien." Ma mère avait cédé en admettant que mon père avait peut-être raison pour les pieds plats. Aujourd'hui, dès que je rentre du

travail, je mets une paire de mocassins, acte mineur de provocation tardive de la part d'un fils obéissant.

— Elle a dit qu'elle n'en avait pas besoin, poursuivis-je.

— Qu'est-ce qu'il lui faut, David ? Un guérisseur ?

Je me tus. Mes parents pouvaient se montrer plutôt mordants et je n'avais aucune envie ce jour-là d'être leur cible.

Mon père prit aussitôt le récepteur et composa le numéro de téléphone de mon oncle.

— Allô ! C'est toi, Glo ? C'est Wes. Est-ce que le docteur est là ?

Gloria, la femme de mon oncle, était une des plus jolies femmes que j'ai jamais vues – plus belle même que ma mère, confession significative pour un garçon. Tante Gloria faisait à peine un mètre cinquante-cinq et elle avait des cheveux blond platine. Frank et elle s'étaient mariés cinq ou six ans auparavant, mais ils n'avaient pas eu d'enfants. Un jour mon grand-père avait décrété à mon oncle : “Gloria ne serait-elle pas trop petite pour avoir des enfants ? C'est ça, hein, Frank, le couloir est trop étroit !”

Avec la grosse voix qu'il prenait volontiers au téléphone, mon père dit :

— Il y a chez nous une jeune fille indienne qui est malade, Frank. Gail voudrait savoir si tu peux passer.

Après une pause, mon père s'adressa à ma mère :

— Gail, Frank demande quels sont les symptômes de Marie.

— Une température élevée. Des frissons. De la toux.

Mon père répéta les mots de ma mère à mon oncle, puis ajouta :

— Il y a autre chose, Frank. Cette fille n'a pas envie de te voir. Elle affirme qu'elle n'a pas besoin de docteur.

Et après un bref silence, mon père poursuivit :

— Elle n'a pas précisé pourquoi. Je suppose qu'elle n'en a jamais vu et qu'elle a toujours été soignée par le guérisseur de sa tribu.

J'ignorais si mon père était sérieux ou s'il plaisantait.

Il se mit à rire et raccrocha.

— Frank dit qu'il fera peut-être une petite danse autour du lit et que, si ça ne donne rien, il ira même jusqu'à jouer du tambour...

Ma mère ne rit pas.

— Je retourne voir Marie, dit-elle.



Dès que mon oncle Frank arriva, sa cravate à moitié défaite et ses manches relevées, je ressentis de la peine pour mon père. J'éprouvais toujours ce même sentiment quand les deux hommes se trouvaient ensemble. On a souvent tendance à vouloir faire la comparaison entre deux frères, et en la circonstance elle ne tournait pas à l'avantage de mon père. Il avait pourtant beaucoup d'allure. Grand, avec de larges épaules, il était même assez séduisant. Frank était aussi comme ça mais avec quelque chose en plus. Il était vraiment beau, avec des cheveux ondulés, un visage si harmonieusement modelé qu'il semblait avoir été conçu selon quelque loi de géométrie. Il était aussi grand et bien bâti que mon père, mais avec une élégance d'athlète qui faisait défaut à ce dernier. Il avait d'ailleurs été un sportif de haut vol au lycée et à l'université puis s'était conduit avec héroïsme pendant la guerre, comme en témoignaient ses décorations. Dans le Pacifique, lors d'une bataille où les forces alliées avaient subi de lourdes pertes, il avait quitté l'hôpital militaire où il était affecté pour secourir sur place les blessés. Sous le feu nourri des ennemis, il avait transporté sur ses épaules – oui, comme au cinéma – trois blessés du champ de bataille jusqu'à un endroit sûr. Les agences de presse avaient rapporté le fait et mon grand-père avait, je ne sais comment, réussi à se procurer une vingtaine de dépêches à ce sujet. Un jour mon père, après avoir lu l'une d'elles, avait marmonné : "Comme si son véritable devoir n'était pas de rester à son poste, à l'hôpital !"

Frank était vif, charmant, à l'aise dans toutes les circonstances de l'existence. À côté de lui, son frère (mon père) semblait bien commun. Oh, imperturbable, bien sûr, calme et digne de confiance, mais un peu terne. Rien ne resplendissait après son passage, pas comme après celui d'Oncle Frank.

Juste après la guerre, la ville avait organisé un pique-nique pour fêter son retour. Officiellement il s'agissait d'honorer les anciens combattants, mais tout l'honneur revenait en fait à Oncle Frank. Le parc de la ville était comble. Je suis sûr qu'aucun événement n'y avait jamais rassemblé une telle foule et la diversité des mets, tous offerts, était sidérante : un cochon rôti, un quartier de bœuf grillé, des chaudrons de haricots, des saladiers de lardons, de chou et de pommes de terre, un assortiment de légumes frais, des tartes et des gâteaux tout chauds, des pichets de citronnade, des fontaines de café, des barils de bière. Lorsque les gens avaient eu fini de

manger et boire, mon grand-père était monté sur une des tables du pique-nique.

Il n'avait pas demandé le silence. Ce n'était pas son genre. Il s'était tout simplement mis debout, les jambes écartées, les mains sur les hanches. Il portait sa longue veste de daim, celle qui était si usée par le temps qu'elle avait l'air presque blanche. Il était convaincu qu'il suffisait aux gens de l'apercevoir pour qu'ils lui prêtent attention. Ce qui était arrivé.

Il avait d'abord rendu hommage à tous ceux qui avaient servi le pays. Aucun habitant de Mercer County n'avait été tué. Il est vrai que sa population était réduite, mais il y avait eu un certain nombre de blessés, parmi lesquels Harold Branch, qui avait perdu ses deux jambes. Puis après un long moment de silence, grand-père avait dit : "Et maintenant, je voudrais que mon fils me rejoigne."

Mon père se trouvait à côté de moi lorsque mon grand-père avait prononcé ces mots. Et il n'avait pas bougé. Grand-père n'avait pas dit : "mon fils, l'ancien combattant" ou "mon fils le héros de la guerre" ou "mon fils, le soldat". Il avait dit simplement : "mon fils". Et pourquoi le shérif du comté n'aurait-il pas été invité à prononcer quelques mots ?

Mais mon père n'avait pas bougé. Il était resté à sa place, comme n'importe qui dans la foule, souriant et applaudissant, alors que son frère avait sauté sur la table. Oncle Frank n'avait pas hésité une seconde : il avait tout de suite compris que c'était lui que grand-père appelait.

Oncle Frank avait fait une allocution brève et modeste, soulignant que la guerre n'aurait jamais pu être gagnée sans les sacrifices communs des soldats et de l'arrière, de ceux qui étaient restés dans leur foyer.

J'avais voulu jeter un coup d'œil pour voir comment mon père réagissait aux propos de son frère. Mais mon père était parti. Il s'était peu à peu écarté de la foule pour ramasser les bouts de papier disséminés dans l'herbe. Tâche difficile avec sa mauvaise jambe, il devait la tenir droite tout en se penchant vers le sol. Il avait ensuite transporté les papiers jusqu'à la poubelle d'incinération.

Le discours d'Oncle Frank n'avait pas dû suffire à mon grand-père. Il était remonté sur la table et, après avoir demandé à la foule d'applaudir une nouvelle fois, il avait levé les mains pour obtenir le silence. "Cet homme aurait pu aller où il voulait, avait-il déclaré. Avec ses titres militaires, il aurait pu exercer sa profession à Billings, à Denver, à Los Angeles même. Il

n’y a pas une seule région de notre pays qui n’aurait été fière de l’accueillir. Mais il est revenu parmi nous. Mon fils. Oui, parmi nous.”

Mon père, pendant ce temps, continuait à ramasser les papiers.



Mon oncle Frank posa sa sacoche noire sur la table.

— Est-ce qu’on pourrait boire quelque chose, Wes ? J’ai creusé des trous pour mettre des piquets toute la matinée, et je suis complètement déshydraté.

Mon père ouvrit le réfrigérateur :

— Des trous ! Je ne savais pas que c’était le genre de chirurgie que tu pratiquais.

— Ils sont en train de construire deux nouvelles maisons derrière chez nous, alors je vais mettre une clôture, qu’on puisse garder un peu d’intimité.

Je me demandais ce que grand-père Hayden dirait de ça. Bien que ses terres fussent entourées de fils de fer barbelés comme la plupart des autres ranchs, il avait toujours gardé cet esprit du propriétaire terrien du XIX^e siècle qui déteste les maisons trop fermées. Notre domaine jouxtait une voie ferrée – il passait environ quatre trains par jour –, mais mon père, comme tous nos voisins, avait toujours refusé d’installer une clôture entre elle et notre terre.

— J’ai de la bière fraîche, dit mon père. De la bière brassée par le vieux Norggard.

Ce dernier vivait dans une cabane à la lisière de la ville. Il avait un grand jardin et vendait ses légumes pendant tout l’été. Mais sa grande spécialité, et qui n’était pas saisonnière, était le brassage et la vente de la bière. Mon père ne jurait que par ce qui venait de chez Ole Norggard.

Oncle Frank fit une légère grimace.

— Sans façon.

Mon père ne désarma pas. Il apporta une bouteille avec un bouchon en caoutchouc entouré d’un fil métallique.

— Impossible de trouver une meilleure bière.

Et il lui tendit la bouteille.

Oncle Frank rit et fit un signe de refus à mon père.

— Donne-moi seulement un verre d’eau.

Mon père insista.

— Demande à Pop, il ne boit que la bière de Ole Norggard.

— D'accord, d'accord, dit Frank, c'est une putain de bonne bière, c'est même la meilleure du monde ! Mais si ça ne t'ennuie pas, je boirai de la Schlitz.

— Parle pas comme ça devant le petit, dit mon père, en me désignant de la tête.

C'était un de ses principes : personne ne devait jurer devant ma mère ou moi.

Oncle Frank prit sa sacoche.

— C'est bon, Wes. Voilà ce qu'on va faire : tu me laisses d'abord voir la malade et après je boirai une bouteille d'Ole avec toi... peut-être même deux.

Ma mère sortit de la chambre de Marie.

— C'est par ici, Frank.

— Bonjour, Gail. Comment va la malade ?

— Elle est réveillée. Je crois qu'elle a un peu moins de température.

Frank entra dans la chambre de Marie et referma la porte. Et moins d'une minute après nous entendîmes appeler :

— Madame ! Madame !

Ma mère regarda mon père d'un air interrogateur. Il haussa les épaules. Marie cria de nouveau :

— Non. Madame !

Cette fois-ci ma mère se dirigea vers la chambre de Marie et frappa à la porte.

— Frank ? Tout va bien ?

Mon oncle ouvrit.

— Elle dit qu'elle veut que tu restes avec elle, Gail.

Il secoua la tête, comme exaspéré.

— Entre. J'en ai rien à faire, après tout.

La porte se referma et nous n'entendîmes plus rien.

— David, me dit mon père, pourquoi n'irions-nous pas dans la véranda pendant que la faculté de médecine fait son boulot ?

Notre véranda donnait sur le tribunal de l'autre côté de la rue. Plus jeune, j'avais l'habitude d'y attendre mes parents avant cinq heures, sauf les jours de grand froid.

Mon père déposa sa bouteille de bière sur la table à côté de son fauteuil. Moi-même, je ne m'assis pas, je préférais rester à l'écoute de ce qui se

passait dans la chambre de Marie. Je n'eus pas longtemps à attendre. J'entendis Marie crier une nouvelle fois "Non !", d'une voix assourdie mais bien reconnaissable.

Je regardai mon père, mais il gardait les yeux fixés sur le tribunal.

J'entendis encore deux autres "Non !", peu espacés.

Mon père pointa la main vers l'un des deux ormes de notre cour.

— Regarde ça, on est en août et les feuilles commencent déjà à tomber.

Il avait entendu crier Marie, j'en étais sûr.

Bientôt Oncle Frank vint nous rejoindre. Il posa sa sacoche et regarda la véranda comme s'il n'y était jamais venu.

— Il fait frais ici, dit-il, en tirant légèrement sur sa chemise comme font les gens en nage quand leurs vêtements leur collent à la peau. Je devrais peut-être en installer une chez moi.

— Orientée à l'est, c'est là le secret, dit mon père.

— Je veux bien de cette bière, maintenant.

Mon père se leva immédiatement.

Oncle Frank pencha la tête et ferma les yeux. Il prit son nez dans ses doigts et le pinça comme s'il voulait le rendre plus fin. J'entendis la porte du réfrigérateur claquer et un cliquetis de bouteilles. J'avais hâte que mon père arrive. Après ce qui venait de se passer avec Marie, je n'avais aucune envie de rester seul avec Oncle Frank.

Sans ouvrir les yeux, Frank me demanda si j'avais fait un peu de baseball cet été.

Je n'avais pas envie de répondre. Oncle Frank avait été une vedette locale de base-ball, jouant même en qualité de semi-pro pendant la saison, lorsqu'il était à l'université et à la faculté de médecine. Moi, au contraire, j'étais si mauvais au base-ball que j'avais dû abandonner. Mais comme Frank et Gloria n'avaient pas d'enfant, je me sentais toujours un peu obligé de leur faire plaisir et d'être un peu le fils qu'ils n'avaient pas eu. Aussi ai-je fini par répondre que j'étais allé très souvent à la pêche.

— Avec succès ?

— Oui, des petits poissons et des perches dans le lac, des truites dans la rivière.

— De belles truites ?

Il s'était enfin décidé à ouvrir les yeux et à porter son regard sur moi.

— Pas vraiment. D'environ vingt centimètres. J'en ai peut-être pêché deux ou trois qui en faisaient trente.

— La taille idéale pour la poêle à frire. J'aimerais bien y aller avec toi un de ces après-midi.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, mon père arriva avec sa bouteille de bière.

— Déguste-moi ça doucement, dit-il à mon oncle. Prends la peine de savourer.

Frank prit solennellement la bouteille, l'examinant longuement avant de la boire.

— Alors, Frank, qu'est-ce qu'elle avait, Marie ? demanda mon père.

— C'est ce que tu m'avais dit au téléphone. Les Indiens ont l'habitude de consulter un guérisseur ou une vieille squaw. Et quand un médecin arrive, ils ont l'impression qu'il est envoyé par un esprit malin ou quelque chose du même genre.

Mon père hocha la tête.

— Ils ne pourront jamais s'adapter au xx^e siècle tant qu'ils ne se seront pas débarrassés de leurs superstitions et de leurs vieilles coutumes.

— Le progrès social n'est pas mon affaire. Tout ce qui m'intéresse c'est qu'ils puissent résister à la rougeole, aux oreillons et aux pneumonies... Je crois que c'est ce que Marie a attrapé. Je voudrais lui faire passer une radio, mais ça sera dur.

— Une pneumonie ! dit mon père. C'est grave.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr. Je vais quand même lui prescrire quelque chose au cas où.

De l'endroit où j'étais assis, je pouvais apercevoir ma mère dans la salle de séjour. Elle contemplait fixement la véranda, droite, figée, immobile. Ses mains étaient croisées, comme si elle priait, mais elle les tenait tout près de sa bouche. Je me retournai brusquement, regardant derrière moi ; elle-même semblait avoir vu quelque chose d'effrayant, mais seuls mon père et mon oncle se trouvaient là.

— Penses-tu qu'il faudrait l'hospitaliser ? demanda mon père.

Mon oncle revint sur la question, comme si mon père l'avait mal posée.

— Si elle *devrait* l'être ? Ça dépend. Voudrait-elle rester à l'hôpital ? Ou bien tenterait-elle de s'évader et de retourner chez elle ? Évidemment, si elle devait vivre dans une cabane sordide dans la prairie, ça serait terrible. Mais... si elle pouvait rester ici.

Bentrock n'avait pas d'hôpital. Le plus proche était à près de soixante-cinq kilomètres de là, dans le Dakota du Nord. Les habitants de Bentrock

faisaient souvent cinquante kilomètres de plus pour aller jusqu'à l'hôpital de Dixon, dans le Montana.

Ma mère s'approcha jusque dans la véranda pour répondre à Frank.

— Oui, elle va rester ici. Elle demeurera chez nous jusqu'à ce qu'elle aille mieux.

Elle parlait avec fermeté et avait croisé ses bras, comme si elle se préparait à une dispute.

— À moins qu'elle n'aille moins bien. Vous ne garderiez tout de même pas une fille indienne avec une pneumonie dans votre maison, Gail ?

— Je la garderai aussi longtemps que nous pourrons le faire.

Frank jeta un coup d'œil à mon père. Du moment que ma mère l'avait dit, il en serait ainsi, mais encore fallait-il que mon père le signifie à mon oncle à haute voix.

— Oui, elle peut rester ici.

— Elle reste ici, réaffirma ma mère. Il y aura toujours quelqu'un avec elle, ou pas loin en tout cas.

Je ne comprenais pas pourquoi ma mère avait l'air si en colère. J'avais toujours pensé qu'elle n'aimait pas particulièrement Frank, et ce, principalement pour deux raisons. D'abord à cause de son charme. Ma mère se méfiait du charme. Elle pensait que le goût de la séduction servait à dissimuler un défaut personnel ou un manque de caractère véritable. Nul besoin de faire du charme si l'on avait une personnalité affirmée. Ensuite parce que mon oncle Frank était un Hayden, et, vis-à-vis des Hayden, ma mère conservait un grand sentiment de défiance.

Cependant, son attitude envers Frank avait toujours été affable, quoiqu'un peu réservée. Mes parents sortaient avec Frank et Gloria ; ils se voyaient au moins une fois par mois pour jouer aux cartes ; ils se rencontraient régulièrement au ranch les jours de fête ou lors des réunions de famille. Si mon père ou moi avions un quelconque problème de santé, nous allions chez Frank ou il passait chez nous. Ma mère, pour sa part, était restée cliente du vieux docteur Snow, l'autre médecin de Bentrack. Elle aurait trouvé malséant d'avoir Frank pour médecin.

Quelle qu'en ait été la raison, Frank avait certainement perçu son irritation. Il posa son verre à moitié plein.

— Il vaut mieux que je rentre, dit-il. J'ai le pressentiment que les Holland vont m'appeler dans la soirée. L'accouchement est prévu pour

aujourd'hui et Mme Holland est généralement ponctuelle. Je vais téléphoner à la pharmacie pour Marie. Passez-moi un coup de fil si son état s'aggrave.

Tous les trois, nous avons regardé Frank s'en aller. Il marchait à grandes enjambées. Après qu'il eut regagné sa vieille Ford – un engin qui faisait dire à mon père : “Si un médecin se déplace dans un vieux pick-up, je pourrais peut-être patrouiller à cheval dans les rues !” – et qu'il fut parti, ma mère me demanda d'aller prendre l'air. Elle devait parler en tête à tête avec mon père.

Si j'étais rentré à l'intérieur de la maison, si j'étais resté dans la cuisine ou dans ma chambre, ou à l'inverse si j'étais parti dans la même direction qu'Oncle Frank, je n'aurais jamais entendu la conversation entre mon père et ma mère et j'aurais peut-être gardé toute ma vie des illusions sur ma famille en particulier et sur le genre humain en général. Je n'aurais en tout cas jamais pu raconter cette histoire...

Je quittai la véranda, je tournai à droite et arrivai au coin de la maison. Là je pus m'accroupir de telle sorte que mes parents ne puissent me voir, alors que j'entendais leur conversation. Je pressentais que ma mère allait dire quelque chose concernant Marie, ses cris en présence d'Oncle Frank, et je tenais à savoir quoi.

Je n'eus pas longtemps à attendre.

Ma mère s'éclaircit la voix et commença à parler sur un ton assuré et fort. Mais elle s'arrêtait de temps à autre, comme pour reprendre son souffle.

— La raison, Wesley, la raison pour laquelle Marie ne voulait pas être examinée par Frank, eh bien, c'est que... c'est que... ton frère est connu pour avoir attenté à la pudeur de jeunes Indiennes.

Mon père voulut alors sans doute s'esquiver, car j'entendis un bruit de pas. Mais ma mère l'en empêcha.

— Attends une seconde et écoute-moi ! dit-elle vivement. Marie m'a dit qu'elle ne voulait pas rester seule avec lui. Tu ne peux pas t'imaginer quel était son état. Elle était au bord de l'hystérie à l'idée que je ne veuille pas rester avec elle. Et dès que Frank est parti, elle m'a tout raconté. Ça fait des années que ça dure, Wes. Quand Frank examine une Indienne, il... il fait des choses qu'il ne devrait pas faire. Il prend des libertés, il outrepassé les limites de la décence.

Il y eut un long silence. Parmi les roses trémières et les gueules-de-loup de ma mère grimpant le long de la maison où je me cachais, les abeilles

volaient, remplissant l'air de leur bourdonnement.

Mon père intervint alors.

— Et tu la crois ?

— Bien sûr !

À nouveau des bruits de pas. Je compris que mon père marchait de long en large.

— Pourquoi mentirait-elle, Wesley ?

Mon père ne répondit pas mais je devinais ce qu'il pensait : "C'est une Indienne, pourquoi dirait-elle la vérité ?"

— Pourquoi, Wesley ?

— Je n'ai pas dit qu'elle mentait. Peut-être se trompe-t-elle. Un examen par un docteur... Peut-être n'a-t-elle pas idée de ce que cela doit être. Nom d'un chien, je me rappelle le jour de la visite médicale, à l'école, quand j'ai vu pour la première fois le docteur Snow. Et il me tâtait, il me chatouillait et il m'inspectait les testicules, il me faisait tousser. J'aurais eu de quoi être surpris, mais je savais que ça faisait partie de l'examen. Et si je ne l'avais pas su ?

— Ça n'est pas ça. Marie m'a expliqué. Ça n'a rien à voir !

— Et si tu n'avais jamais vu un docteur de ta vie, tu pourrais très bien ne pas comprendre ce qui se passe.

— Non, Wes...

— Voyons, imagine qu'on ne t'ait jamais fait de vaccins ou de piqûres, que tu n'aies jamais vu une seringue de ta vie, tu pourrais très bien croire que l'homme qui est là en face de toi cherche à t'assassiner, à te poignarder.

— Wesley, veux-tu m'écouter ?

— Mais tu sais bien comment Marie... Voyons, tu n'ignores pas à quel point elle aime affabuler ! Ça fait des années qu'elle farcit d'histoires la tête de David. Elle a indiscutablement un grand sens de la dramatisation...

— Wesley !

Ma mère avait hurlé le nom de mon père comme l'on crie après un enfant pour qu'il renonce à un geste dangereux – trotter vers l'escalier, fourrer ses doigts dans une prise électrique –, pour qu'il s'arrête immédiatement. Je tressaillis ; une voix au-dedans de moi me disait : va-t'en avant qu'il ne soit trop tard, avant que tu n'entendes quelque chose que tu n'as pas à savoir. Avant que tout bascule. Me tassant sur moi-même, je me concentrais néanmoins de plus belle.

— Très bien, dit mon père, très bien. Continuons, je t'écoute.

Il y eut un bruit de pas et j'eus l'impression que ma mère se rapprochait de mon père. Elle se mit à parler d'une voix plus douce.

— Je te le répète, quand il examine les filles indiennes, il fait certaines choses.

— Certaines choses, Gail ! Je suis persuadé qu'il fait les choses en question à tous ses patients !

Le ton sur lequel il répondit irrita probablement ma mère car elle recommença à parler aussi fort qu'avant ; chaque mot qu'elle prononçait semblait lui coûter, et en même temps, elle paraissait absolument déterminée.

— Quelles choses ? Je vais te le dire. Ton frère oblige ses patientes, en tout cas certaines d'entre elles, à se déshabiller complètement et à prendre des postures indécentes. Il les fait s'accroupir et se relever vivement sous son regard. Il leur caresse les seins. Il... Mais écoute-moi, nom d'un chien ! Tu m'as posé une question, eh bien, tu sauras tout ! Tout ! Il introduit des choses dans les filles. Oui, à l'intérieur, là. Ses instruments. Ses doigts. Je pense même qu'il... que ton frère a mis son pénis dans une de ces filles. Wesley, ton frère viole ces femmes, ces jeunes filles. Ces jeunes Indiennes. Il a offert ses services à la réserve, à l'école du Bureau des affaires indiennes, au lycée pour les visites médicales. Et il dispose de ces filles comme il l'entend. Et puis ne me fais pas répéter ce que je t'ai déjà dit. Il fait ce qu'il a envie de faire.

Le choc que j'éprouvai à cette conversation fut d'autant plus grand que ma mère avait employé les mots : viol, seins, pénis. Jamais je ne l'avais entendue les prononcer – jamais –, et je suis certain que son bégaiement, du moins, tenait autant à l'émotion qu'à l'obligation d'utiliser un tel vocabulaire.

Je m'attendais à ce que mon père explose, qu'il prenne violemment la défense de son frère, qu'il condamne sans appel Marie et ses mensonges. Au lieu de ça, il dit avec autant de flegme qu'auparavant :

— Pourquoi me parles-tu de ces choses ?

— Comment, pourquoi ?

— Mais oui, pourquoi ? Est-ce que tu m'en parles parce que je suis le frère de Frank ? Parce que je suis ton mari ? Parce que j'emploie Marie ?

Et quelques secondes après :

— Ou encore parce que je suis le shérif du coin ?

— Je te mets au courant, Wes. Je t'informe, tout simplement. Pourquoi ? Quel est l'homme en toi qui ne veut pas entendre ces choses ?

— J'espère, dit mon père, oui, j'espère que tu ne t'es pas adressée au shérif.

Mon père se mit-il à rire doucement ? Se moquait-il ? J'eus l'impression d'entendre un rire feutré, mais ce n'était peut-être que le bruissement que faisaient les lourdes têtes des gueules-de-loup en ployant et en se frôlant !

Ils ne parlèrent pas bien longtemps. J'aurais aimé me lever pour les voir. Est-ce qu'ils s'embrassaient ? Ou au contraire est-ce qu'ils s'observaient avec fureur ? Je les imaginai aussi pointant le regard chacun dans une direction différente, mon père vers le gazon et les feuilles qui tombaient prématurément, ma mère de l'autre côté, vers l'intérieur de la maison, vers la chambre où Marie reposait dans la fièvre et la honte.

— Est-ce qu'il est arrivé à Marie quelque chose de ce genre ? demanda mon père.

— Oui, un peu. Mais elle n'a pas subi le pire comme certaines de ses amies ou de ses connaissances.

— Est-ce qu'elle voudrait me parler ?

— C'est possible. À condition que tu t'y prennes bien.

Mon père tapa vivement des mains, comme il le faisait habituellement avant de passer à l'action, qu'il ait à fermer les fenêtres avant l'orage, à ratisser l'herbe, à consolider un mur ou à secouer les couvertures. Depuis, lorsque retentit la première salve d'applaudissements dans un théâtre, une salle de conférences ou un banquet, je ne peux m'empêcher de penser à mon père, à sa façon de se remémorer les corvées.

— Allons voir si elle est réveillée, dit-il, et essayons de lui parler.

Comme mes parents quittaient la véranda, je fis le tour de la maison en courant. J'arrivai par la porte de derrière juste au moment où ils atteignaient la chambre de Marie. Ils ne me dirent pas un mot. Ils entrèrent et fermèrent derrière eux. Je restai tout près, quelques instants, mais ne pus saisir aucun mot ; j'entendais seulement le murmure de leurs voix, ponctué de temps à autre par les quintes de toux de Marie.

La bouteille de bière d'Oncle Frank était restée sur la table de la cuisine. Je l'examinai soigneusement, cherchant à y retrouver les traces de ses empreintes digitales. (Pendant la guerre et entre autres manières, mon père s'était acquis le respect et l'admiration des garçons du village en recueillant les empreintes de tous ceux qui passaient par son bureau. Je pense qu'il

avait bien dû prendre les miennes une bonne quinzaine de fois.) Je considérais désormais Oncle Frank comme un criminel. Je n'étais pas entièrement certain de sa culpabilité, mais les faits rapportés par ma mère à mon père étaient trop odieux, trop terribles pour que je continue à considérer mon oncle comme auparavant. Le charmant, l'affable Oncle Frank était mort à jamais.



Mes parents passèrent un long moment dans la chambre de Marie avant d'en ressortir, l'un et l'autre, sombres et silencieux.

— Comment va Marie ? demandai-je à ma mère.

— Elle va dormir un peu, c'est ce dont elle a le plus besoin pour l'instant.

Notre menu se composa de soupe et de sandwiches, un menu que nous adoptions généralement au déjeuner ou les dimanches soir, quand nous rentrions tard après avoir passé la journée au ranch. Une fois le dîner fini, mon père retourna dans la véranda où il resta debout à contempler la lente tombée de la nuit. Ma mère terminait la vaisselle quand il revint.

— Je vais aller parler à Len ! annonça-t-il.

Len McAuley était l'adjoint de mon père et aussi notre voisin. Avant d'avoir été son adjoint, il avait été celui de mon grand-père. On m'avait raconté ses prouesses ; alors qu'un cow-boy avait attaqué un bar sur Main Street, Len l'avait désarmé à mains nues. Il était toutefois difficile de croire à cette histoire quand on le connaissait. Len McAuley était un homme de grande taille, décharné, aux épaules voûtées, timide et s'exprimant d'une voix douce. Len et sa femme Daisy (qui compensait le caractère taciturne de Len par une étonnante volubilité) avaient atteint la soixantaine, et ils étaient pour moi davantage des grands-parents que mon propre grand-père. Quand j'étais tout petit, Len avait l'habitude de sculpter des petits animaux pour que je joue avec, et Daisy préparait gâteau après gâteau pour moi.

Au moment où mon père sortit, ma mère lui cria :

— Si tu vois Daisy, dis-lui que je viens de faire du café.

Quelques instants plus tard, j'aperçus mon père et Len debout dans le jardin, tandis que ma mère et Daisy étaient assises à la table de notre cuisine. Situations qui ne manquaient pas de similitudes. Tous les quatre buvaient du café. Des deux côtés, il y en avait un qui parlait et l'autre qui

écoutait. (Ma mère et Len étaient ceux qui écoutaient.) De toute évidence, mon père et ma mère poursuivaient leur enquête.

Je tournai et virai dans la maison, saisissant des bribes de conversation jusqu'à ce que ma mère finisse par me dire :

— Écoute, David, tu restes ou tu sors !

— Il est comme Cuss, mon chat. Quand il est dehors, il veut rentrer ; quand il est dedans, il veut sortir, dit Daisy en riant.

Mes parents enquêtaient avec discrétion. Au lieu de dire carrément ce qui s'était passé, de répéter les propos de Marie sur Oncle Frank, ils recouraient tous deux à la même tactique. Ils évoquaient l'esprit perturbé de Marie et s'interrogeaient sur une éventuelle mystification, tout en l'écartant :

— Je ne vois pas quel intérêt elle aurait à agir ainsi, disait ma mère, tandis que mon père hochait la tête en signe d'approbation.

Ils laissaient ainsi à Len et à Daisy l'opportunité d'apporter ou non leur contribution.

Et la ruse de ma mère s'avéra payante.

Lors d'un de mes passages dans la cuisine, je trouvai Daisy penchée au-dessus de la table, sa tête grisonnante inclinée vers ma mère et son bras potelé et bronzé posé sur son épaule. Elle qui d'habitude parlait bruyamment, s'exprimait cette fois d'une voix plus douce, mais je l'entendis cependant :

— On raconte qu'il ne fait pas tout dans les règles.

Voyant alors que j'étais là, elle se redressa, me sourit et se tut. C'était me signifier que je devais quitter la pièce. Ce que je fis, mais en traînant les pieds. Au moment où je traversais la salle de séjour, Daisy murmura :

— Mais seulement avec les femmes peaux-rouges...



Plus tard dans la soirée, juste avant que nous n'allions tous nous coucher, ma mère alla une fois de plus voir Marie. Quand elle revint, nous étions mon père et moi dans la cuisine, en train de boire du lait et de manger le gâteau à la rhubarbe que Daisy avait apporté.

Ma mère ferma la porte de Marie tranquillement, puis s'appuya dessus, comme pour s'assurer qu'elle demeurerait close. Elle avait l'air fatiguée. Elle portait encore ses vêtements de travail – alors que d'habitude elle

enfilait une salopette ou un pantalon et une chemise à carreaux dès qu'elle rentrait à la maison. Elle avait enlevé ses lunettes et ses yeux étaient cernés de fatigue. Son rouge à lèvres s'était effacé et elle n'avait pas pris la peine de se recoiffer.

— Alors, comment va Marie ? lui demanda aussitôt mon père.

— C'est bon ? lui dit ma mère en le regardant fixement.

— Le gâteau de Daisy ? Oui, il est délicieux.

— Et tu as encore le cœur à manger !

Mon père dut se rendre compte que ma mère le dévisageait avec insistance. Il posa sa fourchette avant même d'avoir fini son gâteau.

— Je ne l'entends plus tousser.

— Non, elle s'est rendormie.

Impossible de dire si ma mère le regardait vraiment ou si la silhouette de mon père ne faisait qu'échouer dans son champ de vision.

Je comprenais néanmoins qu'elle le voyait maintenant comme elle ne l'avait jamais vu auparavant ; il n'était pas seulement son mari, il était aussi un frère, le frère d'un homme qui profitait de sa profession pour abuser des femmes. Le frère d'un pervers ! Et si je pouvais deviner la pensée de ma mère, c'est que j'étais alors tout aussi bouleversé qu'elle.

Je reposai mon verre de lait et ne voulus pas regarder mon père. Je ne voulais pas voir comment il coiffait ses cheveux en arrière. Je ne voulais pas voir le petit bourrelet entre ses sourcils. Je ne voulais pas voir comment la longue ligne de son nez était interrompue par une légère courbe. Je ne voulais rien voir de ce qui le faisait ressembler à son frère.

— Alors qu'est-ce que Len t'a dit ? lui demanda ma mère.

— Que nous avons besoin de pluie.

Ma mère baissa la tête.

— Oui, c'est de ça dont nous avons parlé, Gail.

Ma mère releva vivement la tête :

— Ce n'est pas de ça dont nous avons parlé, Daisy et moi !

— Écoute, Gail, je ne veux pas qu'on discute de cette histoire dans toute la ville. Nous n'avons aucune preuve.

Maintenant, ils retrouvaient chacun leur façon habituelle de réagir. Mon père accordait foi aux preuves, aux dépositions, et tant qu'il n'était pas assuré de la justesse de ses convictions, il les gardait en réserve. Ma mère, au contraire, était naturellement portée à faire confiance à ses intuitions, à ce en quoi elle croyait.

— On en parle en ville, plus que tu ne crois, dit ma mère.

— En tout cas, je ne veux pas que ça vienne aux oreilles de mon père.

Mon grand-père, c'est en lui que mon père avait mis toute sa foi. S'il ne pouvait craindre, aimer, respecter, honorer Dieu et lui obéir sans retour – comme on nous disait de le faire au catéchisme –, c'est que, ayant voué une allégeance absolue à son père terrestre, il n'avait rien gardé pour le Père céleste.

— C'est ça qui te préoccupe le plus ?

— Écoute, Gail...

Ma mère me désigna du doigt :

— Il n'ira plus le voir, je te le garantis.

— Pour l'amour de Dieu, Gail !

— C'est hors de question !

J'avais peur de mal réagir, de rougir, de me trahir : je n'étais pas supposé être au courant de ce dont ils parlaient.

— Ne parlons pas de ça devant lui.

Ma mère continuait à le regarder fixement.

— Je vais m'occuper de ça, Gail. À ma façon.

Après un autre long silence, ma mère se dirigea vers la chambre de Marie. Juste avant de sortir de la cuisine, elle se retourna et dit à mon père du même ton calme qu'elle avait adopté toute la soirée :

— Un mot seulement, Wes. Tu ne m'as jamais dit que tu n'y croyais pas. Pourquoi ?

Elle espérait une réponse. Moi aussi, je retenais mon souffle, et regardant le linoléum moucheté de la cuisine, les yeux fixés sur une tache verte, j'attendais que mon père dise : “Bien sûr que je n'y crois pas, bien sûr que ce n'est pas vrai.”

Mais il ne dit pas un mot. Il reprit simplement sa fourchette et continua de manger le gâteau à la rhubarbe de Daisy McAuley.

C'est ainsi que la vérité m'apparut. Oncle Frank était le frère de mon père et mon père le connaissait aussi bien que n'importe quel autre homme ou femme.

Et mon père savait qu'il était coupable.

Ce fut le lendemain que mon père commença à mener son enquête pour vérifier les accusations portées par Marie contre son frère. Si j'en avais douté, trois faits m'en auraient convaincu. Avant de quitter son bureau dans la matinée, il demanda à ma mère si elle avait besoin de miel. Puisqu'il se rendait à la réserve indienne, il pourrait s'arrêter à Birdwell pour lui en acheter. Ma mère avait une passion pour le miel. Elle en mettait sur les toasts, les biscuits, sucrant son thé avec, l'utilisait dans ses pâtisseries et s'en régala à pleine cuillerée à même le pot. Elle pensait que le meilleur venait de la ferme de Birdwell, qui se trouvait justement sur la grand-route menant à la réserve.

Mon père y voyait surtout l'occasion d'un geste d'apaisement vis-à-vis de ma mère. "Ne nous disputons pas", signifiait-il par là. La formule qu'il employait volontiers, aussi bien avec moi qu'avec ma mère, était : "Pas de discorde entre nous !", comme si le problème quel qu'il fut ne tenait pas à nous mais provenait d'ailleurs.

En offrant à ma mère de lui acheter du miel, il lui faisait aussi comprendre qu'il comptait se rendre à la réserve indienne. Celle-ci ne relevait pas de sa compétence, et la police locale n'ayant pas fait appel à lui, il y allait donc pour vérifier les accusations portées par Marie.

Un peu plus tard dans la journée, je vis mon père au Coffee Cup, un des cafés les plus connus de Bantrock. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que mon père, comme tout un chacun, fréquente cet établissement par un après-midi d'été. Or mon père s'asseyait généralement à la grande table au milieu de la salle pour boire un café avec ses amis : Don Young, le pharmacien ; Rand Hutchinson, le propriétaire de la firme Hutchinson Greenhouse ; Howard Bailey, qui dirigeait une société pétrolière ; et d'autres notables de Bantrock. Mais ce jour-là, il avait préféré se mettre à une petite table pour deux, proche du mur. Il s'y était installé avec Ollie Young Bear, le plus estimé et le plus aimé des Indiens du nord-est du Montana, et peut-être du Montana tout entier.

Ollie Young Bear était aussi un héros de guerre (il avait été blessé lors d'une bataille en Afrique du Nord) ; il était diplômé de l'université d'État du Montana de Bozeman, diacre à l'église proto-luthérienne, l'un des responsables de la société de Service public Montana-Dakota, et le lanceur vedette des Elks – l'équipe montante de base-ball au sein de la division d'argent dans le championnat régional – bien qu'ils ne l'aient sûrement jamais admis comme membre à part entière. Il ne fumait pas, ne buvait pas. Il avait épousé Doris Strickland, une femme blanche dont la famille possédait un ranch très prospère au sud de Bantrook, et avec qui il avait eu deux enfants, un garçon et une fille, timides et charmants. La réussite d'Ollie constituait une référence pour les Blancs qui voyaient en lui un exemple édifiant pour les Indiens. Mon père disait volontiers d'Ollie Young Bear : “Il est l'illustration parfaite de ce à quoi un homme qui travaille peut aisément arriver.”

Ce succès ne signifiait pas qu'Ollie ait délaissé sa propre communauté. Bien que n'appartenant pas à la réserve, il s'y rendait chaque week-end avec des battes et des balles qu'il avait payées de sa poche et il organisait des parties de base-ball pour les garçons.

Comme mon père l'appréciait, le respectait et le considérait comme un modèle, je me disais que je me devais d'avoir les mêmes sentiments que lui, mais ça m'était difficile.

M. Young Bear, comme mon père tenait à ce que je l'appelle, était un homme austère et sévère. Il était physiquement impressionnant – grand et baraqué, avec de larges épaules et une grosse tête –, et il ne souriait jamais. Il pinçait les lèvres avec une expression à la fois triste et dédaigneuse. On avait l'impression que rien ne l'amusait dans la vie, et je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu rire.

Lui et mon père allaient volontiers jouer ensemble au bowling et l'on me permettait parfois de les accompagner. Je n'avais pas de goût particulier pour le sport, mais j'adorais le bowling de Castle Alley, un établissement tout en longueur avec seulement quatre pistes, installé dans un sous-sol qui sentait la cire et le cigare froid. J'aimais poser ma bouteille de soda au raisin à côté de la cannette de bière de mon père sur le tableau de jeu, glisser mes chaussures sous la banquette à côté des siennes, quand on les échangeait contre des chaussures de bowling. J'aimais l'ambiance, les bruits, la lourde chute de la balle sur le sol en bois, son roulement sur la piste, le cliquetis des quilles, et plus que tout les cris des spectateurs :

“Allez, allez, vas-y ! Tape dans le mille ! Explode-la !”, ou encore les jurons que l’on chuchotait pendant que le garçon remettait les quilles. Quand j’étais à Castle Alley, quel que fût le nombre de femmes ou d’enfants qui s’y trouvaient, j’avais l’impression d’avoir gagné mon billet d’entrée dans l’univers des hommes, de l’avoir enfin rejoint.

Et pourtant, quand Ollie Young Bear était avec nous, je me sentais vraiment tout petit. Ollie ne pouvait s’empêcher de me faire la leçon et voulait à tout prix rectifier mon jeu.

— Assure-toi que tu tiens la balle derrière bien droite, me disait-il. Accompagne le mouvement, utilise la technique des cinq pas, garde l’œil fixé sur la cible centrale et pas sur les quilles.

Ses critiques étaient sans relâche. Mon père, lui, se contentait de me répéter :

— Suis bien ses conseils. Tu sais quel est son score quand il participe à un championnat ? Deux cent dix en moyenne ! Alors écoute-le.

Je comprenais bien que mon père s’efforçait de manifester son estime pour Ollie et d’afficher son absence de préjugé, mais le seul résultat était que le bowling finissait par me paraître aussi assommant que l’école.

Quand je vis que mon père et Ollie Young Bear étaient assis à une table isolée des autres, je devinai que mon père demandait à Ollie s’il avait entendu dire quelque chose sur le comportement de Frank à l’égard des filles indiennes. Je n’étais pas sûr qu’il s’adresse à l’homme le plus compétent. Les Blancs admiraient Ollie Young Bear, mais il ne jouissait d’aucun statut spécial chez les Indiens. Je me souvenais d’avoir entendu Marie dire de lui : “Il ne sera heureux que lorsqu’il sera devenu blanc !” Ollie et mon père penchés sur la table, une tasse de café devant eux, discutaient à voix basse.

Je quittai mes copains au comptoir et j’allai dire bonjour à mon père, à l’autre bout de la salle.

Comme je marchais vers eux, c’est Ollie Young Bear qui m’aperçut le premier. Il s’arrêta de parler et se redressa, puis les deux hommes me regardèrent. Aucun d’eux ne me fit signe. Alors que je continuais à m’avancer, je me sentis comme glissant le long d’une rampe telle une pièce de bétail – cheval, mouton, veau – soumise à l’inspection. Je compris alors que tant que durerait cette affaire avec son frère, mon père n’aurait que faire d’un fils. Je pouvais aller et venir comme je voulais : il n’était pas près de me remarquer.

Quand j'arrivai à sa table, mon père me dit :

— Tu veux quelque chose, David ?

Pour toute réponse je lui montrai du doigt mes amis au comptoir :

— Nous revenons de la pêche.

Mon père chercha son portefeuille :

— Tu as besoin d'argent ?

— Non, ça va, je voulais seulement te dire bonjour, répondis-je en reculant.

Il esquissa un sourire.

— Est-ce que tu vas à la maison ? Si tu y vas, jette un coup d'œil sur Marie et vérifie qu'elle a bien pris ses remèdes.



De retour à la maison, je trouvai la porte de Marie légèrement entrouverte, mais elle dormait. Elle semblait ne pas avoir quitté cet état de somnolence depuis qu'elle était malade. Il y avait son flacon de médicament et un verre d'eau à côté de son lit : j'en conclus qu'elle avait pris ce qu'on lui avait prescrit. Je ne voulais pas la réveiller.

Je n'étais pas rentré depuis plus de cinq minutes que j'eus le sentiment que quelque chose n'allait pas, sans bien savoir quoi. Et je compris tout d'un coup : c'était le silence !

Nous avions sur le comptoir de notre cuisine une petite radio en bois brillant, devenu terne aujourd'hui, et dont le vernis se craquelait (sur le dessus de l'appareil il y avait une sorte d'anneau noirâtre, un cercle parfait qu'avait dessiné soit depuis l'intérieur un tube qui chauffait trop, soit depuis l'extérieur un objet brûlant). La radio n'était pas allumée, et ça devait bien faire quarante-huit heures qu'elle ne l'avait pas été. Or quand Marie était là, la radio marchait tout le temps, généralement mise sur une station canadienne qui passait du Big Band. Jusqu'à aujourd'hui, il me suffit d'entendre à la télé l'une de ces pubs nous pressant d'envoyer 19,95 dollars pour obtenir tous les succès de l'époque du Big Band – ceux de Glenn Miller, Artie Shaw, Paul Whiteman, Kay Kaiser, Duke Ellington – ou de surprendre à peine quelques mesures de cette musique – *String of Pearls*, *Tuxedo Junction*, *Satin Doll* –, pour penser à Marie. Jamais pourtant je n'envoie d'argent : mes souvenirs sont trop présents – trop douloureux – pour que j'éprouve le besoin de les raviver.

J'allumai la radio et je montai le son, dans l'espoir que Marie serait en état d'entendre sa musique préférée quand elle se réveillerait.



Le soir, après que nous eûmes dîné à la cuisine et que ma mère eut fait une soupe pour Marie, mon père se leva et dit :

— Gail, vous ne voulez pas aller faire un tour, David et toi, je veux encore parler à Marie.

Ma mère commença à empiler les assiettes, mais mon père l'interrompit aussitôt :

— Tu débarrasseras plus tard, je tiens à parler à Marie tout de suite, pendant qu'elle est encore éveillée.

— Peut-être préférerait-elle que je sois là, elle se sentirait plus à l'aise.

— Peut-être, mais je pense que ce n'est pas ce qui importe le plus en ce moment. Il y a d'autres impératifs, et je vous demande, à toi et à David, de sortir faire un tour.

Comme il avait déjà interrogé Marie quand j'étais à la maison, j'avais l'impression que, cette fois, c'était de ma mère dont il voulait se débarrasser. Mais elle n'avait pas l'air de comprendre, elle insista :

— Je pense pourtant que ma présence pourrait être utile.

Pendant ce temps mon père avait attrapé un petit carnet dans la poche de sa veste. Cessant de le consulter il répondit à ma mère :

— Est-ce que tu m'as bien compris, Gail ? Il y a certaines choses que je préfère que tu n'entendes pas.

Faisait-il preuve de délicatesse – en voulant épargner à sa femme le détail des abus sexuels attribués à son propre frère ? Ou bien voulait-il protéger ce dernier en limitant au minimum les témoins du récit de ses crimes ?

Ma mère et moi n'allâmes pas bien loin. C'était mieux ainsi. Elle n'appréciait pas spécialement la marche et j'étais décidément un gamin à me trouver trop grand pour faire une promenade avec elle. Nous avions résolu de rester dans le jardin, assez vaste toutefois qu'à le parcourir de long en large nous aurions eu notre dose d'exercice.

Nous étions donc au milieu du jardin. Un vent violent qui fit tomber la température de vingt degrés en moins d'une heure, rabattait les cheveux de ma mère sur son visage, enroulait sa jupe autour de ses jambes. Un subit

rafraîchissement que les gens de la région accuseraient de gâcher la pêche. Ma mère frissonna et croisa ses bras.

— J’aurais dû prendre un pull.

— Tu veux que j’aie t’en chercher un ?

— Non ! me dit-elle sur un ton péremptoire. Tu ne dois pas aller là-bas. Ton père est en train de... travailler.

Je ravalai ma salive difficilement. J’avais décidé de demander à ma mère, une fois que nous serions seuls, pour quelle raison mon père désirait parler à Marie. Je savais pourquoi, mais je tenais à l’entendre dire à ma mère. Je voulais être dans la confiance, en savoir plus que ce que mes écoutes indiscretes m’avaient appris. Je crois que j’aspirais surtout à être considéré comme un adulte, à pouvoir écouter mes parents discuter de l’affaire en ma présence, à ce qu’on ne me demande plus de m’éloigner, à ne plus avoir à constater qu’on se taisait à mon approche ou, pire encore, qu’on parlait en langage codé, comme si j’étais un bébé qu’on pouvait tenir dans l’ignorance en épelant les mots en sa présence.

Pourtant à ce moment même où j’avais la possibilité de parler seul avec ma mère, le courage me manquait. Je ne savais pas laquelle de ses réactions me perturberait le plus : qu’elle ne me dise rien et me reproche mon indiscretion, ou au contraire qu’elle me raconte tout et que j’aie à entendre l’histoire de sa propre bouche.

Finalement je m’enhardis suffisamment pour lui poser une question courte, plutôt vague, qui n’allait pas vraiment droit au but :

— Alors, qu’est-ce qui se passe ?

Ma mère était toujours face au vent, mais elle fermait les yeux pour éviter la poussière qu’il soulevait.

— Oh, il y a des difficultés avec les Indiens. Peut-être devrais-je plutôt dire d’éventuelles difficultés.

Elle devenait aussi prudente que mon père.

— Mais pourquoi tient-il tant à parler à Marie, alors qu’elle est malade ?

Elle mit un bon moment avant de répondre. Elle semblait avoir l’esprit ailleurs, comme emporté par le vent.

— Il pense que Marie peut lui fournir certains renseignements.

— Je croyais que le Bureau des affaires indiennes réglait ce genre de question.

— Ton père donne juste un coup de main. Mais ce n’est rien de grave.

“Ce n’est rien de grave”, une expression qu’elle tenait de sa propre mère. J’avais entendu ma grand-mère Anglund l’employer en diverses occasions allant d’un genou égratigné, le mien, jusqu’à l’histoire d’une famille dont la ferme avait entièrement brûlé. C’était sa manière norvégienne de relativiser tous les drames humains.

Ma mère fit quelques pas et s’arrêta devant le seul arbre que nous avions, un beau chêne qui s’élevait comme une tour, planté au milieu du gazon, à l’endroit idéal pour empêcher que notre jardin soit transformé en un merveilleux terrain de football.

— J’aime le vent, me dit-elle, en essayant d’écarter le plus possible ses cheveux de son visage. Il me rappelle le Dakota du Nord. Mon Dieu, ce que mon père pouvait maudire le vent, lui. “C’est ça, enlève la bonne terre et donne-la au Dakota du Sud !”, disait-il en s’adressant à lui. Mais moi j’ai toujours aimé ce vent déchaîné. J’avais le sentiment qu’il nous apportait toujours quelque chose de nouveau.

— C’est bon pour la pêche, dis-je. Ça brasse tellement l’eau que les poissons ne voient plus le pêcheur.

Elle fit demi-tour.

— Mais ici le vent a une odeur différente. Dans le Dakota il sentait souvent la terre. Même au milieu de l’hiver tout enneigé, cette odeur persistait. Comme si le vent venait d’un endroit où il ne gèle jamais. Mais ici il apporte l’odeur des montagnes, de la neige et de la pierre. Peu importe à quelle distance se trouvent les montagnes : je sens leur présence dans l’air. Je ne peux pas m’y habituer, je ne m’y habituerai jamais. Je suppose qu’au fond je suis une fille des plaines.

Si j’avais été alors un tant soit peu réceptif, j’aurais compris que la façon dont ma mère s’exprimait à propos du vent, de la terre, des montagnes, de l’enfance traduisait son désir de quelques instants de pureté, d’échapper un temps au drame sordide qui se nouait dans sa propre maison. Mais j’étais pour ma part en quête de ce qui me ferait définitivement sortir de l’enfance.

— Est-ce que Marie a des ennuis, ou bien Ronnie ?

— Quoi ? Mais non ! Rien de ce genre. Ton père veut seulement voir si Marie peut lui fournir quelques informations et répondre à certaines questions.

Je regardai à nouveau vers la maison. Dans l’encadrement de la fenêtre j’aperçus la silhouette de mon père. Je me demandai depuis combien de temps il nous observait.

— Il est sorti, dis-je à ma mère. Nous pouvons rentrer.

Ma mère se retourna et fit signe à mon père. S’il la vit, il resta sans réaction, immobile devant la fenêtre.

— Peut-être a-t-il le soleil dans les yeux, dit-elle.

— On rentre ?

— Non, vas-y d’abord, je vais rester ici encore un moment.

— À respirer le vent ?

Elle rit.

— Oui, quelque chose comme ça.



Le dimanche suivant, alors que nous nous rendions au ranch de mes grands-parents, le vent que ma mère aimait tant se remit à souffler. Nous avions pris notre nouvelle Hudson, que mon père venait d’acheter. Même cet imposant monument tanguait doucement sous les bourrasques dès que nous roulions à découvert dans la campagne. Il faisait très chaud, mais nous étions obligés de garder les vitres fermées pour éviter que la poussière et le sable ne s’engouffrent dans la voiture.

Marie se sentait un peu mieux, et nous avions estimé que nous pouvions la laisser sans crainte pour la journée. De plus, Daisy, notre voisine proche, avait promis de veiller sur elle et dans l’après-midi Doris Looks Away, une amie de Marie, devait passer.

Mes parents ne se parlaient pas pendant que nous roulions et ce silence n’était pas moins pesant que la chaleur. Je savais pourquoi mes parents se taisaient. Ma mère ne voulait pas accepter l’invitation à dîner de mes grands-parents car elle savait qu’Oncle Frank et sa femme seraient là. Mes parents s’efforçaient de me tenir en dehors de leurs querelles, mais le matin même j’avais entendu mon père crier :

— Pour l’amour de Dieu, Gail, ce sont mes parents. Qu’est-ce que je devrais faire ? Rompre avec eux ?

— Tu n’as pas besoin de jurer, avait simplement répondu ma mère.

Et l’instant d’après nous étions montés à bord de la voiture. Moi j’étais ravi de la promenade – je n’étais pas allé au ranch depuis un bon moment – et heureux à l’idée de revoir mon cheval, de passer toute la journée si possible à le monter.

Dès que nous eûmes quitté la grande route et emprunté le minable chemin sillonné d'ornières qui menait chez mes grands-parents, des petits cailloux et des projections de terre commencèrent à crépiter sous la voiture. Un léger nuage de poussière fauve s'éleva derrière nous.

— Dites donc, vous deux, lança mon père d'une voix forte, que penseriez-vous de partir quelques jours à la fin du mois pour Yellowstone ? On pourrait camper, on irait voir les geysers...

— De vraies vacances, approuva ma mère. Ah, les montagnes...

— Pourquoi pas ? continua mon père en tenant fermement le volant qui vibrait. Ce serait bien à notre tour !

Ce n'était pas tout à fait un dialogue, mais je comprenais que cette proposition marquait la fin des hostilités. Je savais bien, d'ailleurs, que nous n'irions pas à Yellowstone. Mon père détestait tellement les disputes qu'il faisait volontiers des promesses ou des suggestions comme celle-ci pour nous remonter le moral. Malheureusement il était bien rare qu'elles se réalisent.

Quand nous arrivâmes devant la maison du ranch, le vieux pick-up d'Oncle Frank se trouvait déjà là. Recouvert par la poussière de la journée, le Ford paraissait encore plus vieux et dégingué qu'à l'habitude.

— Ah, ils sont arrivés, dit doucement ma mère.

La maison de mes grands-parents était construite en bois. Cependant, ni simple, ni modeste, elle n'avait rien d'une cabane. Elle en imposait. Deux étages, cinq chambres, une salle à manger plus vaste que celle de bien des restaurants et une cheminée en pierre assez grande pour que deux enfants puissent s'y tenir debout. De hauts plafonds avec des poutres apparentes. Des murs intérieurs faits de rondins, du mobilier en bois massif. Des divans et des fauteuils en cuir, des tables rustiques, des lampes de cuivre, des tapis en peau de mouton sur le plancher et des tapisseries indiennes sur les murs. Dans le fumoir de mon grand-père, il y avait au mur deux râteliers de fusils, quelques ramures de cerfs, d'élans ou d'antilopes et une peau de serpent à sonnette de deux mètres de long. Une des rares fois où j'ai entendu mon père critiquer mes grands-parents, ce fut à propos de leur maison. Alors que nous leur rendions visite, il avait un jour déclaré que cette maison ressemblait exactement à l'idée que les gens de l'Est se font d'un ranch, à une caricature de ranch pour vacanciers. Et pour les habitants du Montana, soucieux d'authenticité, il ne pouvait y avoir appréciation plus méchante que celle-ci. L'utilisation de rondins choquait particulièrement ma mère, qui

détestait toute forme d'ostentation. Le rondin ne symbolisait-il pas la simplicité et l'humilité ? La maison de ses propres parents était un modeste bâtiment de ferme à deux étages, soigné, bien tenu, agréable, mais qui ne révélait en rien l'aisance de ses occupants.

Pourtant moi, j'adorais cette maison. Elle était assez grande pour que je puisse y dénicher un coin tranquille quel que soit le nombre de personnes qui s'y trouvaient. Les adultes pouvaient jouer aux cartes au rez-de-chaussée, pendant que je me faufilais à l'étage au-dessus, un pistolet en plastique en main, m'amusant à chercher de chambre en chambre les bandits qui avaient dévalisé la First National Bank de Bentreck.

Quand j'y dormais, on me donnait une chambre au premier étage, pourvue de larges fenêtres donnant sur le nord et devant lesquelles je m'asseyais pour essayer d'apercevoir la Grande et la Petite Ourse, les deux seules constellations que j'étais capable de reconnaître. Ou bien je m'imaginais que le grand porche était le pont d'un navire et la prairie autour, une mer sans limites.

Grand-père se tenait sous le porche pour nous accueillir. Il portait sa tenue du dimanche de riche propriétaire ; une chemise blanche de l'Ouest, une cravate-lacet, un pantalon en whipcord et des bottes texanes faites main. Il était seul et tout le temps que nous mîmes à sortir de la voiture, il eut l'air de nous observer comme si nous étions des étrangers. Il avait les mains enfoncées dans les poches arrière de son pantalon et son gros ventre pointé en avant ressemblait à un sac bourré de grains. Il se tenait les jambes écartées, comme prêt à faire face à la moindre agression. Il portait ses cheveux blancs plus longs que la plupart des gens de son âge – pas dégagés derrière les oreilles et retombant en boucles sur le col de sa chemise. Ses rouflaquettes fournies lui descendaient jusqu'aux bajoues. Quand nous arrivâmes devant lui, le vent souleva ses cheveux, conférant à sa tête un volume plus imposant que jamais.

Je revoyais grand-père Hayden pour la première fois depuis que j'étais au courant de l'affaire d'Oncle Frank et quand je l'aperçus, trônant là comme un nuage orageux, je me dis qu'il ne permettrait pas qu'il arrive quoi que ce soit à son fils bien-aimé. Et qu'adviendrait-il, si son autre fils tentait quelque chose ?

— Je peux aller à l'écurie ? demandai-je.

— Certainement pas, répondit ma mère, va d'abord saluer tes grands-parents et demande-leur à quelle heure tu dois rentrer dîner.

Ma mère prit une boîte de gâteaux qui se trouvait sur la lunette avant de la voiture. En la voyant, grand-père Hayden dit de sa voix tonitruante :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Nom d'un chien ! Enid t'avait pourtant dit de ne rien apporter !

— Bonjour, Julian, dit ma mère en entrant sous le porche, je pensais que vous aimiez les gâteaux au chocolat.

Grand-père lui prit la boîte des mains.

— Inutile de les apporter à l'intérieur. Pas besoin qu'ils sachent. Confidentiel ! Je m'en charge.

— Mais qu'est-ce que tu fais là, papa ? intervint mon père. Tu fais partie du comité d'accueil ?

— Je suis sorti exprès pour péter : j'ai mangé de la saucisse au petit déjeuner et je n'en pouvais plus de rester là-dedans à serrer les fesses. Pas question !

Ma mère reprit la boîte de gâteaux et entra dans la maison. S'il y a deux choses que ma mère détestait c'était qu'on parle des fonctions organiques ou qu'on profère des gros mots. Et en la matière grand-père était un spécialiste...

Mon père se posta alors à côté de mon grand-père, en s'appuyant sur la balustrade du porche.

— C'est quelque chose, ce vent ! dit-il.

— Si tu n'aimes pas le vent, répondit mon grand-père, c'est que tu n'aimes pas le Montana ! Il souffle ici trois cent soixante jours par an. Mieux vaut s'y habituer.

C'était une autre spécialité de mon grand-père. Il réagissait aux remarques fortuites en les utilisant pour imposer ses propres vues. J'allais m'éloigner quand mon père, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, demanda calmement à mon grand-père :

— Papa, où est Frank ?

— Il est quelque part par là, à l'intérieur, en train de triturer et de manipuler le cou de ta mère pour voir si elle a de l'arthrose. Et bon Dieu, je sais qu'elle en a de l'arthrose !

— Puis-je te demander quelque chose, papa ?

J'avais posé ma main sur la poignée de la porte et mon père m'observait, attendant que je m'en aille pour poursuivre la conversation. J'entrai dans la maison, mais je restai tout près de la porte pour écouter ce que mon père allait dire.

— C’est au sujet de Frank...

Oui, me disais-je, parle, papa, explique à grand-père de quoi il s’agit ! Tu vas voir, il va s’occuper de tout. Il va prendre Oncle Frank par les épaules et il va le secouer si violemment que ses os vont claquer comme des castagnettes. Il va le soulever et lui crier à la face qu’il ferait mieux de mettre de l’ordre dans ses affaires immédiatement s’il ne veut pas avoir à payer une sacrée addition. Et parce que c’est grand-père, on n’en parlera plus. Frank ne se permettra plus jamais de se conduire avec une femme comme il l’a fait. Oui, papa, dis-lui !

Papa se racla la gorge.

— Tu sais, sur le fait que Gloria et lui n’ont pas d’enfants, n’insiste pas, papa. Ils tiennent à en avoir, ils essaient.

— Tu en es sûr, Frank te l’a dit ?

— Pas sûr à cent pour cent, mais...

— En tout cas, ils ont l’air d’avoir une santé de fer. Gloria est peut-être petite mais avec les nénés qu’elle a, elle mériterait des jumeaux ! Où est le problème ? Pourtant c’est un sacré docteur, il devrait tout de même être capable de comprendre ce qui ne va pas.

— Papa, tu t’entends ?

Le talon de la chaussure de mon grand-père frappa le plancher.

— Ta mère et moi pensions que nous aurions plus d’un petit-enfant. Rien contre Davy, mais bon Dieu, un seul enfant à vous deux !

— Tu sais bien ce qu’elle a enduré pour David. Après nous avons décidé que...

— Et blancs ! rugit mon grand-père. Nous les voulons blancs !

Il y eut un tel silence que je crus d’abord qu’ils m’avaient aperçu et qu’ils s’arrêtaient à cause de ça. Mais je ne bougeai pas, me disant que si je le faisais, ils me verraient à coup sûr.

Mon père murmura quelque chose que j’eus du mal à entendre :

— Qu’est-ce que tu veux dire par là ?

Mon grand-père laissa échapper un “heu, heu, heu”, profond et voilé, entre l’accès de toux et le rire étouffé.

— Allons, Wesley ! Allons mon garçon, tu sais bien que Frank a toujours eu un faible pour la viande rouge ! Il ne devait pas être plus vieux que Davy quand Bud l’a surpris dans l’écurie avec cette petite Indienne. “Monsieur Hayden, vous feriez bien de parler à ce garçon !” m’a-t-il dit. Il était à quatre pattes, grimpé sur la petite Indienne. Il avait dû apprendre ça

en voyant faire les chiens, les chevaux et les taureaux. Ça ne m'étonnerait pas que quelques enfants de la réserve ressemblent étrangement à ton frère.

L'un des deux s'approcha de la porte-moustiquaire, je filai aussitôt de ma cachette pour regagner la salle de séjour. Je ramassai la première chose que je trouvai à portée de la main – un briquet en forme de pistolet – et je commençai à presser la molette tant et plus, raclant la pierre et faisant surgir une petite flamme odorante à chaque coup. Je m'efforçai de me concentrer sur ce briquet de telle sorte que personne ne puisse me soupçonner d'écouter aux portes.

Mon père franchit le seuil en premier.

— Il est bien possible que tu aies raison pour cette histoire, dit-il à mon grand-père par-dessus son épaule. Laisse donc ça, David, ce n'est pas un jouet ! reprit-il à mon adresse.



C'était la seconde fois que j'entendais mon grand-père parler de mon oncle et des filles indiennes...

Ni mon père ni mon oncle n'avaient épousé des femmes de Bentrock ou du Montana. Une des raisons sûrement pour lesquelles les gens en voulaient aux Hayden : "Il n'y avait donc pas de filles assez bien chez nous pour les garçons Hayden !" Ma mère, comme je l'ai dit, venait du Dakota du Nord, et Gloria du Minnesota. Mon père avait connu ma mère pendant qu'il faisait son droit et Frank avait rencontré Gloria au cours de ses études de médecine. Mes parents s'étaient mariés peu de temps après avoir fait connaissance ; Frank et Gloria, de leur côté, avaient eu une relation mouvementée pendant des années.

Ils avaient fini par se marier à Minneapolis, ville natale de Gloria. C'était pendant la guerre, Frank avait eu une permission. Le mariage s'était déroulé immédiatement après Noël : une cérémonie très simple, avec les membres de la famille et quelques amis. Grand-père avait payé pour chacun de nous le voyage en train et une chambre d'hôtel à Minneapolis. Je prenais le chemin de fer et je couchais à l'hôtel pour la première fois de ma vie.

La veille du mariage, mon oncle Frank, l'un de ses vieux camarades d'université, deux des frères de Gloria, mon père et mon grand-père, célébrèrent comme il se doit l'enterrement de sa vie de garçon.

Ils n'étaient retournés à l'hôtel qu'à une heure très avancée de la nuit. Je dormais déjà, mais je m'étais réveillé lorsque mon père était rentré. Il était ivre, une autre nouveauté pour moi. Je n'avais jamais vu mon père boire plus d'un verre en une journée. J'étais resté couché dans mon lit, immobile, pendant que ma mère l'avait aidé à se déshabiller. Elle avait essayé de le faire rester tranquille mais sans succès : il était trop saoul et trop agité pour parler doucement.

— Tu aurais vu ça, Gail, lui avait-il dit, bon Dieu, c'était quelque chose ! Ce grand bastringue de Minneapolis et ce gars de la ville qui ne voulait pas nous lâcher. Il a dit à papa : "Tu as de très jolies bottes, là. Vraiment très jolies. J'espère que tu ne traînes pas de la bouse de vache partout avec des bottes pareilles ?" Et il insistait, en plus !

— Fais attention à ce que tu dis. David peut entendre !

— Je raconte ce qui s'est passé, c'est tout. Finalement papa a dit : "Si tu ne la fermes pas je vais t'enfoncer ma botte dans le cul ! Et ensuite je traînerai ta merde à travers tout le bar !"

— Oh, Wesley !

Il s'était mis à rire, à glousser plutôt.

— Il faut que je raconte ce qui s'est passé, non ? Ce gars de la ville a estimé qu'il en avait assez entendu. Il a mis son chapeau sur le bar, il a enlevé ses lunettes et les a déposées. Il s'est dirigé vers notre table. Mais entre-temps, papa avait sorti son petit revolver .32 chromé, l'objet le plus éclatant de toute la salle. Diable ! J'ignorais qu'il l'avait avec lui. Quoi qu'il en soit, il a planté ce revolver devant le type, qui est devenu blanc de terreur, oui blanc comme un linge. Papa l'a tenu en respect ainsi pendant une minute et l'a averti : "Là-bas, dans le Montana, avec les gars comme toi on ne prend pas la peine de se salir les mains, ni même les bottes ! On leur règle leur compte comme ça, bien proprement." Et il a continué à pointer son revolver sur lui. Je m'apprêtais à dire quelque chose quand Frank a posé une main sur mon bras. Frank était mort de rire, il devait savoir quelque chose. Finalement papa a dit : "Maintenant tu vas te tirer d'ici et j'espère pour toi que la neige recouvrira tes pas, parce que dès que j'aurai fini mon whisky je pars sur tes traces !" Ah, bon Dieu ! Gail, si tu avais vu le type se tirer comme un lapin. Il en a même oublié de reprendre son chapeau et ses lunettes ! Papa, lui, s'est rassis et a tranquillement terminé son whisky, sans dire un mot. Pendant ce temps Frank riait tellement que j'ai commencé à me marrer moi aussi, et qu'on ne pouvait plus s'arrêter. Les clients quittaient le

bar les uns après les autres, probablement effrayés par ces cow-boys frustes et sauvages du Montana. Frank et moi riions toujours comme des malades. Nous avons passé la tête dehors et nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas le moindre flocon de neige à Minneapolis. C'est ce qui nous a décidés à partir. Gail, j'aurais vraiment aimé que tu sois là ! On était à nouveau réunis, les hommes de la tribu Hayden : les deux frères et leur vieux père...

Pendant qu'il poursuivait son bavardage, ma mère était parvenue à le fourrer au lit et à l'envelopper dans les couvertures.

— Je ne sais pas si tu trouveras ça si drôle demain matin, lui avait-elle dit. Vous avez eu de la chance de ne pas vous faire arrêter.

— Mais on ne pouvait pas nous arrêter, nous.

Mon père continuait à rigoler de plus belle. Il s'était même mis à rire si fort qu'il en avait perdu le souffle. Il avait même commencé à suffoquer et à tousser et avait dû se précipiter dans la salle de bains. Je l'avais entendu vomir. Il était resté si longtemps dans la salle de bains que je m'étais endormi avant qu'il n'en sorte.

Après le mariage, dans le premier train qui nous ramenait vers le Montana, mon grand-père avait offert des boîtes de chocolats, une à ma mère, une à ma grand-mère et une autre à moi. Mon père ne pouvait même pas les regarder, ce qui amusait beaucoup mon grand-père. Fin palais, il avait insisté sur le fait que ces chocolats étaient les meilleurs du monde et qu'on ne pouvait les trouver que chez un confiseur de Minneapolis.

Puis très vite, tout le monde s'était mis à parler du mariage de Frank et Gloria, du côté charmant de la cérémonie, de la beauté de Gloria, et chacun avait formulé des vœux de bonheur pour le couple.

— Maintenant qu'il a trouvé une très jolie femme blanche, j'espère qu'il ne mettra plus les pieds dans la réserve indienne, avait déclaré mon grand-père.

Tout le monde s'était tu, chacun se tournant vers la fenêtre. Comme s'il avait pu y avoir autre chose à admirer au-dehors que la prairie balayée par le vent et couverte de neige.



Au dîner, ce soir-là, je pris place entre ma grand-mère et ma tante Gloria. Ma grand-mère, une femme menue et émotive, qui ne s'exprimait

guère en présence de mon grand-père, semblait uniquement soucieuse de découper son jambon en de parfaits petits dés avant de les avaler.

— Aimes-tu ça, David ? me disait-elle en me passant les plats.

La question paraissait à chaque fois si empressée, si pathétique, que je répondais toujours par l'affirmative. Le résultat fut que mon assiette regorgea vite de patates douces, de carottes cuites, de rondelles de tomates, de fromage de ferme, de haricots rouges, de pain de maïs et de jambon. Pour quelqu'un qui n'avait pas faim !

Tante Gloria bavarda pendant tout le repas. Elle parla du temps qu'il faisait, du prix du lait. Elle dit aussi que, bien que la guerre fût terminée depuis trois ans, ça lui semblait toujours bizarre de jeter une boîte de conserves. Institutrice, elle expliqua qu'elle allait faire confectionner à tous ses élèves des coiffures indiennes en papier, avec leur nom écrit sur les plumes. Elle parla enfin de son jeune frère qui était à l'université de Missoula et qui lui avait dit que les anciens GI's envoyaient promener leurs professeurs.

J'adorais Tante Gloria, si douce, si ravissante et si gentille avec moi – et pourtant je n'avais pas envie de la regarder ce jour-là. Comment pouvait-elle agir normalement en étant mariée à Oncle Frank ? Était-il possible qu'elle ne sût rien ?

Telles étaient les pensées les plus honnêtes qui se présentaient à mon esprit, mais d'autres venaient, que j'essayais d'écarter : pourquoi Oncle Frank aurait-il désiré une autre femme alors qu'il en avait une comme Gloria ? Une pensée qui m'était évidemment inspirée par ma propre inclination : je trouvais Gloria plus que jolie...

Un an plus tôt, quand mes parents s'étaient rendus à Helena pour un congrès sur la sécurité publique, j'étais allé chez Frank et Gloria. D'habitude, en pareil cas, je restais généralement avec Marie ou au ranch avec mes grands-parents, mais cette fois-là Marie était retenue dans sa famille et grand-père se remettait des suites d'une opération de la vésicule biliaire.

Après le départ de mes parents, j'avais attrapé une angine, comme cela m'arrivait fréquemment lorsque j'étais enfant. Oncle Frank m'avait donné de la pénicilline et Tante Gloria s'était occupée de moi avec plus d'attention que ma mère elle-même ne l'aurait fait. Elle m'avait préparé une soupe au poulet et de la gelée, elle m'avait donné des illustrés, du Ginger Ale, et ne passait pas une heure sans venir voir comment j'allais...

Un soir, elle était venue assez tard pour s'assurer que j'étais bien couvert. Je fermai les yeux en faisant semblant de dormir et quand elle s'était penchée sur moi, j'avais pu sentir son parfum. Son odeur qui m'enveloppait me semblait chaude. Gloria s'était écartée et s'était rendue à la fenêtre. J'avais ouvert un œil. Elle ne portait que le haut de son pyjama et quand elle s'était mise devant la fenêtre, j'avais pu, grâce à la lumière qui venait de la rue, voir parfaitement sa poitrine. J'avais fermé les yeux à nouveau, un peu honteux et craignant d'être surpris en train de la regarder.

De derrière la porte j'avais entendu Oncle Frank qui chuchotait :

— Alors, il dort ?

— Chut ! avait murmuré Tante Gloria. Oui.

Elle s'était retirée de la chambre sur la pointe des pieds. Oncle Frank continuait à parler à voix haute dans le hall.

— Alors si c'est ça, avoir des enfants, bon sang !

Un peu plus tard, je les avais à nouveau entendus à travers le mur, dans leur chambre. Les ressorts du lit grinçaient à un rythme régulier. J'avais eu l'impression d'entendre Gloria respirer, comme un souffle qui se répandait, plus qu'un souffle, comme une présence dans la maison, un parfum, comme la nuit elle-même. Tous deux se rendirent ensuite dans la salle de bains. Je n'arrivais pas à bien saisir ce qu'ils se disaient, mais cela importait peu. Je ne pensais qu'à une chose : Oncle Frank avait bien de la chance, une chance qui me rendait envieux.

Ce fut la honte, encore, ce dimanche-là qui m'empêcha de regarder Tante Gloria pendant le déjeuner. Cette journée me rappelait cette nuit-là. Quand Gloria se pencha vers moi pour prendre le plat de tomates des mains de grand-mère, je respirai de nouveau son parfum. Mais cette fois-ci cette senteur enivrante de fleurs sucrées, si étrange et si insolite dans cette pièce en bois imprégnée du fumet des nourritures, ne me bouleversa pas comme la première fois. Elle me rendit si triste que j'eus envie de pleurer.

Dès la fin du repas, je demandai la permission d'aller faire du cheval. Mes parents me donnèrent si rapidement leur autorisation que je me demandai s'ils n'attendaient pas que je sorte pour porter leurs accusations contre Oncle Frank. Mais il était peu vraisemblable qu'ils le fassent en présence de grand-mère. Mon père aurait pu s'en entretenir avec grand-père, mais l'un et l'autre auraient pris les plus grandes précautions pour que grand-mère n'en sache rien. On la qualifiait souvent de "nerveuse", expression par laquelle on désigne habituellement quelqu'un qui ne tient

pas en place, se ronge les ongles et s'inquiète trop facilement, trois choses que grand-mère faisait ; mais on voulait surtout signifier par là qu'elle vivait dans une telle instabilité qu'elle pouvait basculer à tout moment, comme si un virus demeurant tranquillement en elle pouvait se déchaîner sous l'effet de la moindre contrariété. Tout le monde savait qu'il fallait épargner à grand-mère toute émotion forte.

Avant que je ne sorte de la salle à manger, mon grand-père m'interpella :
— Attends une seconde, David !

Il sortit de table et alla dans son antre.

Il en revint assez vite avec, à la main, un revolver – un Hi-standard automatique – et une boîte de cartouches.

— Putain de coyotes ! me dit-il, si tu en déniches un, bousille-le !

Comme tous les gosses de mon âge au Montana, j'avais mon petit arsenal : une .22 pour tirer sur les chiens de prairie et les serpents ; un .410 calibré pour chasser les faisans, les oies, les canards et les grouses ; et aussi un 30-30 pour chasser les cerfs. Mais toutes ces armes n'étaient qu'à un seul coup. Pour mon père il n'y avait rien de pire que les faux tireurs d'élite et les gaspilleurs de munition. Pour lui, posséder un fusil à un coup constituait le meilleur apprentissage au tir utile. Sa théorie était valable, mais on ne pouvait me l'appliquer. Médiocre tireur, j'étais en revanche très rapide pour recharger.

Il en allait toutefois différemment avec les armes de poing. Elles manquaient en quelque sorte de sérieux, puisqu'on ne pouvait pas s'en servir pour chasser le gibier mais uniquement pour tirer, en soi, pour le plaisir, ce qui avait quelque chose de suspect.

J'attendis avec anxiété l'autorisation de mes parents. Ma mère ne s'intéressait absolument pas aux armes à feu, quelles qu'elles soient, mais elle avait compris qu'il fallait se garder d'en interdire l'usage à un jeune garçon du Montana. Elle haussa simplement les épaules. Mon père aurait pu s'inquiéter de me voir doté d'un automatique bon à brûler les cartouches, en plus de mon fusil, mais il se contenta de me dire :

— Les coyotes, uniquement les coyotes.

Je pris le revolver et les munitions des mains de grand-père et je sortis lentement de la maison. Dès que je fus dehors, je courus vers l'écurie. En quelques minutes, je sellai Nutty et je partis à vive allure jusqu'aux collines d'armoise et aux ravins où j'aimais jouer. À vrai dire, je ne pensais pas y

rencontrer de coyotes, mais j'étais assez loin de la maison pour pouvoir tirer autant que je le voulais sans que personne ne m'entende.

Vidant toute la boîte de balles, je tirai tellement de coups de feu cet après-midi-là que la terre étincelait des cartouches vides. Nutty s'était tellement accoutumé à mes tirs qu'en broutant il avait traversé la clôture. Depuis un bon moment, ses oreilles ne frémissaient plus au sempiternel pan ! pan ! pan !

Le .22 n'avait qu'un faible recul, mais après avoir tiré cartouche après cartouche, ma main et mon bras finissaient par s'en ressentir. J'avais des fourmillements dans les mains comme si un faible courant électrique les traversait et je sentais, impression très agréable, mon bras engourdi et chaud de l'épaule au poignet.

J'aurais pu utiliser mon lot de cartouches pour me perfectionner, pour viser aussi bien que possible ou pour atteindre une cible désignée chaque fois que je tirais, mais je dois avouer que je n'en fis rien. Au lieu de ça, j'essayai de tester en combien de temps je pouvais utiliser une boîte entière de cartouches, en tirant sur le sol juste pour voir voler la terre en éclat. Si je me donnais une cible – pomme de pin, branche, nœud dans un arbre –, je m'amusais à tirer en faisant un demi-tour sur moi-même très rapidement. La plupart du temps je ratais mon coup.

Une fois, pourtant, je visai juste et tuai une pie.

Elle se balançait sur une branche, ses plumes noires luisant comme de l'huile et sa longue queue tremblant sous le vent.

À moins de quarante mètres de là, je levai en vitesse le .22 à hauteur d'épaule et je tirai avec guère plus d'application que si j'avais pointé un doigt.

L'oiseau glissa de la branche, mais en tombant il eut encore assez de vie – ou était-ce simplement l'effet du vent ? – pour déployer ses ailes et ralentir sa chute.

Pour vérifier que la pie était bien morte, j'allai jusqu'à l'endroit où elle gisait. Son œil vert, vitreux et entrouvert commençait déjà à se couvrir de poussière. Ce n'était pas la première fois que je tuais un animal, et sûrement pas la dernière. Je ressentais, comme toujours en pareil cas, un étonnant mélange de puissance et de tristesse, d'ivresse et de peur. Mais cette fois-ci il y avait autre chose.

Je me sentais étrangement calme, comme si je sortais d'un état de grande agitation et venais de recouvrer mon état normal, mon pouls

reprenant son rythme habituel, ma respiration s'apaisant et ma vision redevenant tout à fait claire. Je me dis que j'avais eu besoin de ça. Sans y penser j'avais éprouvé la nécessité de tuer. Les événements, les découvertes, les secrets des jours précédents – la maladie de Marie, les péchés d'Oncle Frank, la tension entre mon père et ma mère – avaient fait surgir en moi une sorte d'agressivité que je n'avais pu expulser qu'en tuant une pie perchée sur un pin.

Je me trouvais dans le même état qu'après un rêve particulièrement pénible et impressionnant. Alors que le canevas du rêve se dissipe, telle l'eau qui s'échappe de la main, l'émotion qu'il a engendrée se prolonge. En observant le regard mort de l'oiseau, je me rendais compte que les plus étranges relations auxquelles on ne pense pas – le sexe et la mort, le désir et la violence, l'envie et la déchéance – sont nichées là, oui, bien nichées au cœur même des âmes les plus pures.

Avec le talon de ma chaussure, je creusai un petit trou dans le sol dur et sec et j'y poussai la pie. Je la recouvris de terre, juste assez pour atténuer l'éclat de son plumage.



Pour retourner au ranch, je pris une autre route qu'à l'aller, chevauchant lentement le long d'une crête couverte de pins que je connaissais bien et qui donnait sur McCormick Creek, une rivière où j'allais quelquefois pêcher. J'y recherchais les endroits suffisamment profonds pour abriter des truites.

À moins de deux kilomètres du ranch, là où la rivière, plus large, était bordée d'une sorte de plage rocheuse et sablonneuse, j'aperçus deux hommes sur la même rive que moi. J'arrêtai Nutty et j'essayai de les identifier. C'était mon oncle Frank et mon père, debout sur la berge. On aurait dit qu'ils se disputaient. J'étais trop loin d'eux pour entendre ce qu'ils se disaient, mais ils faisaient de grands gestes nerveux et parlaient en même temps.

C'était une scène bizarre. De cette hauteur, je remarquai quelque chose qui ne m'avait encore jamais frappé ; je constatai à quel point les deux frères se ressemblaient dans leur façon de se tenir, dans leurs attitudes. Deux hommes au pantalon élégant, en chemise blanche, chacun d'eux légèrement courbé comme ployant sous le vent. Chacun montrait l'autre du doigt, tel un maître d'école réprimandant un élève. Et quand celui qui

parlait avait fini, il se penchait en arrière, haussait les épaules et mettait les mains sur ses hanches – exactement comme mon père lorsqu’il écoutait les excuses que j’avançais pour ne pas tondre la pelouse ou pour échapper à une quelconque corvée.

Je m’imaginai que mon père avait décidé de confronter son frère aux accusations de Marie et je voulus m’approcher afin d’entendre ce qu’ils se disaient. Je mis donc pied à terre, et, aussi discrètement que je le pus, je commençai à chercher un sentier pour descendre à travers la colline. À peu près à mi-parcours, les arbres étant plus clairsemés, je dus m’arrêter pour ne pas être vu. Je me cachai alors derrière un pin épais.

Je ne pouvais toujours pas comprendre ce qu’ils disaient. Était-ce à cause de la distance ou parce qu’ils parlaient désormais à voix basse ? Oncle Frank recula en murmurant quelque chose. Mon père ramassa une pierre et la brandit comme s’il voulait l’envoyer le plus loin possible, puis il se contenta de la jeter dans la rivière. J’observai les remous pour voir s’il en surgirait comme il arrivait parfois une truite inquiète. Mais il n’y avait rien à voir. Je n’en étais guère surpris. Que serait venue faire une truite en eau si basse et par une journée si chaude ?

Frank fit alors soudain un pas vers mon père. Il avait les bras grands ouverts, l’air suppliant, mais il bougea tellement vite qu’on aurait pu croire qu’il menaçait son interlocuteur.

J’avais toujours le revolver de mon grand-père, fourré dans la ceinture de mon jean. Je le sortis, je défis le cran de sûreté et je posai l’arme sur la fourche d’un arbre. J’avais Oncle Frank en pleine ligne de mire, je visais la tête, juste à la tempe.

Bien sûr, le revolver n’était pas chargé, mais je me demandai ce qui aurait pu arriver s’il l’avait été. La question n’était pas d’éprouver ma capacité à appuyer sur la gâchette. À cette distance, avec cette arme et dans de telles conditions – le vent, l’inclinaison de la colline –, pouvais-je atteindre ma cible ? Je conclus que cela me serait difficile compte tenu de mon manque d’expérience à manier cette arme, de son faible calibre et de mon peu d’habileté à tirer. Seulement après, je me suis demandé ce qui se passerait si je tuais mon oncle. Est-ce que ça résoudrait tous nos problèmes ? Est-ce que ça soulagerait mon père ? Est-ce que je risquais de me faire prendre ?

Habité par toutes ces pensées, je constatai que mon père et son frère se rapprochaient l’un de l’autre. Ils se serraient même la main. Je remis mon

revolver dans ma ceinture. Mon père et Oncle Frank partirent alors ensemble, presque épaule contre épaule.



Nous quittâmes Bentreock après la tombée de la nuit. Je pris ma place habituelle à l'arrière, d'où je pouvais regarder les étoiles. Le vent était tombé et la nuit était claire. À l'avant, mes parents restèrent silencieux jusqu'à ce que nous soyons à mi-distance de la ville.

— J'ai parlé à Frank, déclara brusquement mon père.

— Wes ! chuchota ma mère d'une voix sèche en regardant dans ma direction.

Je ne bougeai pas.

— Oui, oui ! répondit mon père. D'accord !

Je ne sais s'il pensait que je dormais ou s'il était décidé à ne rien dire.

— Je crois que ça va s'arranger, ajouta-t-il. Frank m'a dit qu'il allait arrêter.

— Oh, Wesley !

On aurait dit que ma mère gémissait et j'ai failli me trahir, manquant de me pencher pour voir si elle souffrait !

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui dit mon père qui semblait vraiment surpris. Mais qu'est-ce qu'il y a ?

— Et tout ce mal qui a déjà été fait ? Et tout ce grabuge ?

— On n'y peut plus rien. C'est fini. Ce qui est fait est fait.

Ma mère répondit d'une voix si douce et si tendre qu'on aurait pu imaginer qu'elle allait exprimer un sentiment affectueux. Ce ne fut pas le cas.

— Non, ça ne marche pas comme ça, et tu le sais bien, dit-elle à mon père. Les péchés, les crimes ne doivent pas rester impunis.

Je voyais bien toutefois ce qu'il y avait de dérisoire dans ses propos : la secrétaire donnant une leçon de justice au représentant officiel de la loi.

Mon père garda le silence si longtemps que je crus que la conversation était terminée.

— Il aura son châtement dans l'au-delà, finit-il par dire. Je ne ferai rien ici-bas.



Quand nous fûmes arrivés à la maison, Doris Looks Away était encore là. Elle buvait un café avec Marie dans la salle de séjour. Cette dernière, enveloppée dans une couverture, nous dit qu'elle se sentait mieux. Elle toussait encore, mais moins violemment que les jours précédents. En tâtant son front, ma mère put constater qu'elle avait encore de la fièvre, mais que celle-ci avait baissé. Marie n'avait plus le regard vague, ses joues n'étaient plus enflammées, elles restaient simplement rougeâtres.

Sans doute gênée par notre présence, Doris partit presque immédiatement. Marie annonça qu'elle allait se mettre au lit. Avant de quitter la pièce, elle se tourna vers moi.

— Tu es monté à cheval aujourd'hui, David ?

Je hochai la tête en signe d'affirmation.

— Tu es allé loin ?

J'acquiesçai de nouveau par un hochement de tête.

— Tu as vu un coyote ?

Comment pouvait-elle savoir que je portais un pistolet pour tuer des coyotes ?

— Non, lui répondis-je, mais j'en ai cherché.

— C'est pas toujours quand on les cherche, qu'on les trouve...



Ce furent les derniers mots que Marie m'adressa. Le jour suivant, le lundi 13 août 1948, Marie Little Soldier mourait. Ma mère rentra de son travail vers cinq heures et la trouva sans vie dans son lit. Après avoir passé la journée à pêcher avec Georgie Cahill, j'étais revenu moi-même vers les six heures, juste au moment où le corbillard – une Buick familiale de la société de pompes funèbres Undset – sortait de l'allée de notre maison, transportant le corps de Marie. La voiture d'Oncle Frank était garée devant chez nous. De l'autre côté de la rue, sur la pelouse du tribunal, quelques curieux s'étaient rassemblés et nos voisins, M. et Mme Grindhal, se tenaient sous leur porche, regardant fixement notre maison comme si elle risquait de prendre feu à tout instant. On entendait au loin le bourdonnement incessant

d'une tondeuse à gazon – sûrement un voisin qui ne savait pas encore que l'agitation ordinaire du quartier s'était momentanément interrompue.

À la vue du fourgon d'Undset, je ne m'étais pas précipité vers la maison, pris de peur ou de curiosité. Je savais, j'avais su dans l'instant ce qui était arrivé. Plus sûrement, j'aurais pu ne pas rentrer, j'aurais pu descendre la longue Green Avenue jusqu'à la sortie de Bentrook. J'aurais pu quitter la ville sans jamais me retourner, loin de ma famille, loin de mon enfance. J'aurais pu fuir en emportant avec moi la vérité sur ce qui s'était passé dans cette maison. Personne n'était au courant, et j'aurais pu déambuler jusqu'à ce que je trouve le coin propice pour enterrer ce secret à jamais.

Mais je ne le fis pas. Je remontai lentement l'allée jusqu'au garage. J'y rangeai ma canne et tout mon attirail de pêche, j'accrochai le filet qui contenait mes prises de la journée, des perches et des loches. Je rentrai alors dans la maison.

Ils se tenaient encore tous dans la cuisine. Mon père téléphonait :

— Oui, c'est exact ! Vous pouvez la prévenir ? Oui, c'est ça, elle est maintenant chez Undset.

Ma mère était assise devant la table, elle avait l'air effondrée ; elle fixait le plancher, mais elle avait posé une main sur la table qu'elle tapotait nerveusement de ses doigts. Ces deux postures, le corps totalement relâché d'un côté, les doigts en mouvement de l'autre, semblaient si contradictoires qu'on avait l'impression qu'elles étaient le fait de deux personnes distinctes. Oncle Frank, lui, était penché au-dessus de la table, sa sacoche de médecin s'y trouvait aussi ; en la voyant posée là où nous prenions nos repas, je me rendis compte à quel point elle était volumineuse et me dis que si sa grosse bouche s'ouvrait, elle pourrait avaler toute la lumière de la pièce.

La porte de la chambre de Marie était entrouverte et j'aperçus son lit. On avait enlevé les draps et les couvertures, le matelas avait été retourné et reposait à moitié sur le sol.

Ma mère me vit et tendit un bras vers moi, tandis que sa main, celle dont les doigts tapotaient la table tout à l'heure, semblait paralysée. Je m'approchai d'elle pour l'embrasser et elle appuya alors sa tête sur ma poitrine de telle manière qu'il m'apparut clairement que c'était moi qui devais la réconforter et non le contraire.

— C'est Marie, me dit-elle, elle n'a pas résisté.

Mon père reposa le téléphone. Je le regardai.

— Elle est morte, David. Voilà ce que veut dire ta maman, Marie est morte cet après-midi.

Je sentais le poisson et je ne pouvais pas m'empêcher d'y penser. C'était pour ça que je ne me trouvais pas à l'aise dans cette pièce, c'était à cause de ça et non en raison du secret que je détenais, de la terrible découverte que j'avais faite...

La porte de derrière claqua, et Daisy McAuley entra en coup de vent dans la cuisine :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

Mon père répéta ce qu'il m'avait dit :

— Marie est morte, Daisy. Elle est morte cet après-midi.

— Oh, mon Dieu ! Oh non ! Je lui avais rendu visite hier après-midi, elle semblait aller beaucoup mieux.

Oncle Frank avait fini son rapport et s'était redressé, il se tenait si droit qu'il paraissait être au garde-à-vous.

— Oui, ça arrive, dit-il à Daisy, des gens qui ont attrapé cette maladie peuvent avoir une brusque rechute, leurs poumons se remplissent rapidement... ou c'est le cœur qui flanche, usé par le combat contre la pneumonie. Peut-être avait-elle des antécédents défavorables. On ne sait pas. Mais en général ça arrive à des patients plus âgés.

Je vis le document rédigé par Oncle Frank, il y avait inscrit en lettres majuscules, en haut de la page : CERTIFICAT DE DÉCÈS, MERCER COUNTY.

— J'ai aussi le sentiment, continua Oncle Frank, qu'elle n'allait peut-être pas aussi bien qu'elle le laissait entendre. Je pense que les Indiens ont tendance à nier la maladie, espérant ainsi passer à travers.

— Tout ce que je sais, c'est que sa fièvre était tombée, dit ma mère.

Oncle Frank haussa les épaules.

— Une fièvre peut toujours redevenir mauvaise !

Daisy s'écroula si lourdement sur une chaise de la cuisine que celle-ci ripa de quelques centimètres sur le linoléum.

— La pauvre chérie, la pauvre petite chérie, répétait-elle.

— La pneumonie reste une maladie très grave, très sérieuse, dit Oncle Frank, il ne faut jamais l'oublier.

Mon père se tenait debout devant le réfrigérateur, il nous tournait le dos. Il faisait glisser son doigt dans un sens, puis dans l'autre, le long du panier d'osier qui cachait le moteur de l'appareil.

— Je n’ai pas pu joindre une seule personne de la famille de Marie. Aucune réponse chez elle, ni au bar de son beau-père.

Il se retourna et je pus constater qu’il avait pleuré.

— Je vais aller chez eux en voiture, il faut les avertir le plus vite possible, ajouta-t-il.

— Et Ronnie ? dit ma mère.

Mon père baissa la tête.

— Je vais le joindre aussi, de même que Doris, mais il faut d’abord prévenir la mère de Marie, elle doit être la première avertie.

Il alla vers la porte avec les clefs de la voiture à la main.

— Tu as besoin de quelque chose ? demanda-t-il à ma mère.

Elle secoua la tête négativement.

— Non, mais ne tarde pas.

— Je ferai vite.

J’aurais dû saisir ma chance. J’aurais pu partir avec mon père et, quand nous nous serions retrouvés seuls tous les deux, j’aurais pu lui dire ce que je savais. Mais ma mère m’entourait toujours de son bras et, jusqu’à ce qu’elle me libère, je ne me sentais pas le droit de partir. De plus il allait être confronté à davantage de chagrin encore et cette pièce en contenait déjà plus que je n’en pouvais supporter.

Je n’ai compris qu’à ce moment-là à quel point la démarche qu’il allait accomplir faisait partie de son métier. Qu’un fils fût des tonneaux sur l’autoroute avec son pick-up, qu’un père se tirât dessus accidentellement à la chasse en enjambant une clôture, qu’un mari tombât raide mort terrassé par une crise cardiaque dans un hôtel de Miles City, il revenait à mon père de prévenir la famille. Et si un ivrogne s’allongeait sur la voie juste avant le passage du train de marchandises du Grand Nord, c’était encore son boulot de trouver si cet homme avait ou non une famille. Jusqu’à aujourd’hui, je ne peux entendre les mots “en attendant la notification au parent le plus proche”, sans me représenter quelqu’un, quelqu’un comme mon père, en train de transporter une corbeille chargée de chagrin en cherchant l’endroit où la déposer. Et dire que j’ai longtemps pensé que le plus dur dans son travail était de faire face à de dangereux criminels...

Juste après que mon père fut parti, Oncle Frank s’excusa en disant qu’il devait rendre visite à Janie Cassidy, un cas très sévère de varicelle. Ma mère ne se leva pas pour l’accompagner.

Daisy s’approcha d’elle et lui caressa la main.

— Vous vous en êtes très bien occupé, commença Daisy. Cette fille ne pouvait être mieux soignée qu'ici.

Ma mère s'écarta de moi et posa sa main sur celle de Daisy.

— Oh, j'aurais pu rester à la maison au lieu d'aller travailler. J'aurais pu sortir avant pour venir la voir plus tôt.

Daisy plaça aussitôt son autre main sur celle de ma mère, si bien qu'on aurait pu croire qu'elles s'amusaient à ce jeu d'enfant où l'on retire la main du dessous pour la mettre sur le dessus.

— Voyons, ne dites pas ça ! dit Daisy à ma mère. Vous avez parfaitement pris soin de cette jeune fille, vraiment.

Daisy dut apercevoir quelque chose dans les yeux de ma mère parce qu'elle se tourna soudain vers moi.

— Tu n'as pas faim, David ? Tu dois avoir faim... Pourquoi ne vas-tu pas chercher une part de tarte à la maison ? Je viens d'en faire une aux groseilles, elle est sur la table de la cuisine. Vas-y en vitesse avant que Len n'ait tout mangé.

Je ne bougeai pas. Daisy s'adressa de nouveau à moi, et cette fois ce n'était plus sur le ton de la suggestion. C'était bien d'un ordre qu'il s'agissait.

— Vas-y, David ! Et sers-toi aussi de la glace, prends tout ce que tu veux.



Comme Daisy tenait les fenêtres et les rideaux clos pour se protéger de la chaleur du jour, la maison McAuley était sombre et sentait le renfermé. Il y régnait d'ailleurs une odeur étrange, comme si Daisy y avait fait cuire un légume dont personne n'aurait jamais entendu parler.

Je trouvai le gâteau dont elle m'avait parlé, mais n'ayant pas faim du tout, je me demandai comment réussir à en avaler un bout.

Une voix me parvint d'une autre pièce :

— Qui est là ?

C'était Len. J'allai dans la salle de séjour, où il était assis dans un fauteuil bien rembourré, ses longues jambes étendues. Dans l'obscurité, les petits napperons blancs en dentelle dont Daisy avait orné le sofa et les fauteuils brillaient d'un vif éclat, comme s'ils absorbaient toute la lumière disponible.

Sur la table à côté de Len je remarquai un verre de whisky. J'en avais reconnu la couleur brune et l'odeur de tourbe sucrée. C'était mauvais signe. À une époque, Len avait été un gros buveur, capable de se saouler une semaine entière, et il semblait alors si profondément dans l'abîme de l'alcool qu'il semblait ne jamais devoir en remonter. À Bentrock, Len McAuley était si populaire et respecté que tout le monde avait appris avec soulagement qu'il avait cessé de boire. Je me sentais aussi mal en voyant ce verre de whisky que le jour où j'avais entendu Marie tousser pour la première fois.

Il me fixait des yeux. Autant que je pouvais en juger son regard était normal. Mais il mit quand même un bout de temps avant de me dire bonjour.

— Eh bien, David, y en a de l'agitation chez toi.

— Marie est morte.

Les mots – et ce qu'ils annonçaient – m'échappèrent avec tant de facilité que j'en fus effrayé.

Len hocha la tête solennellement.

— Oui. Je crois le savoir. Oui.

L'atmosphère lourde de la pièce, le peu de lumière semblaient inviter au silence et je dus faire un effort pour continuer à parler.

— Mon père est allé voir sa famille.

Len approuva de nouveau d'un signe de la tête.

— Oui, ton père doit le faire. Oui.

J'avais envie de m'en aller, mais je ne trouvais aucun prétexte pour le faire. Et je savais que l'instant d'après ce serait trop tard. Len me lança leur vieux coussin de crin – c'était le premier mouvement brusque qu'il faisait – et quand il eut atterri devant moi, il me dit :

— Assieds-toi donc, David.

Difficile de refuser.

Len me dévisagea pendant un long moment et, bien que son regard fût appuyé, c'était comme s'il n'arrivait pas à le focaliser, comme si dans la pièce un rai de poussière invisible brouillait sa vision.

Il avala une rasade de whisky et j'eus l'impression que ça lui dénouait la langue.

— David, tu sais ce que je pense de ta famille ?

— Oui, monsieur.

— J'exerce ce boulot de shérif adjoint.

Il jeta un coup d'œil à sa chemise comme s'il s'attendait à y voir son insigne.

— Ce travail je le dois à ton grand-père et à ton père. Tu sais ce que ça signifie pour ton grand-père d'être officier de police dans le Montana ? Pour lui ça veut dire savoir quand il faut suivre une affaire ou la laisser tomber. J'ai mis un certain temps à apprendre ça.

Len se pencha en avant et pointa son doigt noueux vers moi.

— Ton père, lui, n'a pas encore pris le coup. Pas tout à fait.

Il s'affala de nouveau sur sa chaise et se mit à fixer intensément le plancher de la pièce, comme s'il y cherchait des souris ou des insectes. J'avais entendu parler des ivrognes et de leurs éléphants roses, je me demandai s'il n'était pas victime d'une hallucination. J'avais plus que jamais envie de partir, mais sous l'apparence relâchée de Len – épaules baissées et jambes étendues – subsistait une infime tension qui me laissait supposer qu'il simulait le calme et l'inattention et que, si je faisais mine de m'en aller, il me ferait un croche-pied avec sa botte ou qu'une main aux longs doigts m'agripperait pour me jeter à terre.

Il cessa d'examiner la pièce de fond en comble et concentra son attention sur le tapis en dessous de ses pieds.

— Il y a longtemps, je voulais parler à ton grand-père... Je voulais lui dire : "Ne laissez pas ces garçons faire ce qu'ils veulent. Simplement parce que nous sommes coupés de tout, à un millier de kilomètres de nulle part, vous croyez que ça n'a aucune importance. Oui, nous sommes en dehors de tout. Rien que des cailloux et des touffes de sauge. Vous pensez que personne n'en a rien à faire. Mais ces garçons ne doivent pas rester à l'écart du monde. Mettez-leur un peu la bride. Ne les brimez pas, mais dressez-les." Mais je n'ai rien dit. Et maintenant, regarde-les !

Il redressa la tête comme s'il voyait soudain mon père et mon oncle dans la pièce.

— Un homme de loi et un médecin. La faculté et tout le bastringue. Un shérif et un docteur... Ton grand-père pourrait m'en raconter de belles...

Il avait suffi d'un instant, comme si le vent avait soulevé un rideau et qu'un rayon de soleil avait pu pénétrer dans la pièce. Est-ce que Len savait ce que je savais ?

Je me penchai en avant.

— Avez-vous vu quelque chose, Len ?

Il s'assit et me regarda comme s'il n'était pas sûr de mon identité.

— Et toi ? me dit-il.

C'était mon entrée en matière. Maintenant je pouvais me soulager, partager avec quelqu'un le fardeau que je portais. Je pouvais avoir confiance en Len. Mais son verre de whisky était toujours là et il y avait son haleine quelque peu fétide. Qui sait si nous parlions vraiment de la même chose ?

Je me dressai sur mes jambes.

— J'ai oublié la tarte ! Je devais leur apporter de la tarte.

Len sourit d'un air un peu las.

— Va t'occuper de ta mère, ça va pas être facile pour elle.

Len avait-il été amoureux d'elle ? Je n'y avais jamais encore songé avant d'écrire ces mots. Mais maintenant je me souviens de tous les petits services qu'il lui rendait dans la maison et de la gentillesse qu'il manifestait à son égard – quand il rabotait une porte qui avait gonflé ou réparait un robinet qui fuyait, ou encore quand il lui apportait des faisans qu'il avait abattus ou des poissons qu'il avait pêchés. Je me rappelle aussi la façon dont il enlevait son chapeau quand il entrait dans la maison : il le tripotait, le froissait, bosselait le haut, et faisait glisser son doigt sur la bande de cuir intérieure. Mais après tout, oui, après tout, pourquoi ne pas reconnaître qu'il avait pu l'aimer ? Pourquoi ne pas admettre un cœur brisé de plus dans cette suite d'événements tragiques ?



Ce soir-là, j'eus l'impression que la mort était présente dans la maison. Grand-mère Hayden qui était superstitieuse m'avait raconté que, lorsqu'elle était enfant et avait perdu son frère, elle avait éprouvé pendant quelques jours cette même sensation. Son frère avait été piétiné par un attelage de chevaux ; le cadavre maculé de sang et de terre avait été couché sur la table de la cuisine. De ce moment au soir de l'enterrement, m'expliqua ma grand-mère, elle avait perçu une autre présence dans la maison. Rien qui se pouvait voir, mais chaque fois qu'elle entrait dans une pièce, elle avait l'impression que quelqu'un la frôlait. Ouvrir ou fermer une porte demandait plus d'efforts qu'à l'habitude. Elle avait cru aussi percevoir un constant bruit de fond, une sorte de chuchotement à la limite de l'audible, quelque chose qu'on ne pouvait vraiment distinguer.

Mes parents m'avaient très souvent répété qu'il ne fallait pas croire aux histoires surnaturelles de ma grand-mère et je ne m'y étais donc jamais lié. Mais le jour de la mort de Marie tout changea. Cette nuit-là, allongé dans mon lit, je n'arrivais pas à respirer. L'atmosphère de ma chambre me semblait lourde et étouffante, comme si quelqu'un me subtilisait l'oxygène dont j'avais besoin.

J'allumai la lumière, je descendis doucement de mon lit et j'ouvris plus largement la fenêtre. Aucun soulagement. Bizarrement, le rideau se colla contre le cadre, comme si le vent soufflait depuis l'intérieur de ma chambre vers le dehors.

Au bord de la panique, j'allai jusqu'à la chambre de mes parents. J'appelai d'une voix douce à travers la porte :

— Papa !

Il me répondit si vite et d'une voix si calme que je me dis qu'il ne devait pas vraiment être en train de dormir.

— Qu'est-ce qu'il y a, David ?

— J'ai cru entendre quelque chose.

Je cherchais à percer l'obscurité de leur chambre. Mon père était toujours au lit.

— Et qu'est-ce que tu crois avoir entendu ?

— Je ne sais pas. Peut-être rien.

Dans un froissement de draps ma mère se releva.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai cru entendre quelque chose, mais ce n'était rien. Oui, rien du tout.

— Approche-toi, David, me dit mon père.

Il se redressa et posa ses jambes sur le plancher. Avec sa main, il tapotait le flanc du sommier.

— Mets-toi là.

Je m'assis et mon père me frotta le dos en me massant les muscles de part et d'autre de la colonne vertébrale.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'arrives pas à dormir ?

Ce simple geste de tendresse, ce petit massage du pouce sur la nuque, il ne m'en fallait pas plus pour que les mots s'échappent.

— J'ai aperçu quelque chose...

— Vraiment ? (Il parlait avec calme et douceur.) Je croyais que tu avais entendu quelque chose.

— Je veux plutôt parler de cet après-midi.
— Et qu'est-ce que tu as aperçu ?
— Oncle Frank. Oncle Frank était là.
— Bien sûr qu'il était là, ta mère l'a appelé immédiatement quand elle a trouvé Marie.

— Non, je veux dire plus tôt, avant.
Sa main s'arrêta de me frictionner le dos.
— Vers quelle heure, David ?
— Je ne me rappelle plus exactement.
— Fais un effort, essaie de te souvenir à peu près.
— Vers les trois heures.

Ma mère vint se mettre à côté de moi.

— Qu'est-ce que tu racontes, David ?
— Allons Gail, dit mon père, laisse David parler.

J'inspirai profondément, puis dans un souffle, je commençai à livrer mon secret.

— Je partais à la pêche avec Charley et Ben ; nous venions de quitter la maison de Ben et nous passions à bicyclette le long de la voie ferrée. Nous voulions nous rendre jusqu'au trou de gravier de Fuller. Alors j'ai eu envie d'aller aux toilettes. Comme je ne voulais pas retourner jusqu'à la maison j'ai décidé d'utiliser celles de Len et de Daisy.

En 1948, la plupart des maisons de Bantrock disposaient d'installations sanitaires, cependant certains propriétaires avaient conservé leurs toilettes extérieures. D'une part ça permettait d'économiser de l'eau, d'autre part ça pouvait dépanner, par exemple l'hiver, en cas de gel.

— J'ai dit à Charley et à Ben de ne pas m'attendre, que je les rattraperais. Pendant que j'étais assis là, j'ai aperçu quelqu'un couper par notre jardin, derrière la maison. Il y a un trou dans les planches qui permet de regarder à l'extérieur. Je suis pratiquement certain que c'était Oncle Frank. Alors je suis sorti et je l'ai vu aller vers les rails. Il se dirigeait vers la ville. Oui, je suis presque sûr que c'était lui.

— Tu en es presque sûr, David ? me dit brusquement mon père. Qu'est-ce que ça veut dire "presque sûr" ?

— Ça veut dire que j'en suis sûr. C'était bien lui.

— Est-ce qu'il avait sa sacoche avec lui ?

— Il me semble bien. Oui... oui, il l'avait.

— Et il venait de la maison, tu en es sûr ? Tu l'as vraiment vu sortir ?

À côté de moi, ma mère avait empoigné un bout de drap et de dessus-de-lit entremêlés, et les avait portés à son visage.

— Je l'ai seulement vu venir depuis cette direction.

— Donc tu ne l'as pas vu sortir de la maison ?

— Oh ! Wesley, dit ma mère sur un ton à la fois suppliant et autoritaire, ça suffit. Tu en sais assez, n'en demande pas plus.

Mon père se leva avec difficulté et s'approcha de la fenêtre en boitant. C'était au moment où il se mettait debout que sa jambe handicapée le gênait le plus :

— Et tu dis qu'il devait être environ trois heures ?

Depuis un moment déjà, il n'était plus mon père, il avait revêtu l'habit de l'enquêteur, de celui qui fait subir un contre-interrogatoire. Le shérif. Le frère de mon oncle.

— Je crois qu'il devait être à peu près cette heure-là.

— Réfléchis, David. Fais un effort. Tâche de te souvenir d'un moment où tu aurais regardé l'heure et détermine en fonction de ça l'instant où tu as vu Frank. Cherche bien.

— Attends ! Oui, chez Ben. Il devait garder son petit frère jusqu'à ce que sa maman rentre, elle devait revenir vers deux heures, mais elle avait du retard. Alors, il devait être un peu moins de trois heures.

— Quelqu'un d'autre – Charlie ou Ben par exemple – a-t-il vu Frank ?

— Non. Ils ne m'ont pas attendu.

Mon père se tourna vers ma mère.

— Et toi, tu es rentrée quand ? Vers cinq heures ?

Elle sortit du lit et mit sa robe de chambre.

— Je te l'ai déjà dit, je suis rentrée à cinq heures exactement.

Mon père marmonna alors entre ses dents :

— Il était peut-être tout simplement allé la voir. Il prenait des nouvelles de sa patiente. Les médecins doivent veiller sur leurs malades. Elle allait bien quand il l'a quittée, très bien. Il est sorti par la porte de derrière parce que celle de devant est généralement fermée.

Ma mère s'efforça de l'interrompre :

— Allons, Wesley...

Mais mon père poursuivait sa rêverie.

— À pied ? Le pick-up ne marchait pas. Il était garé dans la rue devant la maison d'un autre malade. Gloria l'a déposé ici.

— Allons, arrête, Wesley !

Mon père donnait de petits coups contre la vitre avec le revers de sa main. Il resta debout comme ça, à tapoter le carreau, pendant un bon moment. Son regard plongeait dans la profondeur de la nuit.

Ma mère posa sa main sur mon épaule et je profitai de son geste affectueux pour lui dire :

— C'est embêtant ?

Je ne pouvais pas révéler ce que je savais à propos d'Oncle Frank, mais encore une fois je voulais qu'on me laisse participer. Je voulais savoir si ce que je faisais était bien et si je ne faisais pas que rapporter sur mon oncle. Mais ma mère ne me répondit pas. Elle me tapa sur l'épaule comme pour me rassurer et c'est finalement mon père qui déclara :

— Plutôt embêtant, oui.

Et j'ai voulu pousser les choses un peu plus loin.

— Est-ce que ça signifie que...

Mon père m'interrompit.

— Est-ce que quelqu'un d'autre est au courant ? Es-tu certain que personne d'autre n'a pu le voir ?

— Je n'en ai parlé à personne, mais...

— Mais quoi, David ?

— Mais peut-être que Len l'a vu.

Mon père recula d'un pas comme il l'aurait fait pour éviter un coup de poing.

— Len ?

Je hochai la tête.

— Oh, Dieu, bon Dieu, Len a vu Frank !

— Peut-être...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? me demanda ma mère.

— Il me l'a dit... Enfin je ne sais plus. Il se comportait bizarrement. Je pense simplement qu'il a pu le voir.

— Alors là, ça change tout, a dit mon père. Si vraiment il a vu Frank...

— À mon avis ça ne change rien, ajouta ma mère. Absolument rien.

— Ah vraiment ! Au fond, peut-être. Si Len est au courant, peut-être ne dira-t-il rien quand je l'interrogerai ? Ou même si c'est papa qui le questionne. Mais il saura. Les jours se suivront et il saura ! Avec ce regard ! Non, je ne pourrai pas supporter ça, vivre sous ce regard tout le reste de mon existence !

Ma mère alluma la lumière à côté du lit. La première chose qui attira mon attention ce fut le genou handicapé de mon père. Il portait un caleçon et un T-shirt, et son genou paraissait tuméfié, enflé, déformé, bref en sale état, comme si la rotule avait été replacée à l'envers. Je voyais mon père boiter quotidiennement, mais sans réaliser vraiment pourquoi. Et ce jour-là je compris que la douleur qu'il éprouvait devait être constante et qu'un lien étroit unissait étrangement cette souffrance à l'angoisse que lui causait l'attitude de son frère.

Mon père, comme s'il était soudain gêné à cause de la lumière, enfila son pantalon.

— Une dernière question, David, me dit-il en bouclant sa ceinture, le seul accessoire western qu'il daignait porter – une ceinture artisanale, avec boucle en argent. Pourquoi ne nous as-tu rien dit avant ?

— Je ne sais pas.

— Bon, tu peux retourner dans ton lit. Maintenant tu vas pouvoir dormir, toi...

Dans sa voix je crus entendre beaucoup de dépit et de ressentiment.



Malheureusement je n'arrivai pas à trouver le sommeil. Moitié endormi, moitié éveillé, je restai étendu sur mon lit en pensant aux Indiens. La vie quotidienne dans le Montana me les faisait nécessairement côtoyer. On croisait les enfants indiens à l'école, leurs mères chez l'épicier et leurs pères à la station-service. Victimes de toutes sortes de préjugés, traités avec condescendance et mépris, les Indiens de notre ville et des alentours faisaient néanmoins preuve de beaucoup de passivité et de mansuétude. Il y en avait bien qui sortaient du rang – Roy Single Feather en était un parfait exemple ; incarnant à lui tout seul le stéréotype de l'Indien alcoolique, lorsqu'il avait bu, il descendait Main Street en apostrophant les passants, les voitures et... les vitrines de magasins sur la nécessité de consacrer sa vie à Jésus-Christ –, mais on les jugeait plus comiques ou pathétiques que dangereux.

Cette nuit-là cependant, le décès de Marie se mêlait à tous les films que j'avais pu voir sur les cow-boys et les Indiens, me plongeant dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, peuplé d'étranges visions.

À l'est de Bentrock, il y avait une colline couverte de gazon qui dominait les alentours et qu'on appelait Circle Hill. Cette nuit-là je m'imaginai que tous les Indiens de la région s'y étaient retrouvés à l'occasion de la mort de Marie. Dans mon rêve toutefois, les Indiens ne figuraient pas en ordre de bataille comme ils le faisaient immanquablement dans les films, c'est-à-dire montés sur des poneys de guerre, zébrés de peinture, couverts de plumes, et brandissant arcs et flèches, lances et tomahawks. Au lieu de cela, ils étaient habillés comme dans la vie de tous les jours, vêtus de jeans, de bottes de cow-boys, de robes de coton ou de chemises en flanelle. Au lieu de lancer des cris de guerre, ils allaient et venaient, très nombreux, parlant à voix basse et pleurant la pauvre Marie. Allaient-ils descendre depuis Circle Hill pour saccager les rues de Bentrock, à la recherche de l'assassin de Marie, pour se venger comme ils le pourraient ? Ma vision s'arrêta net, là, et finalement je m'endormis, gardant un œil sur Ollie Young Bear, Donna Whitman, George Crow Feather, Simon Mary Snows, Verna Bull, Thomas Pelletier, Doris Looks Away, Sydney Bordeaux et Iris Trimble, qui continuaient à déambuler au sommet de Circle Hill.

Nous comptions évidemment assister aux obsèques de Marie mais quand mon père demanda à Mme Little Soldier à quel moment et où aurait lieu la cérémonie, on lui répondit que Marie ne serait pas enterrée dans le Montana. Sa famille devait venir du Dakota du Nord pour les chercher, elle et sa mère, et les conduire là-bas, dans leur pays. Et comme il faisait part à ma mère de sa conversation, mon père ajouta :

— J'ai essayé de faire comprendre à Mme Little Soldier que notre maison était aussi celle de Marie et que nous la considérions comme un membre de notre famille, mais elle n'a rien voulu entendre. Elle voulait quitter le Montana aussi vite que possible.

Ma mère hocha la tête.

— Tâche de savoir où nous pourrons envoyer des fleurs. C'est le moins que l'on puisse faire, et nous devons faire un geste.

— Mais, Gail, tu sais très bien que je ne reste pas les bras croisés, répondit doucement mon père.

Je compris ce qu'il voulait dire par là. Il n'y avait pas eu un jour depuis la mort de Marie que mon père n'avait consacré au travail. Il partait de bonne heure le matin et ne rentrait que tard dans la soirée. Ou s'il passait chez nous, c'était pour téléphoner. Il avait quitté plusieurs fois son bureau pour appeler depuis la maison, ne souhaitant pas s'entretenir là-bas de certaines questions.

Je connaissais suffisamment ses habitudes de travail pour savoir ce qui se tramait : il menait une enquête et pour cela il procédait exactement de la même façon que lors de la campagne en vue de sa réélection. Autrement dit, en faisant le tour de ses amis et de ses relations. Je suppose qu'il recueillait des témoignages, mais ça n'a jamais été bien clair pour moi. Je crois qu'il essayait surtout, à l'instar des enfants qui jouent ou des pays en guerre, de mettre le plus de gens possible de son côté.

Au début de l'année, il y avait eu une affaire d'incendie criminel très controversée. Le magasin Shelton Hardware avait complètement flambé, et mon père soupçonnait M. Shelton, un homme d'affaires très apprécié, d'y

avoir lui-même mis le feu afin de toucher la prime d'assurance. Pendant que mon père menait son enquête, j'avais été sidéré de son changement de comportement. Je le voyais dans la rue ou au Coffee Cup blaguant ou riant aux plaisanteries des autres. Il distribuait des cigares comme un père qui vient d'apprendre la naissance de son enfant. Et il ne procéda à l'arrestation qu'après s'être assuré les bonnes grâces de tout le monde, au moment où sa cote de popularité était au zénith. La communauté ne pouvait alors qu'acquiescer – "Si le Shérif Hayden dit que c'est ainsi, ce doit être ainsi" – et ce sentiment gagnait facilement jusqu'aux jurés. M. Shelton avait été ainsi reconnu coupable d'incendie volontaire et envoyé pour cinq ans au pénitencier de Deer Lodge.

En bref, au lieu de se montrer tenace et menaçant alors que son enquête avançait, mon père devenait chaque jour plus détendu et sociable. Il se faisait charmant. Il ressemblait de plus en plus à son frère.

Dans les jours qui suivirent le décès de Marie, les choses prirent cependant une tournure inhabituelle.

Un jeudi pluvieux, vers quatre heures de l'après-midi, trois jours après que ma mère eut trouvé Marie morte, mon père fit venir chez nous Oncle Frank. J'avais prévu de sortir avec quelques copains, mais la pluie m'avait forcé à rester à la maison et à passer la journée à construire un modèle réduit de bombardier B-29. Quand mon père et Oncle Frank arrivèrent par la porte de derrière, j'étais assis à la table de la cuisine, les doigts enduits de colle, une centaine d'éléments de l'avion posés sur un journal en face de moi. Oncle Frank entra le premier et me salua d'une phrase désinvolte :

— Bon après-midi, mon garçon. Tu aimes bien la pluie, j'espère ?

Il portait un cartable, mais qui n'était pas sa trousse de médecin.

Voyant ce que je faisais, il me demanda de quelle maquette il s'agissait.

Je lui montrai sur la boîte le modèle du B-29.

— Les B-29, me dit-il, j'en ai vu pas mal au-dessus de ma tête. Ils étaient toujours les bienvenus.

Mon père entra juste après Frank et son attitude contrastait avec la jovialité de son frère. L'air grave, et sans dire un mot, il indiqua simplement du regard l'escalier du sous-sol. Ils traversèrent alors la pièce et s'y engagèrent. Mon père ferma la porte derrière lui.

Ils restèrent en bas un long moment sans que je bouge de la cuisine. J'essayai d'écouter ce qui se passait au sous-sol, mais aucun bruit ne me parvenait. Quand j'entendis enfin leurs pas lents et lourds résonner, je me

remis à la construction de mon modèle réduit feignant d'être absorbé alors que je n'avais monté aucune pièce depuis leur passage.

Mon père franchit le seuil, seul, et referma derrière lui avec précaution.

Il semblait épuisé, comme si le fait d'avoir monté les marches lui avait pris toute son énergie. Il était pâle. Pendant un moment il resta debout, le dos appuyé contre la porte du sous-sol. Puis il se dirigea vers le placard sous levier, fouilla dedans et en ressortit une bouteille de Old Grand Dad. Il prit un verre à jus de fruits sur l'étagère, le remplit à moitié de whisky, puis se mit à l'examiner devant la fenêtre ruisselante de pluie, comme pour s'assurer qu'il ne contenait pas d'impuretés. Relevant légèrement son chapeau, il porta enfin le verre à ses lèvres, ferma les yeux et but une petite gorgée.

Je l'observais et me disais que tout comme les enfants, les adultes pouvaient être là sans y être. Cela m'arrivait souvent à l'école. Et quand mon père prit une deuxième gorgée de whisky, celle-là plus substantielle que la première, au point de le faire frissonner, je me dis qu'il accomplissait un long voyage immobile au milieu de la cuisine. J'attendis qu'il me paraisse revenu sur terre et je lui demandai alors, aussi doucement que possible :

— Papa ?

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Un instant, David. D'accord ? Ta maman va bientôt rentrer et je ne voudrais pas avoir à répéter deux fois ce que j'ai à dire. Il y a du nouveau.

Nous restâmes donc tous les deux silencieux. Il continua à siroter son whisky et je rangeai, pièce après pièce, mon modèle d'avion. La pluie tintait et gargouillait dans les gouttières. Une fois, une seule fois, j'ai entendu un bruit venant du sous-sol, un bruit qu'Oncle Frank aurait pu faire en se déplaçant.

Était-ce possible cependant ? Oncle Frank pouvait-il faire du bruit alors que mon père l'avait tué ?

J'en étais arrivé à cette conclusion. Ou presque.

Je croyais, ou voulais croire, que mon père avait coincé son frère dans un recoin du sous-sol et qu'il l'avait... Quoi ? Étranglé ? Matraqué ? Abattu avec un pistolet silencieux ? Dans tous les cas il l'avait supprimé sans faire de bruit. Mon père avait cherché un moyen pour amener son frère devant la justice, mais à la fin, incapable d'y parvenir, il avait inévitablement opté

pour la vengeance, il avait attiré son frère au sous-sol et l'avait tué. Comment expliquer autrement la tête que faisait mon père ?

Quand ma mère arriva de son travail, elle remarqua aussitôt son état et lui demanda ce qui n'allait pas.

Il indiqua du doigt le sous-sol.

— Frank est en bas.

Ma mère et moi le regardâmes tous les deux en attendant qu'il en dise plus.

Mon père enleva son chapeau et l'envoya valser contre le réfrigérateur.

— Il est au sous-sol, bon Dieu ! Vous ne comprenez pas ? Je l'ai arrêté et il est en bas.

Il nous regardait comme s'il pensait que nous tournions encore moins rond qu'à l'accoutumée. Il marchait de long en large, et, au lieu de nous parler, à nous, il s'adressait à la pluie.

— Il ne veut pas aller en prison. Du moins pas à Bentreck.

— Frank est au sous-sol ? demanda ma mère.

Mon père se retourna vers nous mais sans dire un mot. Il alla ramasser son chapeau et commença à lui redonner forme, modelant le creux dans les règles avec l'arrondi de la main, pinçant la couronne du haut, redressant les bords en les brossant et les époussetant d'un geste affectueux.

Il le posa ensuite au milieu de la table et me dit solennellement :

— Mon frère, ton oncle, a défié la loi, j'ai dû procéder à son arrestation. Est-ce que tu comprends ça ? Je n'avais pas le choix.

Il était au bord des larmes.

— Je comprends, lui dis-je.

Ma mère avait ouvert son sac et fouillait nerveusement à l'intérieur comme si elle espérait y trouver la solution au problème. Tout en poursuivant ses recherches, elle demanda :

— Où, au sous-sol ?

— Dans la buanderie, j'ai tourné la serrure à double tour.

Et il nous montra la clef.

Notre sous-sol n'était pas totalement aménagé ; la buanderie et le cellier étaient séparés du reste par une lourde porte en bois. Celle-ci provenait d'une école de campagne, mon père l'avait récupérée avant que le bâtiment ne soit détruit. La pièce dans laquelle se trouvait mon oncle contenait une machine à laver avec essoreuse, un vieil évier, la douche sous laquelle, un jour, j'avais vu Marie nue, des toilettes et deux vieilles commodes pour

ranger les couvertures et les vêtements d'hiver. Dans le cellier, on avait recouvert le sol en terre battue de planches en bois et les étagères croulaient sous les conserves maison de cornichons, de tomates, de rutabagas, de compote de pommes et sous les pots de confiture de prunes et de cerises. Dans une autre partie de la buanderie, notre vieille chaudière, gigantesque monstre d'argent, déployait ses tuyaux comme une pieuvre ses tentacules.

— Au sous-sol, répéta ma mère.

— J'ai installé un lit pliant. Il peut dormir dessus. Je lui apporterai de quoi manger après le dîner.

— Tu as transformé ma buanderie en prison !

— Écoute, répliqua mon père, Frank m'a dit qu'il me suivrait sans faire d'histoire. Mais il ne veut pas qu'on fasse de tapage. Il ne voulait pas aller en prison. Je lui ai dit que je respecterais sa volonté, et il est prêt à coopérer. Enfin, coopérer ! Il se comporte comme s'il s'agissait d'une sorte de plaisanterie.

— Qui sait que Frank se trouve là ? Tu en as parlé à Mel ?

Ma mère faisait allusion à Mel Paddock, le procureur général. Si mon oncle était officiellement inculpé, c'était à M. Paddock qu'il reviendrait de présenter l'acte d'accusation au nom du comté. M. Paddock et mon père étaient de bons amis : à chaque élection ils mettaient leurs moyens en commun et menaient campagne de concert.

— Personne n'est au courant en dehors de nous. J'en ai vaguement parlé à Mel, mais sans lui donner aucun nom. D'abord je dois prévenir Gloria.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Je devrais aller la voir maintenant. Elle a le droit de savoir...

— De savoir que tu détiens son mari dans notre sous-sol !

Ma mère alla chercher une chaise à tâtons, comme si elle était aveugle. Elle s'écroula dessus et appuya la tête sur son bras.

— Je ne dis pas que ce soit la meilleure solution...

Ma mère l'interrompit :

— Ça va durer longtemps ?

— Je ne sais pas exactement, répondit mon père, je vais appeler Helena dans la matinée. Je vais joindre le parquet et demander s'il peut être traduit en justice dans un autre comté. Ou bien je vais peut-être contacter Mel personnellement, voir si l'on peut régler les choses rapidement, fixer la caution.

Ma mère intervint de nouveau.

— Qu'est-ce que tu vas dire à Gloria ?

— Peut-être que Frank a des ennuis...

— Dis-lui donc la vérité. De toute façon elle la saura. Alors, ne lui mens pas.

Il hocha la tête mais ne fit pas le moindre mouvement pour quitter la cuisine.

— Allez, vas-y, dit vivement ma mère, elle a tout de même le droit de savoir où se trouve son mari.

Mon père sortit son mouchoir et s'essuya le nez. Avait-il pleuré discrètement sans que je m'en rende compte ? Il mit son chapeau et sortit par la porte de derrière.

Il revint un moment après et me cria depuis le jardin de l'y rejoindre.

Je sortis aussitôt, pensant que mon père allait enfin me dire, d'homme à homme, ce que l'on reprochait à Oncle Frank.

La pluie avait pratiquement cessé de tomber et mon père m'attendait le long de l'aile ouest de la maison. Il se tenait sous le toit et semblait examiner les bardeaux en bois de la maison.

— Regarde, David.

Il pointa du doigt un endroit sur le mur. Je regardai mais je ne voyais rien de spécial.

— Quoi ?

— La peinture. Tu vois comme elle est en train de se boursoufler et de se décoller...

Avec un ongle, il grattait le revêtement extérieur de la maison.

— Ça s'effrite facilement.

Je ne comprenais pas. Y avait-il quelque chose que j'aurais dû faire ?

— Il va falloir repeindre la maison. Mais avant, nous allons racler et poncer pour mettre le bois à nu. Après on préparera bien le bois. Peut-être qu'il faudra deux couches.

Mon père enleva un autre morceau qui s'écaillait.

— Ça va être un rude travail. Est-ce que tu te sens d'attaque ?

— Je crois.

Il scruta mon visage comme pour y repérer des signes d'effritement, d'écaillage. Je dus passer l'examen car il me mit sa main sur l'épaule et dit :

— Je le pense aussi. Dès que nous aurons réglé cette affaire avec ton oncle, nous allons nous atteler tous les deux à cette tâche.

Était-ce encore une de ses promesses pour me remonter le moral, comme le voyage à Yellowstone ? N'aurait-il pas pu trouver mieux ?

Et, comme si c'était vraiment son intention de ne me parler que de peinture et de maisons, il se tourna de nouveau vers le mur.

— Évidemment, si j'avais le choix, je laisserais les choses aller. Je laisserais faire le temps jusqu'à ce que le bois soit complètement à nu. Si ça ne tenait qu'à moi, je ferais la même chose pour toutes les maisons de la ville. Que la peinture cuise au soleil ou gèle sous le vent du Nord jusqu'à ce que chaque maison soit blanchie. Quand on apercevrait la ville au loin, on ne distinguerait que du bois de chauffage et de l'ardoise. Et peut-être s'arrêterait-on, pétrifié, se demandant s'il ne s'agirait pas d'une ville morte. La peinture, la peinture fraîche, c'est un élément essentiel de la vie et de la civilisation. Les femmes arrivent et elles veulent de la peinture fraîche !

Il regarda les corniches et les gouttières – peut-être, voulait-il jauger la taille de l'échelle dont nous aurions besoin. Puis il frappa énergiquement sur le mur, trois coups secs, comme pour le prévenir que Wesley Hayden et son fils étaient décidés à s'occuper de lui avec des grattoirs, du papier de verre, des pinces et de la peinture blanche, plus blanche que les os blanchis qui parsemaient la grande prairie du Montana.

— Un mot encore, David.

— Oui.

— S'il y a un problème en mon absence, va chercher Len. Tu as compris ? Tu préviens Len.

— Quel genre de problème ?

— Toute sorte, tu sais bien.

— Len a recommencé à boire.

— Tu vas simplement le chercher. Saoul ou pas saoul. Tu as compris ?

— Oui.

Mon père tendit la main pour voir si la pluie tombait toujours. Elle avait cessé.

— Ça ne sert à rien d'attendre plus longtemps, je vais aller voir Gloria. Rappelle-toi ce que je t'ai dit.

— Attends, est-ce que Len est au courant ?

— Oui, oui.



Dans la soirée, vers les neuf heures, mes grands-parents vinrent nous rendre visite. Mon père, ma mère et moi étions dans la salle de séjour à lire le *Saturday Evening Post* et la *Mercer County Gazette* et à écouter la radio tout en essayant d'oublier que nous retenions prisonnier un parent dans notre sous-sol. Quand je repense aujourd'hui à notre allure d'alors, combien tout paraissait calme et naturel, comme si de rien n'était, j'en suis plus choqué que si nous nous étions traînés à quatre pattes, hurlant tels des chiens sauvages. Quand nous entendîmes frapper à la porte nous sursautâmes tous les trois.

— David, va donc voir qui est là, dit ma mère.

J'ouvris la porte et je découvris mes grands-parents habillés comme pour aller à l'église. Mon grand-père portait un costume croisé brun, une chemise blanche et une cravate. La robe de ma grand-mère était d'un jaune si pâle que le mat de sa peau, brunie par les longues heures de jardinage, sautait aux yeux. Elle me salua. Mon grand-père, lui, passa devant moi comme si je n'existais pas.

À la vue de ses parents, mon père fit un grand sourire.

— Regardez qui arrive. Quelle bonne surprise !

Grand-père jeta autour de lui un bref coup d'œil soupçonneux.

— Où est Frank ? dit-il.

Mon père plia son journal et le posa sur la table.

— Gloria vous a parlé ?

— Où est-il ? Qu'est-ce que tu en as fait ? insistait mon grand-père en continuant d'approcher. Je veux le voir.

Mon père fit non de la tête.

— Je ne crois pas que ça soit une bonne idée, pas maintenant.

— Gloria s'inquiète. Elle voudrait être sûre que Frank va bien, avança grand-mère avec humilité.

Mon père contracta plusieurs fois les muscles de sa mâchoire.

— Il va bien, je l'ai dit à Gloria.

Sans que je m'en aperçoive, ma mère s'était approchée de moi par derrière et avait mis ses mains sur mes épaules.

— Va le chercher, dit mon grand-père, et tout de suite, bordel !

— Vous ne voulez pas vous asseoir et prendre une tasse de café ? tenta ma mère d'une voix mal assurée.

Tout en souriant à ma mère, ma grand-mère fit un signe négatif en montrant son mari.

— Il se met toujours dans de tels états.

— Wesley ! répéta mon grand-père. Lève ton cul et va chercher ton frère immédiatement.

J'éprouvai soudain de la compassion pour mon père, non pas tel qu'en lui-même mais pour le fils qu'il était aussi. Qu'est-ce que cela faisait d'avoir un père qui vous parle sur ce ton ?

— Il ne s'agit pas d'une affaire de famille mais d'une affaire judiciaire, dit-il.

— Tu déconnes ou quoi ? Si c'est ça, alors pourquoi l'avoir enfermé ici et pas dans une prison ? C'est ton frère et mon fils.

Je regardai ma grand-mère, n'allait-elle pas dire, elle aussi, que Frank était son fils ?

— J'ai voulu épargner à Frank certains ennuis, répondit mon père, mais je ne sais pas pendant combien de temps je pourrai continuer à le faire.

Mon grand-père commença à fouiller rageusement dans ses poches et je me souvins alors du jour où, à Minneapolis, il avait mis en joue un étranger avec son revolver. Qu'est-ce que mon père avait à rester là, les bras ballants, désarmé ? Ne voyait-il pas que son propre père cherchait une arme ?

— Papa ! criai-je.

Mon père se tourna vers moi. Ma mère me serra plus fortement les épaules et ma grand-mère dit alors d'un ton suppliant :

— Voyons, Julian, fais attention au petit.

Mon grand-père était la seule personne du groupe qui ne prêtait pas attention à moi. Il sortit un cigare et en déchira la cellophane. Ma mère me murmura brusquement à l'oreille :

— Monte, David. Tout de suite !

Et elle me poussa en avant.

J'étais heureux de m'échapper et grimpai l'escalier quatre à quatre. Je n'en désirais pas moins savoir comment la confrontation allait tourner. J'entrai prestement dans la chambre d'amis qui se trouvait juste au-dessus de la salle de séjour. Un conduit d'aération à même le plancher permettait d'entendre ce qui se disait en bas. Je m'accroupis à côté du conduit, j'ouvris la petite trappe en métal, doucement, pour éviter les grincements, et je posai mon oreille contre la grille.

— Allons assieds-toi, papa, dit mon père à mon grand-père, asseyons-nous tous et parlons calmement, raisonnablement.

Ce qui dut se passer, car mon père très vite ajouta :

— C'est tout de même mieux comme ça. Tiens, Gail, sers-nous donc un peu de ton café. Et apporte un cendrier pour papa, qu'il ne laisse pas tomber ses cendres dans le revers de son pantalon.

Je me rendais compte que mon père essayait désespérément de détendre l'atmosphère. Sa voix sonnait de la même manière lorsqu'il s'essayait à raconter une blague. Guère doué pour ça, il en perdait souvent le fil et ratait toujours la chute. Mon grand-père grommelait. L'expression, je le sais, est triviale concernant les vieillards, mais dans son cas elle se révélait littérale. Quand il se taisait, il continuait néanmoins d'émettre une modulation, entre le raclement de gorge et le bourdonnement, comme si, pour ne pas manquer de reprendre la parole, il devait garder l'instrument graissé, prêt à fonctionner.

— Alors, dit mon père, êtes-vous maintenant disposés à entendre ma version des faits ?

Cette phrase me fit un drôle d'effet. Je n'aurais jamais pu imaginer que mon père se dresse un jour contre son frère, en tout cas à titre personnel. Je préférerais penser que la loi, dans son déroulement inexorable, avait pris une tournure telle que les deux frères se retrouvaient sur les côtés opposés de la route.

— On dit qu'il a frappé un Indien, déclara mon grand-père.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? intervint mon père.

— C'est ce que Gloria nous a dit. Qu'il aurait agressé un de ces putains d'Indiens. Depuis quand on arrête un homme dans ce foutu pays parce qu'il en a bousculé un autre ? Qu'il soit rouge ou blanc, c'est proprement...

— Hé ! Attends un peu ! Qu'est-ce que Gloria vous a raconté ?

— Elle a dit que tu avais arrêté Frank parce qu'il avait agressé un Indien, répondit ma grand-mère de sa voix fluette.

Mon père dut alors se lever ; sa voix se rapprochait et s'éloignait tour à tour comme s'il allait et venait dans la pièce.

— Maman ! Papa ! Écoutez-moi. Je n'ai pas arrêté Frank pour une simple histoire d'agression. Je ne sais pas ce que Gloria vous a raconté, mais il s'agit d'une agression sexuelle. J'ai arrêté Frank parce que... il abusait de ses malades. De ses patientes indiennes.

— Grand Dieu ! s'écria mon grand-père. Qu'est-ce que c'est que ces conneries !

— C'est le résultat de mes investigations.

— Quoi ! Toi, tu as fait une enquête ?

Ces mots manifestaient le peu de respect qu'avait mon grand-père pour mon père et pour tout ce qu'il entreprenait.

— J'ai même trouvé des femmes qui sont prêtes à témoigner. Et il y en a d'autres qui ne sont pas encore tout à fait disposées à parler, mais qui le feront, j'en suis sûr, dès que leurs amies s'y seront risquées. Et il y en a beaucoup, papa !

Le silence s'abattit sur la salle de séjour, au point que je vérifiai que la trappe ne s'était pas refermée.

Puis ma mère se mit à parler sur le ton accommodant et empressé qu'elle n'adoptait qu'avec grand-père et grand-mère Hayden.

— Nous-mêmes, nous avons eu du mal à le croire.

Se méprenant sur la remarque de ma mère, grand-mère ajouta aussitôt, pleine d'illusions :

— Une jeune fille peut facilement se tromper. Une visite chez le docteur. La peur, la confusion... Et particulièrement une jeune fille indienne...

— Écoute, maman, rétorqua mon père, il ne s'agit pas d'une fille mais de plusieurs. Ce n'est pas la même chose. Ne m'oblige pas à en dire plus.

— C'est vrai, va-t'en, dit mon grand-père. Laisse-nous parler seul à seul.

— Venez avec moi à la cuisine, Enid, dit ma mère.

J'hésitai quelques secondes à me déplacer, à chercher un autre conduit d'où je pourrais entendre ce qu'allaient se raconter ma mère et ma grand-mère, mais comme la conversation dans la salle de séjour s'annonçait plus riche en révélations, je préférerai ne pas bouger.

— Depuis la guerre, commença mon grand-père, depuis que Frank est revenu à la maison en uniforme, tandis que toi tu étais resté là, tu es jaloux de lui. Je l'ai bien senti, et ta mère aussi. Toute la ville a dû aussi s'en rendre compte. Mais je pensais que tu aurais suffisamment de bon sens pour ne pas broncher. Et maintenant tu nous sors ce coup foireux. Il y a longtemps que j'aurais dû te remettre dans le droit chemin ! Quitte à devoir te botter le cul !

Il y eut encore un grand silence, puis mon père dit doucement :

— C'est vraiment ce que tu penses ?

— Putain d'uniforme ! Si j'avais réussi à t'en faire porter un, on n'aurait jamais eu ce genre de problème !

— Alors, c'est vraiment ce que tu penses.

Cette fois-ci ce n'était plus une question.

— Mais bon Dieu qu'est-ce que je devrais penser ? Baiser une Indienne, la tripoter ou je ne sais quoi... On ne met pas un homme en taule pour ça. On n'enferme pas son frère. Un homme respectable. Un héros de guerre.

— Arrête, papa. Je t'en prie.

Mais je comprenais que grand-père ne pouvait plus s'arrêter, sa voix tournait à plein régime. Passé le grommellement, la machine était lancée et on ne pouvait plus la stopper.

— C'est pour en arriver là que je t'ai transmis ce sacré insigne ? Pour que tu arrêtes ton propre frère ?

— Tu ne vas quand même pas m'apprendre le droit ?

— Une Indienne pense que Frank a mis ses mains là où il ne fallait pas et tu sors ton insigne !

— Ce n'est pas ça. Si ce n'était que ça...

La voix de mon père faiblit. Je ne sais si c'est parce qu'il s'éloignait de mon poste d'écoute ou si c'est parce qu'il butait sur quelque chose qu'il avait du mal à lâcher.

Grand-père continuait à le harceler :

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait ? Bon Dieu, qu'est-ce qu'il a fait de si grave que tu te mettes du côté des Indiens et alpagues ton frère ?

Mon père dit quelque chose que je ne pus saisir. Ni grand-père d'ailleurs, car il s'écria :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Parle plus fort, bon Dieu !

Le seul mot de réponse de mon père retentit si fort que j'écartai mon oreille du conduit.

— Un meurtre ! cria-t-il.

Et il répéta une seconde fois, plus fort :

— Un meurtre !

Un cri étouffé – ce devait être ma grand-mère, car elle et ma mère s'étaient précipitées dans la salle de séjour – m'arriva à travers la grille ou plutôt fondit sur moi, comme une masse d'air chaud qui s'échappe d'une chaudière.

Une pensée me vint alors, m'empêchant de coller à nouveau mon oreille au conduit. Peut-être, à l'autre extrémité de la maison, au sous-sol, Oncle Frank avait-il fait exactement la même chose que moi ; peut-être avait-il entendu résonner les voix des membres de sa famille au travers d'une canalisation ; peut-être les avait-il écoutés discuter de son sort. Mais pour

entendre hurler le mot meurtre il n'avait pas eu besoin du secours d'un conduit.

Je ne pouvais m'arracher à cette image : mon oncle Frank, l'oreille collée à la canalisation du sous-sol. Il m'apparut alors que si je retournais à mon poste d'écoute, nous pourrions mon oncle et moi nous trouver reliés, nos deux oreilles branchées sur un même réseau métallique ; et que si Frank se mettait à parler, à clamer soudain son innocence, sa voix, sans être entendue de personne, traverserait la maison tout entière pour parvenir jusqu'à mon oreille.

Un moment passa avant que je ne retrouve mon calme. En bas la conversation continuait sans moi, comme une chaudière diffuse de la chaleur qu'il y ait ou non quelqu'un pour en profiter.

Ma grand-mère pleurait à chaudes larmes, en respirant par à-coups comme si elle avait le hoquet.

— Bon Dieu ! Mais regarde, mon garçon, regarde le mal que tu lui fais, gronda mon grand-père.

— Allez, laissez-moi vous aider, dit ma mère.

— Je suis désolé, dit mon père.

— Mais qui diable est mort ici ?

— Marie.

— Elle était malade, elle avait une pneumonie, grand Dieu !

— Il n'a pas nié, papa. Et il y a des preuves...

Grand-mère pleurait de plus belle. Elle semblait avoir du mal à respirer.

— Des preuves ? Quelles sortes de preuves ? Des preuves qui t'envoient direct chez le juge ou des preuves à la brosse-moi les poils du cul ?

— Ça sera à Mel Paddock d'en décider.

— Tu as mêlé Mel à ça ?

— Pas encore.

— Mon Dieu, arrête ça tout de suite mon garçon. Ne m'oblige pas à intervenir.

— Aucun d'entre nous n'a à arrêter ou à engager quoi que ce soit. L'affaire suivra son propre cours.

Aucun d'entre nous ! Je me souvins de nouveau comment j'avais visé mon oncle avec mon pistolet, et aussi de la fermeté avec laquelle j'avais gardé secrète sa présence dans notre maison l'après-midi où Marie était morte.

— Oh, Wesley, Wesley, dit ma grand-mère avec ce ton particulier qu’emploient les mères pour implorer leur fils.

Mon père était-il capable d’y résister ? En tout cas il n’y répondit pas.

— Allez, lève-toi, dit grand-père. Partons ! Nous n’allons tout de même pas nous jeter à ses pieds.

Il y eut un mouvement d’agitation, quelques pas et je compris qu’ils se dirigeaient vers la porte principale. J’entendis la voix de ma mère, mais les seuls mots que je pus distinguer furent “S’il vous plaît !”.

La porte se referma, j’attendis cependant un moment avant de descendre. Je ne sais pas ce que je pouvais craindre : mes grands-parents étaient partis, mon oncle était enfermé au sous-sol ; sans doute en étais-je arrivé à redouter de me retrouver seul avec mes parents. Le comportement de chacun était devenu si imprévisible que mieux valait ne compter sur personne. Pour le moment il était plus sûr de rester dans ma chambre, allongé par terre, à portée de voix mais seul, hors d’atteinte.

Qu’est-ce qui me décida finalement à quitter l’étage et à descendre les escaliers ? Quelque chose de bien banal et qui prouvait combien je demeurais un enfant. Dans la cuisine il y avait un gâteau au chocolat. La veille, mon père s’était arrêté à la pâtisserie Cox pour l’acheter, et il trônait depuis sur une étagère. Un assassin avait beau être enfermé au sous-sol, les particules de sa victime flottant encore dans l’air, il n’y avait pas là de quoi décourager l’appétit de gâteaux chez un gamin.

Alors que je m’approchais de la cuisine où se trouvaient mes parents, j’entendis mon père dire :

— Aide-moi, Gail.

Et comme simultanément une chaise avait crissé sur le linoléum, je crus que, déplaçant un meuble ou changeant une ampoule, il avait besoin d’un coup de main.

Je me trompais.

En entrant je vis ma mère assise à côté de la table, mon père se tenait à ses pieds, sa tête reposait sur ses genoux. Elle lui frottait la nuque d’une manière que je reconnus tout de suite ; c’était comme ça qu’elle me massait quand j’avais mal à la tête. Au-dessus d’eux des insectes dessinaient des cercles invisibles autour du luminaire de la cuisine.

Avant que j’ouvre la bouche ma mère me vit et me dit d’une voix si douce que je me demandai si mon père ne dormait pas :

— Ça va, David ?

Mon père releva la tête et je constatai à ses yeux rouges qu'il avait pleuré. Il y avait plus inquiétant, cependant.

Mon père me parut alors si vieux – il n'avait que trente-huit ans à l'époque –, que je saisis à quel point l'épreuve à laquelle le soumettait son frère le détruisait physiquement. Fut-ce à ce moment que je compris qu'il mourrait un jour ? Peut-être. En tout cas j'entrevis que ses yeux gonflés, les rides d'inquiétude qui se creusaient sur son front et autour de sa bouche, sa pâleur, sa démarche qui devenait plus lente et qui se raidissait, que tout en lui indiquait qu'il allait s'affaiblissant. Je voyais aussi que pour continuer à résister à grand-père, il devrait mobiliser toutes ses forces. Et que cela ne serait peut-être pas suffisant.

Comme si elle lisait dans mes pensées ma mère laissa tomber :

— Ton père est juste un peu fatigué, David.

Et s'arc-boutant sur sa jambe valide mon père se releva.

— Nous sommes tous fatigués, lança-t-il. C'est l'heure d'aller au lit, non ?

Je n'étais pas fatigué et je n'avais pas envie de dormir. Je voulais que mes parents me racontent ce qui était arrivé quand grand-père et grand-mère étaient là. Même si je connaissais le détail de ce qui s'était passé, j'aurais voulu savoir leur version des faits. J'aurais voulu les entendre dire que tout cela était moins grave qu'il n'y paraissait.

Mon père cependant s'était senti trop gêné que je l'aie vu à genoux pour que je n'aille pas au lit. Ma mère me regarda avec gentillesse mais ne dit rien. Comme je m'apprêtais à monter dans ma chambre, mon père m'arrêta net :

— David.

— Oui.

— Si grand-père veut entrer ici quand je n'y suis pas, tu ne lui ouvres pas, compris ?

— Qu'est-ce que je lui dirai ?

— Tu n'auras rien à dire. Tu ne réponds pas, c'est tout. On fermera bien les portes, devant et derrière.

— Et pour grand-mère ?

Mon père cligna des yeux et baissa la tête comme quelqu'un qui cherche à retenir ses larmes.

— Même chose.

— En aucun cas ?

— Pas avant que je te demande de faire autrement.



Cette nuit-là fut la première fois où je pleurai depuis le début de cette triste suite d'événements sordides et tragiques.

Ces larmes, je ne les versai ni pour Marie que j'avais aimée, ni pour mon oncle que j'avais idolâtré, ni pour mes parents ou mes grands-parents, ni pour la communauté qui était mienne ou la vie que j'y menais – tout, je le savais, avait été irrémédiablement bouleversé. Cette nuit-là, je pleurai à l'idée que je ne reverrais jamais mon cheval, Nutty. Je me remémorais la façon dont il baissait la tête, secouait le col quand je m'approchais, comme s'il attendait quelque mot murmuré à l'oreille, cette grande oreille qui, au toucher, évoquait pour moi la douceur du feutre. Je me rappelais comme j'aimais remonter du bout des doigts le crin de son front court et épais avant de le laisser retomber en le lissant. Je me souvenais de la première fois où j'avais mis mon pied dans l'étrier, il m'avait semblé qu'il avait glissé sur ses pattes, comme s'il voulait s'abaisser et faciliter ma montée. L'un des grands regrets de mon enfance avait été de ne pouvoir vivre en compagnie de mon cheval. Désormais, la distance entre nous paraissait trop grande pour que nous puissions à nouveau voyager ensemble.



Le jour suivant, il fit chaud et il y eut du vent. Ma mère était restée à la maison et, bien qu'elle eût prétexté une migraine, j'en savais la vraie raison. Elle ne voulait pas me laisser seul avec Oncle Frank. Tôt le matin, mon père avait descendu à Frank un petit déjeuner et était resté environ une demi-heure avec lui. Quand il était remonté il avait dit à ma mère :

— Je vais voir quels autres arrangements on peut trouver.

Vers dix heures ma mère m'envoya à l'épicerie. Après cinq minutes de marche je me rendis compte que, ce matin-là, quelque chose avait changé.

J'étais un Hayden. Très tôt, encore tout petit, j'avais compris, sans qu'on ait besoin de me le préciser, que ça voulait dire quelque chose à Bentrock. Chacun y avait son opinion sur les Hayden. Parce que mon grand-père était riche et puissant ; parce que mon père, comme son père avant lui,

représentait la loi ; parce que mon oncle soignait les malades et les blessés ; et enfin – ai-je tort de le souligner ? –, parce que leurs femmes étaient belles. Chez eux, au café, dans les bars, dans les magasins, les gens parlaient de nous. Quand l'un de nous passait dans la rue il arrivait qu'on chuchote derrière son dos. Peut-être ne nous aimait-on pas toujours. Peut-être mon grand-père avait-il racheté pour une bouchée de pain un ranch qui avait été saisi ou bien avait-il laissé paître son troupeau sur les terres d'un voisin. Peut-être mon père avait-il envoyé le frère ou le cousin d'un tel ou de tel autre au pénitencier d'État. Peut-être étions-nous simplement trop riches pour cette région déshéritée, ingrate. Quoi qu'il en soit, on nous respectait. Nous constituions l'aristocratie de Mercer County ou ce qui lui en tenait lieu. Je n'ai jamais cherché consciemment à me prévaloir de mon nom, mais je savais qu'il me conférait un crédit que je n'avais pas à conquérir.

Comme je descendais, ce matin-là, notre rue bordée d'arbres, je m'imaginais que quelqu'un se tenait à l'affût derrière chaque rideau ou chaque store pour voir passer un Hayden, l'observer en méditant non pas sur le pouvoir, la magnificence ou la force de la loi, mais sur la perversion, le scandale, les querelles de famille et leur décadence. Quand bien même les citoyens de Bantrock ignoraient encore que mon père avait arrêté son frère pour abus sexuels sur ses patientes et pour le meurtre de Marie Little Soldier, il serait toujours assez tôt pour qu'ils l'apprennent. Être un Hayden constituerait alors ma première identité, que je n'avais pas demandée, mais que je ne pourrais ni désavouer ni renier.

Arrivant chez Nash, à l'épicerie, j'avais tellement honte de mon nom que je n'osais pas entrer. Finalement, je rassemblai mon courage, me persuadant que le détail du scandale n'avait pu encore parvenir jusqu'ici. J'achetai donc ce que ma mère m'avait demandé et je repartis aussi vite que possible.

Sur le chemin du retour, je tombai sur miss Schott, qui descendait la rue, montée sur un de ses grands palominos. Elle avait été mon institutrice en cours élémentaire – je devrais plutôt dire l'institutrice de tout un chacun en cours élémentaire – et depuis qu'elle avait cessé d'enseigner, elle se consacrait entièrement à son violon d'Ingres : l'élevage, le dressage et la présentation à des concours de ses chevaux de race, qui comptaient parmi les plus beaux du Montana.

Vigoureuse, corpulente et joviale, elle portait, depuis qu'elle avait cessé d'enseigner, bottes, blue-jeans et chemises western, ainsi qu'un chapeau de cow-boy trempé de sueur, manifestement trop petit pour sa grosse tête. Elle habitait juste à la sortie de la ville et s'y rendait tous les jours à cheval pour poster son courrier ou faire ses courses. Personne à Bantrock ne s'étonnait d'entendre le lourd et lent clap-clap que faisait miss Schott en se déplaçant dans les rues de la ville, ni de voir l'un de ses palominos grands et dorés attaché devant chez Nash l'épicier ou dans la contre-allée, derrière l'hôtel Hi-Line, ou encore de humer l'odeur d'un crottin fumant au détour d'un caniveau.

C'est un lieu commun que de souligner l'étroitesse d'esprit et la mesquinerie qui caractérisent la vie de village. Il me faut pourtant souligner qu'en 1948, à Bantrock, dans le Montana, l'inverse était vrai. Les habitants de notre communauté toléraient toutes sortes de personnages aux comportements les plus excentriques, les plus insolites ou les plus aberrants. Outre miss Schott avec ses palominos il y avait là Mme Russell, l'épouse du président de la banque, qui était kleptomane – les commerçants repéraient ce qu'elle leur dérobait et, chaque semaine, le mari se déplaçait pour les rembourser ; Arne Olsen, un fermier qui ne prenait jamais, mais jamais de bain et qui s'en vantait ; M. Prentice, le chef d'orchestre du lycée, qui préférait ses étudiants à ses étudiantes ; ou encore ce vieil Henry Sandstrom qui tuait les colombes de son jardin et les faisait cuire avant de les manger. Mon oncle, enfin, qui abusait de ses patientes. Combien d'autres secrets recelait notre ville ?

Quand miss Schott me vit, elle m'interpella cordialement :

— Bonjour, David. Est-ce que tu profites bien de l'été ?

J'étais incapable de répondre.

Je me rappelais qu'elle avait consulté une fois Oncle Frank. Je ne me souvenais pas des circonstances, ni de comment je l'avais su – certainement encore une conversation saisie à la dérobée –, mais cette pensée éclipsait toutes les autres. Je la regardais à califourchon sur son cheval, et je ne pouvais m'empêcher de me dire : “Qu'est-ce qu'Oncle Frank vous a fait, à vous ? Vous a-t-il touchée là ? Et là ? Est-ce qu'il a introduit quelque chose en vous et quoi ?”

Heureusement, Loretta Waterman, une des jolies filles du lycée et dont le père tenait la pharmacie, passait par là. Ses mocassins crissaient sur le trottoir. Elle fit un signe de la main qui m'était adressé, ou peut-être était-ce

à miss Schott ou au cheval de miss Schott. Cessant dans l'instant de penser à ce que mon oncle pouvait avoir fait à mon ancienne institutrice, je reportai mes interrogations sur Loretta : “Es-tu allée chez Oncle Frank ? T'a-t-il demandé de te déshabiller complètement ? Est-ce qu'il t'a examinée là ? Ou bien là ?”

Un sentiment d'ivresse et de honte m'envahit ; contrairement au cas de miss Schott l'idée qu'Oncle Frank puisse avoir abusé de Loretta ni ne me dégoûtait, ni ne m'offusquait, mais suscitait en moi un profond émoi sexuel.

Je ne pouvais assumer ce que j'éprouvais. Je pris mon panier à provisions, je le serrai contre moi et je courus jusqu'à la maison.

Une fois arrivé, ma mère me demanda :

— Tu t'es vu ? Tu es tout rouge.

Je tournai la tête brusquement vers la porte du sous-sol.

— Il va rester longtemps ?

— Non. Ton père fait ce qu'il faut pour ça.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Alors, qu'est-ce qui va lui arriver après son départ ?

Ma mère mit un doigt sur ses lèvres et murmura :

— Je suppose qu'il y aura un procès.

— Grand-père le tirera de là. Il peut obtenir ce qu'il veut de tout le monde !

Elle haussa les épaules et retourna couper ses concombres.

— Au fond tu as peut-être raison.

Elle se reprit tout de même et ajouta :

— Enfin, pas toujours de tout le monde.

— Mais, pourquoi tout ça ?

— Nous... ton père fait ce qu'il est juste de faire.

— Oui, mais c'est sur nous que ça va retomber en premier.

Ma mère, sans quitter des yeux son couteau, me répondit :

— Peut-être bien.



Je fus le premier à remarquer le pick-up qui tournait autour de la maison. De la fenêtre de ma chambre, je le vis arriver par l'allée de derrière qui

longeait la voie ferrée. Ils étaient quatre, quatre hommes, deux dans la cabine, deux autres debout à l'arrière.

Quand le pick-up passa une seconde fois, doucement, je dévalai les escaliers pour aller les observer de plus près. Je m'accroupis sous la baie vitrée de la salle de séjour et je jetai un œil en prenant garde à ne pas être vu. Je reconnus l'un des hommes. Dale Paris, contremaître au ranch de mon grand-père, occupait le siège côté passager, les manches retroussées, le coude sortant par la fenêtre, la casquette en avant. Dale Paris était le seul cow-boy que je connaissais à ne jamais porter de chapeau, toujours coiffé d'une casquette à carreaux rouges et noirs avec des oreillettes relevées en été et baissées en hiver. Je ne savais pas grand-chose de lui. Il était une sorte de silhouette, impalpable, silencieuse, hantant le ranch. Je n'avais eu qu'un contact avec lui. Un jour où je revenais d'une longue et rude randonnée avec Nutty, j'avais rentré mon cheval à l'écurie et, par hâte ou par paresse, ou les deux à la fois, je l'avais simplement dessellé. J'allais partir quand Dale avait surgi, m'avait saisi sans ménagement par le bras et m'avait lancé :

— Tu n'as pas bouchonné ton cheval !

Les autres passagers du pick-up étaient eux aussi probablement des employés de mon grand-père. Dans ce cas, il n'y avait pas trop à épiloguer sur la raison de leur présence en ville. Ils étaient venus pour Oncle Frank. Comment allaient-ils s'y prendre pour le délivrer ? Il y avait manifestement plus urgent que de spéculer là-dessus.

Ma mère m'aperçut, pendu à la fenêtre.

— Qu'est-ce qu'il y a de si intéressant dehors ?

— Rien.

Il ne me fallait pas l'inquiéter tant que je n'étais pas sûr de ce que je soupçonnais. Ma réponse ne dut pas la convaincre car elle tira le rideau juste au moment où le pick-up passait à ras du trottoir dans le teuf-teuf caractéristique d'un véhicule au ralenti.

— Qui était-ce ?

— Je ne sais pas trop.

Elle me fixa longuement, suspectant que je connaissais la réponse. Quand je ne pus plus supporter son regard je concédai :

— Je pense qu'ils viennent du ranch de grand-père. Je les ai vus redescendre l'allée.

Sans dire un mot ma mère fila vers la cuisine. Depuis la fenêtre arrière elle verrait encore mieux. Chacun à son poste, nous pourrions ainsi observer attentivement les allées et venues du pick-up.

— C'est qui ? demanda-t-elle de nouveau. Tu les connais ? Dis-le-moi.

Je continuai à regarder par la fenêtre comme si je ne l'avais pas entendue. Le pick-up était garé le long de la voie ferrée, au bout de notre jardin, juste en face de la maison. Les deux types qui étaient à l'arrière étaient descendus et discutaient près de la cabine avec l'homme assis du côté passager.

— Je crois que c'est Dale Paris.

— Qui ?

— Il travaille pour grand-père.

Dehors, un des hommes avait pointé son doigt vers la maison et l'autre hochait la tête. Je compris ce qu'ils avaient repéré. Les anciens propriétaires avaient eu le projet d'aménager le sous-sol et de le louer comme appartement. Afin d'y accéder directement, on avait creusé quelques marches et percé une nouvelle porte. Grand-père avait dû dire à ces hommes où Frank se trouvait et qu'il leur suffirait d'emprunter cette entrée de derrière pour le délivrer. Les deux autres types sortirent de la cabine. Ma mère me tapa sur l'épaule.

— Appelle ton père !

Elle resta devant la fenêtre comme s'il était crucial qu'elle ne perde pas les quatre hommes des yeux.

Je donnai au standardiste le numéro du bureau de mon père – deux, deux, trois, deux –, et quand Maxine, sa secrétaire, me répondit, je demandai à lui parler.

— Il n'est pas là, mon chou, me dit-elle, avec son intonation traînante de la Louisiane.

Maxine Rogers et son époux étaient arrivés dans le Montana dans les années vingt, au moment des premiers forages pétroliers. Après la mort de son mari, Maxine avait commencé à travailler pour mon grand-père et depuis n'avait plus quitté le bureau du shérif. C'était une femme petite et mince, pleine d'un charme que je croyais sudiste. Elle avait une mèche de cheveux blancs qui allait de son front jusqu'au sommet de sa tête et que j'associais – sans l'ombre d'une raison – à la mort de son mari. Il avait été tué par la foudre sur une colline située à l'ouest de la ville. Maxine n'était pas à ses côtés lorsque ça lui était arrivé.

— C'est très important. Savez-vous où est mon père ?

— Non, pas vraiment. Il est parti depuis au moins une heure ou deux. Tu peux essayer de le joindre au bureau de Paddock.

— Et Len, il est là ?

— On l'a pas vu de toute la matinée.

— Si mon père revient, dites-lui, s'il vous plaît, de passer à la maison.

Je voulus demander à ma mère le numéro du bureau du procureur, mais elle n'était plus là. Le vent soufflait, les rideaux rentraient dans la pièce et quand je regardai par la fenêtre je vis les quatre hommes qui traversaient notre pelouse.

Ils marchaient de front, les uns à côté des autres, mais gardaient assez de distance entre eux pour couvrir toute la largeur du terrain. Trois des hommes étaient habillés de la même façon, chapeau de cow-boy en paille, T-shirt blanc, blue-jean et bottes, de sorte qu'ils semblaient former un commando en uniforme crapahutant sur notre pelouse.

Ils avançaient lentement, aux aguets, comme s'ils s'attendaient à être à tout moment arrêtés dans leur progression. Je regardai s'ils portaient des armes – fusils, carabines ou pistolets –, mais je n'en vis pas. Cependant Dale Paris avait une hache qu'il tenait nonchalamment au bout de son bras, laissant la lame se balancer le long de sa cuisse.

Avant que j'aie le temps de me tourner ou d'appeler ma mère pour lui signaler que les hommes s'approchaient, elle se retrouva dans la pièce.

Elle avait apporté le fusil de mon père et une boîte de munitions. Elle posa la boîte sur la table de la cuisine, l'ouvrit et en sortit deux cartouches.

— Papa n'est pas à son bureau et Len non plus.

Elle tourna et retourna le fusil, cherchant quelque chose, le coinçant maladroitement entre ses avant-bras et ses poignets, essayant de le caler, d'équilibrer son poids. Quand elle eut trouvé ce qu'elle cherchait – le chargeur – elle tenta d'y introduire une cartouche. Quand je vis qu'elle n'y arrivait pas, je lui dis qu'elle devait actionner la pompe du fusil.

Elle tira celle-ci – j'entendis le frottement furtif, lisse, huileux de l'acier contre l'acier –, plaça les cartouches, puis repoussa la pompe. Le fusil était prêt à tirer.

Je lui dis qu'il pouvait contenir cinq cartouches.

— J'en ai plein d'autres, répondit-elle, en indiquant la boîte.

Le spectacle de ma mère chargeant ce fusil était effrayant, certes, mais aussi étrangement touchant. Si gauche, à l'évidence si peu apte à agir ainsi,

elle me rappelait par sa façon de faire le jour où elle avait mis un gant de base-ball pour jouer avec moi. Je voulais me précipiter sur elle pour l'aider, pour lui épargner la terrible tâche qu'elle s'était mis en tête d'accomplir.

— Attention au recul, si tu tires tu dois te préparer au contrecoup.

Je fis un pas en avant.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas faire ?

— Sors-toi de là, me cria-t-elle. Va-t'en ! Cours au palais de justice. Va chercher ton père. Trouve quelqu'un !

Avant de partir, je jetai un dernier coup d'œil par la fenêtre. Les quatre hommes s'étaient rapprochés mais n'avaient pas encore atteint la maison. Ils avaient resserré leur rang et marchaient maintenant côte à côte. Je pouvais voir distinctement le visage de Dale Paris, anguleux, décidé, raviné par le vent. L'un des cow-boys s'étant esclaffé, Dale Paris le fit taire d'un mot appuyé d'un œil mauvais, bref et impérieux comme un hurlement de coyote.

Ma mère se tenait à peine en retrait de la fenêtre, sans lâcher le fusil, bien calé sous sa poitrine et dirigé vers l'extérieur.

— La sécurité ! lui criai-je, en m'approchant juste assez pour pouvoir l'embrasser et libérer la sécurité. C'est bon.

Elle ne quittait pas le jardin des yeux.

— Je reviendrai vite.

— Vas-y ! Sors par-devant.

Je traversai la rue en courant, je montai quatre à quatre les marches du tribunal et j'ouvris en grand la porte. J'avais l'impression que tout concourait à ralentir ma progression, la hauteur des marches, le poids de la porte... J'avalai encore un autre escalier avant d'arriver devant la porte, en verre opaque cette fois, où l'on pouvait lire en lettres noires : PROCUREUR GÉNÉRAL DE MERCER COUNTY. Je la poussai avec tant de vigueur que le verre en trembla dans son cadre.

Flora Douglas, la secrétaire, était là. Elle empilait des rames de papier dans la réserve. Elle devait avoir dans les soixante ans ; c'était une femme au visage lunaire et à la forte mâchoire à qui des lunettes non cerclées et des cheveux gris acier tirés en chignon donnaient une allure plus sévère encore. En réalité c'était une femme douce, gentille, célibataire et sans enfants, qui me gâtait beaucoup. Elle s'était occupée de moi lorsque j'étais tout petit.

— Bonjour, David.

Ses dents plaquées or brillaient quand elle souriait.

- Vous avez vu mon père ?
- Il est passé il y a moins d'une heure.
- Savez-vous où il est allé ?
- Malheureusement, non.
- Et M. Paddock, il est là ?

Elle secoua la tête en haussant les épaules.

— Si mon père revient pouvez-vous lui dire de passer tout de suite à la maison ?

— Bien sûr.

Je descendis en courant les escaliers pour me rendre à la prison, au sous-sol. J'avais beau faire au plus vite, la seule pensée de Dale Paris et des autres hommes avançant dans notre jardin me donnait l'impression d'être désespérément lent.

Maxine se trouvait derrière le comptoir où les gens viennent payer leurs amendes de stationnement. Elle comptait les enveloppes et égrenait à haute voix les numéros pour ne pas risquer de se tromper.

— Est-ce que mon père est revenu ? murmurai-je.

Avant de me répondre, elle fit éclater une bulle de chewing-gum Beeman.

— Pas encore, mon chou.

Et elle se replongea dans ses comptes.

— Est-ce que vous pourriez lui lancer un message radio ?

— Il n'est pas dans sa voiture. Je croyais qu'il était dans l'immeuble.

— Et Len n'est pas là non plus ?

— Je ne l'ai pas encore aperçu.

Elle se remit à empiler ses enveloppes puis, levant les yeux, remarqua enfin ce qui lui avait échappé auparavant.

— Mon Dieu, David ! Qu'est-ce qui se passe ? Il est arrivé quelque chose ? C'est ta maman ?

J'étais déjà sur le pas de la porte.

— Dites-lui juste de venir sans tarder à la maison. Absolument.

Je traversai la rue en courant pour retourner à la maison quand le coup de fusil retentit, un coup si puissant, si insolite dans cette rue paisible bordée d'arbres, ordinaire de l'Amérique profonde, que l'air lui-même en parut immédiatement altéré. Comme si une épaisse odeur de fumée âcre, d'une noirceur chimique, s'était substituée à l'oxygène pur et frais que nous respirions quotidiennement.

Déjà haletant, mon cœur se mit à battre plus fort quand le coup partit. J'avais du mal à respirer, n'arrivais plus à reprendre mon souffle au point de me demander, l'espace d'une seconde, si ce n'était pas moi qui avais été touché.

Je continuai malgré tout à avancer et en m'engouffrant dans la maison, je laissai claquer la porte moustiquaire avec une telle violence que, l'ouïe malmenée par la déflagration – en alerte mais émoussée –, je crus entendre un second coup de fusil.

Ma mère avait tiré depuis la fenêtre de la cuisine, trop en retrait cependant ; la projection de chevrotine avait non seulement troué la moustiquaire, mais fait dégringoler le rideau.

Vu sa position, l'angle de tir et d'où le coup était parti, elle n'avait sûrement atteint personne. Elle avait simplement tiré en guise d'avertissement, prise d'un mouvement de panique, ou les deux à la fois.

Elle souleva son fusil et, faisant voltiger la douille vide sur le lino, introduisit une nouvelle cartouche dans le chargeur comme si cette arme lui était devenue aussi familière que sa machine à écrire.

Elle se pencha à la fenêtre et cria :

— Allez-vous-en ! Partez d'ici ! Compris ?

J'arrivai derrière elle. M'entendit-elle ? Je me demandais comment lui arracher le fusil des mains. L'idée que ma mère puisse atteindre quelqu'un me semblait alors la pire des éventualités. Ce n'est pas que je préférais être maîtrisé, battu ou tué par ces types, mais pour l'instant ils demeuraient loin, à l'extérieur. Ma mère, juste en face de moi, essayait maintenant maladroitement de glisser le canon du fusil dans le trou de la moustiquaire. Je voulais la protéger non seulement de Dale Paris, mais aussi d'elle-même et de ce que serait sa vie avec du sang sur les mains.

Ce que je vis alors au-dehors m'évita toutefois d'avoir à intervenir.

Len McAuley s'apprêtait à passer la haie qui séparait notre propriété de la sienne. Il ne portait pas de chapeau, était nu-pieds et son blue-jean tombait sur ses hanches. Sa chemise sortait de son pantalon, était déboutonnée et flottait au vent.

Malgré la distance, je pus reconnaître en un clin d'œil son torse décharné et blanc, mais aussi les enlacements de muscles nerveux, noueux que dessinaient ses bras. Un autre détail que je finis par apercevoir annulait pourtant toute considération sur son anatomie.

Dans sa main droite, qu'il tenait serrée contre sa cuisse, Len portait une arme, un revolver à long barillet, probablement un .44 ou un .45.

À peine eut-il posé un pied dans notre jardin, qu'il accéléra, avançant à grandes enjambées. Arrivé à environ dix mètres de la maison, il mit un genou à terre, porta son revolver à hauteur de ses yeux, cala le barillet dans le creux de sa main et pointa l'arme vers les quatre hommes, qui devaient se trouver près de la porte du sous-sol.

— Ne bougez plus ! leur cria-t-il d'une voix sèche.

Était-il ivre ? Je ne sais pas pourquoi cette pensée m'était venue. Sa position de tir aurait-elle semblé quelque peu comique – rien à voir avec celle des cow-boys dans les films –, sa détermination, son regard paraissaient, eux, de marbre. La vue de cet homme à la peau sur les os, aussi maigre qu'un coucou et qui avait surgi soudainement dans notre jardin, un revolver à la main, comme pour nous protéger des maraudeurs y avait peut-être suffi. Et puisque rien de logique ou de rationnel ne permettait d'expliquer sa présence, l'hypothèse pourtant peu vraisemblable de l'ivresse m'avait paru aussi plausible qu'une autre.

De son arme, Len signifia aux types qu'ils devaient s'éloigner de la maison.

Ce ne fut que lorsqu'ils commencèrent à rebrousser chemin à pas lents en le surveillant du regard, qu'il se releva. Il les garda néanmoins en joue, visant, semblait-il, la tête de Dale Paris. L'un des hommes avait les mains en l'air. Len ajouta quelque chose que je ne pus entendre et les quatre types se hâtèrent vers le pick-up.

Len se retourna vers la maison et lança en direction du trou de la moustiquaire de la fenêtre :

— Tout va bien là-dedans ?

— Ça va ! répondit ma mère.

Le fusil encore à la main, elle se précipita alors vers la porte et la poussa brutalement comme s'il lui fallait sortir sans plus attendre. Je la suivis, me demandant pourquoi nous devions quitter la maison maintenant qu'il n'y avait plus de danger.

Le soleil brillait, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, mais debout sur la pelouse j'avais l'impression de débarquer d'un pays bizarre et hostile sans rayons de soleil ni herbe tendre. Au bout du terrain, le pick-up noir avec ses quatre passagers démarra sur les chapeaux de roue, soulevant une projection

de gravillons et un nuage de poussière qui arriva jusqu'à nous malgré la distance.

Ma mère posa délicatement son fusil par terre et courut jusqu'à Len. Je le ramassai – car il ne faut jamais laisser un fusil dans l'herbe, même plusieurs heures après que la rosée s'est évaporée. L'arme embaumait l'huile de graissage et la poudre.

— Oh, Len ! dit-elle, en le serrant dans ses bras.

Il ne lui rendit pas son étreinte mais il leva le bras pour dégager la main qui portait le revolver.

Ma mère m'aperçut alors et, tout en se cramponnant à Len, voulut s'approcher de moi.

— David !

J'eus l'impression qu'elle me demandait de faire un pas pour rejoindre cette nouvelle famille que nous formions, Len notre protecteur, elle et moi. Je restai sur place, tenant à la main le fusil de mon père.

Celui-ci arriva sur le côté de la maison juste au moment où la question de la trahison et de la loyauté m'envahissait l'esprit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Qu'est-il arrivé ? Maxine m'a dit...

Mon père était en nage, hors d'haleine et le visage écarlate. Dès qu'il devait hâter le pas, sa jambe le faisait atrocement souffrir. Il arrivait les bras vides et, dans notre camp retranché, sa présence paraissait presque incongrue. Il semblait comme nu.

Len recula légèrement. Ma mère s'écarta de lui pour se jeter dans les bras de mon père.

Ils restèrent serrés l'un contre l'autre suffisamment longtemps pour s'être mutuellement rassurés.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ici ? réitéra mon père, s'adressant cette fois à Len.

Len désigna le bout du terrain, là où le pick-up avait stationné.

— Dale Paris. Mickey Krebs. Et deux autres types qui travaillent pour votre père. Ils étaient là, s'apprêtant à libérer votre frère, je suppose.

Et indiquant ma mère :

— Elle leur a donné un avertissement en leur balançant de la chevrotine. Ils ont filé.

— Oui, mais si Len n'était pas arrivé..., ajouta ma mère.

— Il n'y a pas eu de blessés ?

Len secoua la tête.

— Ça va, David ? On m’a dit que tu avais couru partout pour me trouver. Mon pauvre David, quelle histoire de fous, hein !

— Mais où étais-tu ? demandai-je.

— Tout simplement au-dessus de la salle d’audience. À discuter avec Ollie Young Bear. Il s’est un peu occupé de l’affaire. Il a trouvé deux femmes de la réserve, au moins deux, qui veulent bien se mouiller et témoigner contre Frank.

— Quelle sorte de témoignage ? dit Len.

— Pour agression sexuelle. C’est le mieux qu’on puisse faire. On n’arrivera à rien pour Marie. Aucune chance d’inculpation. L’affaire est close depuis longtemps.

— Tu ferais bien d’accélérer les choses. Un avocat avisé risquerait de faire un foin du diable et de t’accuser d’avoir procédé à une détention abusive sous ton propre toit.

Depuis que le scandale avait éclaté, il y avait quelques jours, c’était la première fois que mon père se montrait si explicite en ma présence. Il avait employé l’adjectif “sexuel” devant moi.

Mon père hocha la tête, répondant à Len :

— On y est presque. L’acte d’accusation devrait lui être signifié ce soir ou demain, au plus tard.

Cessant de prêter attention à Len, mon père se dirigea vers moi et doucement, sans un mot, me prit le fusil des mains.

Len regardait ses pieds nus dans l’herbe.

— Et pour votre père, qu’est-ce qu’on fait ? Il ne va pas en rester là. C’était sa première tentative aujourd’hui. Sûr qu’il va rappliquer.

— Je vais voir comment éviter ça.

Comme les deux hommes discutaient impassiblement de la meilleure façon d’inculper Oncle Frank et de protéger notre maison, ma mère fit un geste dans ma direction.

— Viens, David.

Comme attendu, Len et mon père restèrent seul à seul.

De retour dans la cuisine, ma mère s’acharna sur la moustiquaire de la fenêtre ; elle s’escrimait à redresser quelques-uns des fils du grillage comme si les dégâts occasionnés pouvaient être aussi facilement réparés qu’une petite déchirure sur un chandail. Elle y renonça finalement et ferma la fenêtre.

Quelques instants plus tard, mon père et Len rentrèrent. Mon père déposa son fusil dans un coin de la pièce, exactement comme il le faisait quand il revenait de la chasse.

— Désormais, déclara-t-il, quand je ne pourrai être là, Len y sera. Il n'ira plus au bureau ; il va rester ici et veillera à ce que tout se passe bien. Je vais appeler mon père aujourd'hui et lui dire que je ne veux plus de numéro de ce genre, qu'ici c'est ma famille et ma maison !

Tandis que mon père parlait j'avais l'impression que les mots glissaient de sa bouche comme des paquets tombent d'un camion trop chargé. On aurait dit qu'il cherchait à s'excuser. Je me demandais bien pourquoi. Parce qu'il n'était pas là quand les types étaient venus ? Comment aurait-il pu le savoir ? Il était à son travail, là où il devait être. Parce qu'il était le frère de Frank Hayden ? Le fils de Julian Hayden ? Malgré mon jeune âge, je savais que nul ne peut être tenu responsable des circonstances de sa naissance et des fautes de ses ancêtres. Parce qu'il retenait prisonnier Frank dans notre sous-sol ? Parce qu'il vivait dans le Montana ? Parce qu'il n'exerçait pas la fonction d'avocat à Minneapolis ?

Le ton emphatique qu'il employait dut aussi frapper ma mère, car elle le regarda bizarrement.

— Non, Wes, dit-elle. (Sa voix paraissait étrangement douce.) Non, tu ne vas rien faire de tout ça.

Elle s'assit calmement, avec précaution, comme si elle n'était pas sûre que la chaise puisse supporter son poids.

— Tu vas simplement ouvrir cette porte. (Elle indiquait la porte du sous-sol.) Ouvre-la et laisse-le partir. Ça arrangera tout.

Mon père la regarda dans les yeux, il attendait la suite, qu'elle précise qu'elle exagérât, qu'elle plaisantait. Mais comme elle n'ajoutait rien, il lui répondit :

— Tu ne penses pas ce que tu dis, Gail ?

— Oh, si ! C'est ce que je pense. Laisse-le partir. Mets-le dehors. Comme ça je n'aurai plus à tourner en rond dans ma propre maison, à imaginer que je l'entends respirer là, en dessous. Je n'aurai plus à redouter qu'il surgisse, qu'il fasse irruption dans la cuisine comme... comme je ne sais quoi. Comme un fou ! Et je n'aurai plus à me soucier que des inconnus forcent notre porte pour le sortir de là. Je n'aurai plus à m'inquiéter pour mon fils, à décider si je dois le garder près de moi ou l'envoyer le plus loin possible de la maison. Je n'aurai plus à me demander en cas de menace qui,

de lui ou de moi, doit tenir le fusil pour chasser les agresseurs. Que je suis capable de tirer sur quelqu'un, je le sais désormais. Oui, c'est sûr, tu entends bien ! Laisse-le partir. Laisse-le faire ce qu'il veut et à qui il veut. Je m'en fiche complètement. Ce que je veux c'est retrouver ma maison et qu'on laisse notre famille vivre en paix.

Quand ma mère eut fini, je vis des larmes couler sur son visage.

Mon père se tut pendant un long moment, puis il s'adressa à Len :

— Eh bien, qu'est-ce que tu en penses ?

Len semblait embarrassé, comme lorsqu'on s'immisce dans une querelle entre mari et femme. Mais puisque mon père l'interrogeait, il ne pouvait se dérober. Il renifla et dit :

— Elle a sans doute raison. Peut-être vaut-il mieux le laisser partir ? Même pour la plus petite des charges, ça va être toute une histoire pour le faire condamner. Dans cette ville. Vu ton père. Vu ceux qui sont prêts à témoigner contre lui.

— Au moins, on en aura parlé, dit mon père. Peut-être qu'il ne pourra plus faire comme avant.

— Je ne crois pas que tu aies à t'en faire, répondit Len, le message a dû passer.

Il y avait quelque chose que je n'arrivais pas à m'ôter de la tête pendant cette conversation. Cet homme dont ils parlaient, et aux crimes duquel ils faisaient allusion, tout en restant dans le vague par respect pour ma prétendue ignorance des faits, n'était pas un étranger, ni un quelconque cow-boy de Kallispell ou de Billings qui serait venu faire des embrouilles dans le secteur de mon père. Non, cet homme c'était mon oncle qui, il n'y a pas si longtemps, affectueux et chameilleur, me soulevait dans ses bras et me faisait tourner en l'air jusqu'à ce que j'aie le tournis. C'était Oncle Frank, celui qui s'efforçait de m'enseigner le lancer au base-ball, qui me faisait de somptueux cadeaux pour mon anniversaire et pour Noël, qui racontait des plaisanteries osées pendant les repas familiaux à Thanksgiving ou à Pâques, qui chaque année se rendait au Canada pour acheter les plus beaux feux d'artifice pour le 4 Juillet. Qui était marié à Tante Gloria, la magnifique Tante Gloria. Qui avait tué ma bien-aimée Marie. Je n'arrivais pas à accorder ce dernier fait aux autres. De même que je n'arrivais pas à me faire à l'idée qu'il se trouvait dans notre sous-sol, et lorsque je m'y essayais, d'un coup, le plancher sous mes pieds me semblait moins solide, telle une de ces grilles d'égouts sur lesquelles on se risque à marcher non

sans jeter un coup d'œil en contrebas vers l'abîme ténébreux, insondable, toujours à même de s'ouvrir sous le pas.

— Ton père ne va pas s'arrêter là, dit Len. Tu peux en être certain. Le coin ne va plus être très sûr. Gail a raison de s'inquiéter.

Mon père regarda le plancher si intensément qu'il me parut, lui aussi, obsédé par la présence de son frère au sous-sol.

— On va bientôt entrer dans une période d'élection, poursuivit Len. Tu dois réfléchir à l'impact qu'une affaire comme celle-là peut avoir sur les électeurs. Je crois qu'il y aura trois camps. D'une part ceux qui vont te soutenir, pas beaucoup. D'autre part la réserve et les Indiens qui vivent en ville. Enfin, ton père. Et dis-toi qu'il mobilisera tous ses appuis. Le pays va en être tout retourné. Le comté va entrer dans une guerre totale, combinant embuscades à l'indienne, et batailles rangées. On mettra du temps à s'en remettre.

Mon père continuait de regarder par terre.

— Mon père t'a-t-il parlé, Len ?

— Quand ?

— Récemment, ces jours-ci.

Len garda le silence pendant un moment.

— Il m'a parlé.

— Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce qu'il t'a demandé de faire ?

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas, Wes. Ton père est fou de rage en ce moment. Il déraile. Il ne sait plus quoi inventer.

— Est-ce qu'il t'a demandé de venir ici, Len ? Est-ce qu'il t'a suggéré de délivrer Frank, toi-même ? Est-ce qu'il t'a indiqué la marche à suivre ?

Len a secoué la tête.

— Ne m'interroge plus. Ton père m'a parlé. Restons-en là.

— Et tu as refusé, c'est ça ? Sinon, tu ne serais pas ici maintenant.

Len se toucha la tête maladroitement, comme s'il voulait vérifier qu'il portait bien son chapeau.

— Tu es le shérif, je suis l'adjoint.

Je crus discerner un léger sourire sur les lèvres de mon père. Finalement, il redressa la tête. Son regard glissa sur ma mère et sur Len pour finir sur moi.

J'étais encore suffisamment petit pour imaginer, comme le croient tous les gamins, que quand les adultes sont absorbés par leurs affaires, les enfants deviennent invisibles. L'insistance de mon père me rendait mal à

l'aise. Qu'attendait-il de moi ? Voulait-il que je donne mon avis ? J'étais bien le seul dans la pièce à ne pas en avoir. Avait-il oublié que j'étais un enfant, que je n'avais même pas le droit de vote et oserait-il me mêler, comme cela, à cette histoire alors que je n'étais pas censé en connaître les faits principaux ?

On dit que les jeunes sont impatients, mais la plupart du temps ils pourraient en remonter à leurs aînés, ils ont plus l'habitude d'attendre ; le temps s'écoule plus lentement pour eux et ils passent tant d'heures, de jours, de mois et d'années dans l'attente – de leur anniversaire, de Noël, du retour de leur père, de la venue de l'été, des examens, que la pluie tombe, que le pasteur en ait fini de parler, que les filles arrêtent de dire "Pas maintenant, pas encore, attends !". Oui, pour ce qui est de la patience, et sous toutes ses formes, les jeunes en ont la vraie maîtrise.

Aussi n'eus-je pas de mal à rivaliser avec mon père. Je me bornai à le dévisager, le regard éteint, impassible. Il ne tarda pas à bouger et sans ajouter un mot, il traversa la pièce, ouvrit la porte du sous-sol et descendit l'escalier.

Quand le bruit de ses pas cessa, ma mère interrogea calmement Len :

— Comment Frank s'y est-il pris ?

— Pour Marie ?

Elle hocha la tête.

— J'imagine que ça n'a pas dû être difficile. Pour un médecin. Je pense qu'il avait apporté le nécessaire dans sa sacoche. Des pilules. Ou une injection de je ne sais quel produit. Ou tout simplement, il l'a étouffée avec un oreiller. Faible comme elle était, il n'en aura pas fallu beaucoup plus.

J'aurais cru que des propos aussi brutaux auraient bouleversé ma mère, mais non. Elle ne flancha, ni ne me demanda de quitter la pièce pour que cette conversation me fût épargnée. Elle était trop fatiguée pour se soucier de quoi que ce soit. Ce même jour elle avait tiré à coups de fusil en direction de quatre hommes. De sa propre cuisine. Il n'y avait plus à s'inquiéter de ce que les enfants pouvaient entendre. Il n'y avait plus à les protéger maintenant que le mal et le danger s'étaient tant rapprochés d'eux.

— On aurait dû pratiquer une autopsie, dit-elle.

— Quelqu'un doit en faire la demande, répondit Len en haussant les épaules. Et il faut avoir de bonnes raisons.

— Au moins, on saurait.

— Et après ? Quand on sait quelque chose vraiment, on doit alors agir en connaissance de cause. Je crois que c'est mieux comme ça. Vous avez votre idée sur ce que Wes doit faire. Ce sera beaucoup plus facile pour lui s'il n'en sait pas trop.

— Oui, bien sûr, dit ma mère sur un ton résigné.

Ça me troublait que Len et ma mère puissent se parler avec autant de facilité, aussi librement, sur un ton presque intime. L'absence de mon père me semblait encourager cette familiarité. Il avait suffi qu'il quitte la pièce pour qu'ils se détendent et qu'ils parviennent à exprimer ce qu'ils avaient vraiment en tête.

Len alla se remplir un verre d'eau au robinet.

— Excusez-moi, Len, dit ma mère. Vous ne voulez pas du café ? Ou peut-être avons-nous quelque chose de plus fort ?

Len fit un signe négatif de la main.

— Merci, il faut que je me sauve. Daisy doit se demander ce que je fabrique.

— Je m'étonne qu'elle ne soit pas venue.

— C'est cette histoire de coup de feu. Elle a préféré rester à l'écart.

Len tapota la fenêtre de la cuisine juste à l'endroit où le grillage avait été déchiqueté.

— On est déjà en août, autant installer tout de suite la fenêtre d'hiver. De toute manière vous n'auriez pas tardé à la changer.

Il porta le verre à ses lèvres et le but d'un trait, voulant laisser supposer qu'il avait très soif et que son geste n'était pas pure nervosité.

Il se tourna vers moi.

— Allez, David, voilà une occupation pour toi. Tu peux bien faire ça pour ta mère, démonte la fenêtre moustiquaire et pose la fenêtre d'hiver.

— Maintenant ?

— Non, David, pas maintenant, répondit ma mère.

— Bon, je dois y aller, dit Len de nouveau.

En se dirigeant vers la porte il récupéra négligemment son revolver sur le haut du réfrigérateur, comme s'il s'agissait d'un simple outil de jardin.

— N'hésitez pas à crier si vous avez besoin de moi.

Et jetant un rapide coup d'œil à la porte du sous-sol :

— Cela dit, je ne crois pas que vous aurez d'autres ennuis. Pas tout de suite.

Il partit et nous restâmes dans la cuisine ma mère et moi, attendant que mon père et Oncle Frank montent l'escalier. Aucun de nous deux ne parlait, mais le silence qui régnait dans la pièce était inhabituel. Étourdissant, vibrant encore pourtant, de la façon dont l'atmosphère se ressent après un coup de feu. Et je pensais aussi que tout autour de nous, dans notre pâté de maisons, les oreilles des êtres humains, branchées sur notre fréquence, écoutaient notre silence, se demandant si c'était bien un coup de fusil qu'elles avaient entendu. D'où venait-il ? De chez les Hayden ?

Je ne voulais pas me trouver là quand Oncle Frank remonterait. Que pouvait-on trouver à lui dire ? Votre femme vous a-t-elle manqué ? Avez-vous fait un agréable séjour dans notre sous-sol ? Que pensez-vous de votre libération ? Pourtant je ne pouvais pas m'en aller. Tant que ma mère restait, j'avais l'impression que je devais en faire autant. Je n'étais pas son protecteur, je n'avais plus aucune illusion sur ma capacité à jouer ce rôle, mais je demeurais là par loyauté. Je ne savais pas très bien ce qu'il était advenu de notre famille en ces jours mouvementés, mais j'avais la certitude que nous devions nous serrer les coudes. Nous soutenions un siège. Il nous fallait consolider les murailles de notre famille du mieux que nous pouvions.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Des pas résonnèrent dans l'escalier, des bruits sourds que nous aurions pu prendre pour une suite de coups de feu lointains, si notre oreille ne venait justement d'en éprouver la réalité.

Ce ne furent pas deux hommes qui franchirent la porte, mais mon père, tout seul. Il toussotait comme quelqu'un qui sort de l'eau. Avant que ma mère n'ait ouvert la bouche, il balaya l'air de sa main dans un geste de dégoût.

— Demain à la première heure, je le conduis en prison, dit-il.

Ma mère pencha la tête en avant.

— Il est coupable comme le péché lui-même, Gail, il en a convenu.

Mon père tapa avec son poing sur sa cuisse.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que j'avais pu m'imaginer ? Il y aura peut-être un jury pour l'innocenter, mais pas moi. Nom de Dieu, sûrement pas moi.

Ma mère se leva et se mit au travail. Elle disposa sur la table le sucrier, le beurre et un morceau de pain. Elle se dirigeait vers le réfrigérateur quand mon père l'arrêta net.

— Tu m'entends, il n'y a pas d'autre issue. J'en suis navré.

Elle ouvrit le réfrigérateur et examina ce qu'il y avait dedans.

— Mais je ne le conteste pas, Wesley.

— Tu ne crois pas que je préférerais faire autrement ? poursuivit-il d'un ton agressif. C'est mon frère, nous avons grandi ensemble, été nourris au même sein.

Elle claqua la porte du réfrigérateur.

— Wesley !

— Je n'en ai rien à faire, je te le dis. Si tu l'avais entendu ! Il ne semble pas plus affecté que... s'il avait donné un coup de pied à un chien. Et encore. Il en aurait peut-être éprouvé plus de remords.

— Et pour Marie ?

Mon père secoua la tête vivement.

— Ne me demande pas comment.

Elle mit la main devant sa bouche comme pour retenir un juron ou pour arrêter net ce que mon père lui disait. Ou bien ce qu'il voulait lui taire et que son imagination la conduisait à supposer.

— Tu comprends ? reprit mon père. Je ne pourrais pas vivre en paix avec moi-même si je le libérais.

Mes parents avaient interverti les rôles. Ma mère incarnait désormais le réalisme et l'expérience ; mon père la rigueur morale. Et pourtant, à voir l'expression si angoissée de mon père, il y allait manifestement d'autre chose que d'une question de principes.

— Nous comprenons, Wesley, dit ma mère doucement.

Je voyais bien que de telles paroles n'apaiseraient en rien sa souffrance.

— David, poursuivit-elle ensuite, d'une voix nette et calme – un ton différent pour des propos différents –, nous n'avons plus rien à manger. Tu ne veux pas faire un saut jusqu'à chez Butler pour aller chercher de ces succulentes saucisses de Francfort ? Je les ferai bouillir. Ça ne sera pas long.

Elle voulait m'exclure, que je sorte. C'était évident. Mais elle s'efforçait d'enrober ça d'un petit cadeau. Je raffolais des francforts de la boucherie Butler. Elle me donna cinq dollars.

— Et quand tu passeras devant chez Cox, si tu vois dans la vitrine un de leurs gâteaux au citron, achètes-en. À moins que tu ne préfères autre chose.

Avant de quitter la maison, je lançai un dernier regard sur mes parents. Ils ne s'étaient pas jetés dans les bras l'un de l'autre comme j'aurais pu l'imaginer. Ils étaient restés debout dans la cuisine. Mon père avait les bras croisés et contemplait fixement le plancher. Ma mère le regardait avec cette

expression de tendresse, d'amour et d'inquiétude qu'elle posait sur moi lorsque j'étais malade.

Je ressentis soudain une grande distance entre nous, comme si chacun, à cet instant, se tenait seul sur son carré de linoléum, à mille lieues des autres. Trop éloignés pour sauter d'île en île, il fallait nous contenter du regard que l'un pouvait porter sur l'autre comme ma mère le faisait alors avec mon père.



Puis vint la nuit des bocaux cassés.

Je me réveillai en sursaut à une heure du matin, incapable de discerner ce qui m'avait tiré de mon sommeil. J'entendis alors un lointain pan ! et un faible cliquetis. Je scrutai l'obscurité. Je ne pensais pas que le son venait de ma chambre mais je sentais, à tâtons dans mon sommeil, que convoquer chacun de mes sens m'aiguiserait l'ouïe.

À nouveau, je perçus ce cliquetis, ce tintement, manifestement un bruit de verre brisé. D'où venait-il ? que se passait-il ?

Je sautai de mon lit et allai vers la fenêtre tout en sachant déjà qu'il était inutile de chercher au-dehors. Le bruit venait de la maison, il venait du sous-sol ! D'Oncle Frank !

Je courus jusqu'à la chambre de mes parents. Les oreillers gardaient en creux l'empreinte de leurs têtes ; les couvertures et les draps, au milieu du lit, formaient une sorte de V renversé, ce qui donnait à penser que chacun les avait prestement rejetés de son côté. Je sortis de leur chambre en courant et je m'arrêtai en haut de l'escalier.

Je restai là à attendre, à écouter.

Encore un bruit étouffé de verre cassé.

Était-ce une fenêtre ? Oncle Frank cherchait-il à briser l'une des lucarnes, espérant, après s'être hissé jusqu'à une étroite ouverture, s'extirper du sous-sol ? Mes parents s'étaient-ils levés pour l'en empêcher ?

Non, il était impossible qu'il se glisse par là.

Un autre fracas.

En bas de l'escalier l'obscurité perdait de son épaisseur et de sa densité : une lumière brillait quelque part, au rez-de-chaussée. Était-ce mes parents ? Oncle Frank ? Quelqu'un qui venait à nouveau pour le délivrer ? Quelqu'un qui cassait les vitres pour rentrer dans la maison ?

Je dévalai les escaliers, heurtant chaque marche aussi fortement et bruyamment que je le pouvais, tant pour m'enhardir que pour effrayer un quelconque visiteur.

Je trouvai mon père et ma mère, en pyjama, assis l'un à côté de l'autre sur le canapé, mais sans se toucher. Ils semblaient effrayés et fatigués, comme des enfants qui ont été réveillés subitement en pleine nuit.

— Papa, dis-je, j'ai entendu...

— Je sais, m'interrompit-il, les conserves.

— Il les fait toutes exploser, rajouta inutilement ma mère.

— Il a dû pénétrer dans le cellier, continua mon père, et il fracasse toutes celles qui lui tombent sous la main.

— Tous mes bocaux de tomates et de rutabaga. Les cornichons. La gelée de prune. La compote de pommes. Le condiment au maïs que tu aimes tant.

Une autre conserve éclata en dessous de nous et, maintenant que je savais de quoi il s'agissait, je pouvais distinguer parmi les bruits. Les plus aigus étaient produits par la projection des petits pots de gelée hermétiquement clos et scellés à la cire, les fracas aux sonorités les plus basses venaient des grands bocaux de cornichons emplis de liquide et fermés par des couvercles en fer.

Ma mère appuya son poing contre sa joue.

— Quand je pense à tout ce travail... À ce que Marie a fait. Et Daisy...

— Je ne descendrai pas, m'expliqua mon père. C'est exactement ce qu'il souhaite. Non, laissons-le se défouler un bon coup. Qu'il casse tout s'il en a envie.

Encore une autre explosion.

— Il les jette, dit ma mère. Je peux vous le dire. Il ne se contente pas de les laisser tomber sur le plancher, il les lance de toutes ses forces.

Mon père lui tapota le bras.

— Et qui nettoiera tout ça ? demanda-t-elle.

— Tu peux retourner au lit, David, me dit mon père. Je vais rester là jusqu'à ce qu'il en ait fini.

Encore une autre. Faisait-il exprès de jeter les bocaux à intervalles réguliers ?

— Dors un peu, me conseilla ma mère, la journée a été rude.

Mon père vint vers moi et mit sa main sur mon épaule. Ce geste, ainsi que parfois un massage du dos, était la seule marque physique d'affection qu'il m'accordait. Ma mère, quant à elle, m'embrassait encore et

m'étreignait fréquemment. Je savais, et je l'avais compris depuis longtemps, que cette différence de comportement ne signifiait en rien que l'un des deux m'aimait plus que l'autre, mais simplement qu'ils étaient plus ou moins démonstratifs. Néanmoins, j'aurais voulu rester là, sans bouger, à sentir sur moi la pression rassurante de la main de mon père.

— Encore une nuit, dit mon père. Une nuit de plus et il s'en ira. Tout reviendra dans l'ordre.

Il m'accompagna jusqu'à l'escalier, sa main ne reposait plus simplement sur mon épaule mais me poussait gentiment, me montrait le chemin.

— Essaie de te lever tard, me souffla-t-il, quand nous atteignîmes les premières marches. Dors aussi longtemps que tu pourras, et quand tu te réveilleras le pire sera passé.



Je ne pus me lever tard cependant. De la même manière que je m'étais endormi en écoutant le bruit des conserves qui éclataient, je m'éveillai en dressant l'oreille pour entendre le fracas du verre.

Était-ce le silence qui m'avait finalement sorti du sommeil ? Il était six heures du matin. La matinée était peu lumineuse, le ciel couvert et aucun rayon de soleil ne pénétrait dans ma chambre. Les oiseaux ne chantant pas avec le même entrain sous un ciel gris que sous un ciel bleu, leurs chants n'avaient pas suffi à m'éveiller. On n'entendait plus Oncle Frank casser des pots de verre au sous-sol. Alors quoi d'autre que le silence ?

Je me levai rapidement mais sans inquiétude. Je passai discrètement devant la porte de la chambre de mes parents et descendis les escaliers. J'étais si content de ce calme domestique recouvré que je voulais en profiter.

Je fus surpris en entrant dans la cuisine. Mon père était déjà levé (ou peut-être ne s'était-il pas couché ?), il était assis à la table. Il portait un T-shirt sans manches et le pantalon de son complet gris clair. Il était pieds nus, il avait glissé ses grosses chaussures sous la table. Il avait près de lui un exemplaire d'Argosy, mais fermé. Quand j'entrai, il releva la tête brusquement.

— David, tu es déjà debout ?

— Je croyais que personne n'était encore levé.

— J’attends qu’il remue un peu, en dessous. J’irai le chercher aussitôt pour le conduire en face.

— Et le mettre en prison ?

— Et le mettre en prison. Exactement.

Je me suis alors rendu compte de ce que ce jour signifiait pour mon père. Peut-être parce qu’il était fatigué et que ça se voyait, avec ses cheveux en bataille, sa barbe pas rasée, ses cernes autour des yeux, ses épaules voûtées. C’était le jour où il allait mettre son unique frère en prison, et jamais il n’y aurait un autre jour comme celui-ci dans sa vie.

Je voulais dire quelque chose, lui témoigner ma compréhension et ma compassion. Certes je compatissais, mais de là à comprendre... Je ne le pouvais pas, personne ne le pouvait.

— C’était plutôt une sale journée, non ?

C’était là toute la consolation que j’avais trouvée à lui prodiguer. Il haussa les épaules d’un air résigné et las.

— David, je pense que dans ce monde les gens doivent payer pour leurs crimes. Peu importe qui l’on est ou quelles relations on a. Si on se conduit mal, on doit payer. J’y crois et c’est mon devoir.

Il s’appuya sur la table, se levant avec difficulté.

— Mais c’est pas pour autant que le soleil va se mettre à briller.

Il commença à faire du café. Remplissant doucement d’eau le percolateur et y déposant avec soin quelques cuillerées de café moulu, il s’efforçait de rester le plus calme possible.

— C’est drôle, cette histoire à laquelle je pense, ce matin. Je ne sais pas si je te l’ai déjà racontée. Je ne me rappelle pas quel âge j’avais à l’époque. Neuf ou dix ans peut-être, et Frank douze ou treize. Nous étions déjà installés en ville, papa était alors shérif. C’est sûr. Un de mes amis, ça devait être Cordell Wattering, et moi étions en train de jouer près du terrain de golf, un jour d’automne. Ce terrain n’avait alors rien d’extraordinaire, comme aujourd’hui d’ailleurs. Enfin, à l’époque, il faisait vraiment minable. Plein de sable, avec tout juste un arbre. Sauf vers le septième trou où le parcours longeait un vieux marécage.

“Cordell et moi allions je ne sais plus trop où, peut-être revenions-nous de quelque part, et nous avions voulu couper par le marécage. Je crois que l’eau s’était évaporée ou que la terre s’était tassée à la suite de quelque gelée. Toujours est-il que nous avons commencé à trouver des balles de golf dans les buissons, des douzaines. Je ne sais pas pourquoi ça nous

remplissait de joie. Nous n'avions ni l'un ni l'autre jamais joué au golf, mais tu sais ce que c'est, nous n'aurions sûrement pas été plus excités si nous avions trouvé des pépites d'or dans ce borbier. Nous sommes sortis de là, croulant sous le poids des balles de golf. Nos poches en étaient bourrées et nous en portions plus que nous le pouvions.

“Nous avons grimpé un peu pour quitter l'endroit et on est alors tombés sur les fils Highdog, trois frères Blackfoot, à la sale réputation. Le plus vieux avait environ quatorze ans ; le plus jeune était un petit avorton tout maigrelet, à peu près de notre âge mais plus venimeux qu'un serpent lorsqu'il était en compagnie de ses grands frères. Depuis ce temps, chacun d'eux a eu maille à partir avec la justice et le plus jeune a été condamné à perpétuité pour avoir charcuté un cow-boy avec un tesson de bouteille à Havre.

“Bref, les frères Highdog ont décrété que les balles de golf que nous emportions leur appartenaient. Que ce marécage faisait partie du territoire dont ils avaient la surveillance – ce sont les mots qu'ils ont employés – et que donc tout ce que nous avions trouvé leur revenait.

“Bien sûr, Cordell et moi étions morts de trouille. Nous avons entendu notre comptant d'histoires sur ces frères. Mais aucun de nous deux ne voulait céder ses balles.

“Nous nous sommes enfuis, filant le plus vite possible et laissant échapper des balles pendant notre course. Ces balles nous permettaient de maintenir notre avance car chaque fois que l'une d'elles tombait, ils se baissaient pour la ramasser.

“Mais ils gagnaient du terrain, et juste au moment où ils allaient nous rejoindre – à peu près à hauteur du pavillon des sports –, on est tombés sur Oncle Frank.

“Il traînait avec ses amis sur le parking du golf. Ils étaient avec un plus grand, Charley McLaughlin, qui roulait des cigarettes pour Frank et les autres.

“On n'était pas idiots, Cordell et moi. On a couru vers Frank et ses amis et on leur a dit que les frères Highdog étaient sur nos traces. Ils n'ont pas eu besoin d'en entendre davantage. C'était l'occasion rêvée pour eux de s'en prendre à ces Indiens qui avaient brutalisé tellement d'enfants. Ce fut au tour des Highdog de s'enfuir, poursuivis par mon frère et les autres.

“En fait ils ne réussirent pas à les attraper, mais l'essentiel était qu'il nous avait tirés d'affaire.

“Frank avait été pris d’un fou rire quand il avait su que nous avions failli être scalpés pour quelques balles de golf. Des années plus tard, il se moquait de moi à propos de ce jour mémorable. ‘Fais gaffe ! me disait-il. Voilà les Highdog ! Cache tes balles de golf !’ Je ne lui en voulais pas. Je lui étais tellement reconnaissant d’avoir été là ce jour-là. J’avais le sentiment que ç’avait été un vrai miracle. Mon frère. Juste là où j’avais le plus besoin de lui...”

Quand il eut fini son histoire, il regarda par la même fenêtre d’où ma mère avait tiré au fusil.

— Ils vous auraient vraiment scalpés ? demandai-je.

— Oh, non, non ! Il ne faut pas prendre ça à la lettre. Ces types n’étaient pas un cadeau, mais tout de même... Bien sûr nous aurions passé un sale quart d’heure. C’est drôle, j’ai découvert des années plus tard pourquoi ils tenaient tant aux balles de golf. Ils les revendaient au club. Ah, ces Highdog... Je t’ai dit que le petit avait fini en prison. Le plus vieux a été tué alors qu’il s’était couché sur la voie ferrée juste après la ville. Ivre, en route pour rentrer chez lui. Je me souviens de papa quand il est revenu à la maison après l’enquête sur l’accident. Il disait qu’il n’avait jamais rien vu d’aussi horrible.

Le bruit du percolateur cessa et le silence qui s’ensuivit brusquement sembla arracher mon père au passé et le ramener dans la cuisine.

— Voyons si ça s’agite en dessous.

— Je n’ai rien entendu.

— Non ? Peut-être pas. Je prendrai mon café en bas. Ça le réveillera. On partira tôt.

Il remplit deux tasses de café et les mit sur les soucoupes avec une telle délicatesse et tant de solennité que je faillis éclater de rire.

Portant une soucoupe avec sa tasse dans chaque main, il me demanda de lui ouvrir la porte.

La porte, ou du moins son cadre, était tellement déformée que je dus la pousser fort pour l’ouvrir. Une fois ouverte, je n’eus aucune envie de jeter un coup d’œil en bas.

— Je referme derrière toi ?

— Non, tu peux laisser ouvert. On n’en a pas pour longtemps.

Combien de temps s’écoula avant que le cri de mon père arrive jusqu’à moi ? Trente secondes ? Une minute ?

Certainement pas plus. Cependant, ce que j’entendis annonçait une telle rupture dans nos existences, un tel abîme séparant désormais ce que nous étions de ce que nous ne serions plus jamais, qu’il faudrait, semble-t-il, mesurer le temps à cette aune. Dix ans après que mon père eut descendu l’escalier qui menait au sous-sol...

Depuis l’obscurité aux relents de moisissure du cellier, escaladant les marches grinçantes, traversant les poutres couvertes de toiles d’araignée et le plancher en bois brut, me parvint le gémissement de mon père.

— Non ! Mon Dieu ! Non !

Je dévalai l’escalier. Comme dans un rêve, comme si je chutais sans dévisser, me rattrapant juste un instant à chaque marche pour ne pas m’écraser tête la première sur le sol en ciment.

Je ralentis en arrivant en bas, comme si soudain la peur de ce qui m’attendait prenait le dessus sur mon inquiétude pour mon père.

L’arôme du café flottait encore dans l’air. En fait j’avais l’impression d’être guidé par lui.

J’entrai alors dans la buanderie où régnait une autre odeur. Celle qui montait de tous les bords brisés – âcreté du vinaigre des cornichons, senteur de l’aneth coupé, exhalaisons douceâtres des pommes et des prunes, bouquet décomposé des rutabagas et des tomates – à laquelle se mêlait encore une autre odeur plus douce, plus forte, nauséabonde. Mon père était assis par terre dans le cellier et quand je vis du sang baigner parmi les autres liquides, telle de l’huile en suspension, je crus qu’étant pieds nus, il avait marché sur le verre cassé qui jonchait le sol.

Cette pensée s’évanouit instantanément car, en un éclair, m’apparut d’où venait ce sang répandu.

Oncle Frank gisait sur le plancher, sa tête reposant sur la poitrine de mon père. L’entaille au poignet de mon oncle avait vainement commencé de se refermer : les contours en étaient déjà secs et plissés. Le sang, ce qui lui en était resté, avait noirci et s’était caillé. Je ne pouvais voir que son bras droit, mais j’étais sûr que l’autre, le gauche, portait une plaie identique.

J’émis sans doute un son, une sorte de hoquet cognant contre mon larynx, car mon père se tourna vers moi. Ses traits étaient déformés par le chagrin, mais il n’avait aucune larme aux yeux.

— Va réveiller ta mère, David. Dis-lui d’appeler Len. Il faut qu’il vienne. Immédiatement.

Je partis aussitôt, content d'être chargé d'une mission qui me faisait quitter ce sous-sol. Mon père m'arrêta net, me faisant une dernière recommandation.

— Eh David, ne laisse pas ta mère descendre ici. Ne la laisse surtout pas descendre.

Alors mon père éclata en sanglots – un épanchement saumâtre de plus sur le plancher.

Je ne grimpai pas les marches en courant. J'en étais incapable. Non pas pour la raison que vous imaginez. Mes jambes ne se dérobaient pas. Oui, j'avais été bouleversé ; oui, ce que j'avais vu au sous-sol avait accéléré mon pouls, m'avait soulevé le cœur, mais ce n'était pas cela qui ralentissait mon pas.

Les deux étages qui me séparaient de ma mère, je voulais les monter sans me presser. J'avais besoin de temps pour me reprendre, pour être sûr de dissimuler ma satisfaction de ce qui était arrivé.

Voyez-vous, je savais, j'avais la conviction, oui je savais que le suicide d'Oncle Frank résolvait tous nos problèmes.

Mon père n'aurait pas à conduire son frère de l'autre côté de la rue pour le mettre en prison.

Il n'y aurait pas de procès, il n'y aurait pas de défilé de témoins dont les jurés auraient à déterminer s'ils disaient le huitième, le quart ou la moitié de la vérité. Pas de pression sur quiconque pour qu'il se présente à la barre, pas de réputations mises en cause, personne ne serait dans l'embarras, personne ne serait puni... La ville n'aurait pas à se déchirer, à choisir, entre la culpabilité et l'innocence.

Les femmes indiennes pourraient consulter un médecin sans craindre d'être agressées et violées par un homme qui avait pourtant fait le serment de leur éviter tout mal.

Nous n'aurions plus à redouter que grand-père organise un raid contre notre maison.

Bien sûr il y aurait de la tristesse. Tante Gloria était veuve, désormais, et mon père se retrouvait d'un coup fils unique, comme moi. Ma grand-mère allait verser des torrents de larmes, mais son chagrin s'atténuerait avec le temps. Une fois la période de deuil passée, nos vies reprendraient comme avant sans concorder parfaitement avec ce qu'elles avaient pu être, assez ressemblantes cependant pour que je m'en satisfasse.

Que dire de plus ? J'étais un enfant. Je croyais à la vérité de tout cela.

Comme je montais l'escalier, j'éprouvais à l'égard de mon oncle, mort désormais, un sentiment qui ne m'avait jamais effleuré de son vivant. De la gratitude, oui, mais quelque chose de plus aussi. Quelque chose proche de l'amour.

OceanofPDF.com

Épilogue

Nous quittâmes Bentrock au début du mois de décembre 1948, par un jour enneigé guère fait pour voyager. En ville, les rues croulaient sous la neige ; dans la campagne où le vent pouvait déferler librement, nombre de routes et d'autoroutes avaient certainement été interdites à la circulation. Nous avions déjà chargé la voiture ; la veille, le camion de déménagement était parti avec nos meubles. Nous avions fait nos adieux à ceux qui avaient accepté de les recevoir. Les portes avaient été scellées ; le sort en était jeté.

C'était une décision de longue date, en réalité. Elle remontait à plusieurs mois. Peu de temps après le suicide de Frank, ma mère avait brusquement déclaré à mon père :

— Je ne peux pas continuer à vivre ici.

Je savais que par "ici" elle entendait non seulement la maison mais Bentrock.

Le sinistre désagrément d'avoir à vivre dans un lieu où deux personnes avaient trouvé la mort n'y était, je le savais aussi, pour rien. Non, ce n'était pas cela qui lui rendait la vie impossible. Sa foi était assez forte pour qu'elle le surmontât.

Il lui manquait le courage suffisant pour vivre avec les mensonges fabriqués après la mort de Frank.

Il avait été décidé – j'emploie à dessein une forme passive car jamais je n'ai pu établir avec certitude qui avait pris une pareille résolution : mes parents, sans doute, mais d'autres aussi ; à coup sûr mon grand-père ; Len ? Gloria ? –, il avait donc été décidé de faire croire à une mort accidentelle, de raconter qu'alors qu'il aidait son frère à construire des étagères au sous-sol, Frank était tombé d'une échelle. Sa tête avait heurté le sol en ciment et il avait trouvé la mort instantanément. Le seul étranger à la famille qui avait vu le corps de Frank, la seule personne qui aurait pu contredire cette version était Clarence Undset, le propriétaire de la Société de pompes funèbres. Je ne sus jamais quelle prébende lui avait été offerte, quel marché avait été conclu pour s'assurer de son silence ; chacun avait l'intime conviction toutefois qu'il ne révélerait jamais ce qu'il avait vu quand il avait fait

enlever le corps de Frank, qu'il se tairait sur les entailles profondes à ses poignets.

Parallèlement, on avait décidé de ne rien révéler des crimes de Frank. À quoi bon ? Désormais, il ne ferait plus de mal à personne. Les Indiennes de Mercer County en étaient débarrassées. De plus, selon mon père qui suivait le Code à la lettre, Oncle Frank n'ayant pas été officiellement inculpé, il eût été malvenu d'empoisonner l'atmosphère par de vaines incriminations.

Grâce à ce camouflage post mortem, Frank Hayden put être inhumé sans scandale et fut gratifié d'un éloge de circonstance. Ancien combattant, décoré de surcroît, serviteur du bien public, médecin dévoué, fils exemplaire, mari modèle, un homme encore jeune, vigoureux, plein d'élan... Le pasteur avait même été jusqu'à confesser que la fin brutale et inexplicable de Frank le déconcertait. Qui pouvait donc interpréter les desseins que Dieu s'est fixés pour chacun d'entre nous ? Oui, en effet, qui le pouvait ?

Aucune de ces précautions pour sauvegarder la mémoire de Frank ne fut toutefois suffisante pour rétablir d'harmonieuses relations au sein de la famille Hayden. Aux obsèques, nous nous assîmes tous sur le même banc, grand-père, grand-mère, Tante Gloria, mon père, ma mère et moi. Nous formions une compagnie ténue, eu égard à l'influence de notre clan dans le pays. Ni ma tante ni mes grands-parents ne nous adressèrent la parole. Au cimetière, ils se placèrent ostensiblement de l'autre côté de la fosse, en face de nous. C'était là tout un symbole que même moi je compris : la mort de Frank représentait un abîme infranchissable entre nous. Mes parents avaient beau sembler à peine blessés par la rebuffade – ils s'éclipsèrent immédiatement du cimetière, se dérochant ainsi au repas qui avait lieu dans la crypte de l'église –, j'étais pour ma part en colère. Si le suicide de Frank avait un sens, s'il y avait une seule raison pour laquelle il s'était donné la mort, c'était pour que tous ces gens – sa femme, ses parents, son frère, sa belle-sœur se retrouvent après son décès. Mais il y avait cette tombe béante et nul d'entre nous n'aurait songé à l'enjamber.

Aussi, lorsque ma mère avait annoncé qu'elle ne pouvait plus vivre à Bentrook, mon père comprit-il parfaitement ses sentiments. Il acquiesça simplement, d'un signe de tête, comme s'il le savait depuis longtemps et qu'il attendait juste un mot de sa part. Il ne manifesta nullement son opposition. Il ne dit pas : "C'est ici chez nous". Il ne lui reprocha rien. Il ne lui déclara pas : "Tu n'as jamais aimé cette ville, mais c'est ici chez moi !"

Il se révéla du même avis qu'elle et commença sans tarder à défaire, pièce après pièce, notre existence à Bentreck.

Avant toute chose, il s'arrangea pour ne pas se représenter aux élections prétextant "une offre de travail qui lui permettrait de mettre à profit les connaissances en droit qu'il avait acquises à l'université". Cela avant même qu'on lui eût offert un poste dans un cabinet de juristes à Fargo, dans le Dakota du Nord. Le nom de Len McAuley avait remplacé celui de mon père sur la liste. Len était sûr d'être élu, il n'avait pas d'adversaire.

Puis mon père mit en vente notre maison et ma mère demanda à ses parents de nous recevoir dans leur ferme, le temps que nous trouvions un autre logement.

Ma mère me retira de l'école et reçut dans une enveloppe en papier kraft les certificats à transmettre au futur établissement dans lequel je serais inscrit.

Mes parents firent leurs adieux à Len et à Daisy, aux Hutchinson. À Ollie Young Bear. Le peu de personnes concernées semblait raccourcir le nombre d'années passées par mes parents à Bentreck, comme si le temps écoulé n'avait pas vraiment compté. Moi aussi je limitai mes adieux au minimum, et afin de nous épargner trop de sensiblerie, peut-être aussi pour m'illusionner moi-même et faciliter mon départ, je dis à la plupart de mes camarades que nous reviendrions probablement l'été suivant.



Arriva donc le moment de partir. Lorsque mon père enclencha la marche arrière, notre voiture parut si chargée que nous nous demandâmes si elle n'allait pas toucher terre. Alors que nous allions démarrer pour de bon, je me mis à crier :

— Attendez !

J'ouvris la porte arrière et je sautai de la voiture.

Je courus vers la maison et grimpai sur un tas de neige pour jeter un œil par la fenêtre sur notre salle de séjour. Je voulais avoir une dernière impression, avoir une idée de ce à quoi ressemblait notre maison sans nous. J'avais une réponse toute prête, au cas où mes parents m'auraient demandé ce que je regardais : "Des fantômes !"

Le givre sur la vitre ne me permettait pas de voir grand-chose.

Non, ce n'était pas ça.

C'était le vide, à l'intérieur, qui ne facilitait pas les choses. La pièce nue offrait encore moins de relief que la vitre verglacée. Le tapis d'un gris fade, les murs blancs essayant de virer au jaune, là et nulle part ailleurs la neige aurait dû tomber, tout recouvrir.

Dieu merci, mes parents ne klaxonnèrent ni ne crièrent pour que je revienne à la voiture. Ils m'attendirent. Comme je me dirigeais vers eux et les observais à travers le rideau de neige, encore une fois, je me demandai comment tout cela avait pu arriver, comment ces deux êtres qui avaient simplement voulu bien faire, dont l'unique faute avait été d'essayer de rester loyaux tant à l'égard de leur famille que de la justice, se retrouvaient dépossédés de tout, seuls contraints de quitter Bantrock et à se bâtir une vie nouvelle. Pendant un instant j'eus presque envie de leur dire au revoir d'un signe de la main, de leur signifier de partir, de s'en aller sans moi. Non pas que je souhaitais demeurer dans le Montana, mais je voulais me détourner de ces deux infortunés, de ces deux malheureux. Que serait la vie à pérégriner en leur compagnie ?

En fait, cette vie n'eut rien de désagréable. Après avoir passé l'hiver dans la ferme des parents de ma mère, nous nous installâmes à Fargo au printemps suivant. Là-bas mon père trouva du travail dans un petit cabinet de juristes et en moins de cinq ans son nom figurait sur la liste des associés : Line, Gustafson et Hayden, Avocats. Ma mère vit son rêve exaucé : mon père était devenu avocat. Il avait enfin un travail digne de la sacoche qu'elle lui avait offerte.

Pendant un temps, elle nourrit l'espoir que je marche sur les traces de mon père et entreprenne une carrière de juriste.

— Ça présenterait bien, me dit-elle un jour, alors que j'étais adolescent, "Hayden et fils, Avocats associés" !

— Ça ne serait pas mieux, répondis-je, si je devenais shérif de Mercer County, Montana, et perpétuais la tradition Hayden ?

Depuis ce jour-là, elle ne parla plus jamais de mon avenir. Ma remarque était cruelle, mais moins encore que la vérité : après ce que j'avais vu étant enfant, je ne pouvais plus croire à l'exercice de la justice. Mon père, certes, avait poursuivi dans ce domaine ; j'attribuais cela à sa capacité à cloisonner sa vie en compartiments parfaitement séparés les uns des autres.

Pour ma part, je devins finalement professeur d'histoire, dans un lycée de Rochester, dans le Minnesota. Je ne croyais pas – et je ne crois toujours pas – que l'histoire soit une science plus pure, plus exacte que le droit.

Absolument pas. Il y va même du contraire. Je trouve l'histoire infiniment réjouissante quand l'on connaît comme moi la propension de toute communauté humaine à omettre la chronique des abus sexuels, des crimes, des suicides commis en son sein... Qui sait – se pourrait-il qu'ici ou là, les événements les plus tragiques, les plus extraordinaires ne se soient pas déroulés au grand jour mais fussent confinés à de piètres lieux privés ? Un cabinet de médecin, par exemple. Ou une maison à bardeaux blancs dans une rue tranquille. Peu importe ce que disent les documents historiques, je m'octroie le droit d'y ajouter tout ce que mon imagination peut concocter de fables sanglantes ou comiques. Je ne crois pas pour autant trop m'éloigner de la vérité. Ces chimères, je les garde bien sûr pour moi. Face à mes étudiants, je reste on ne peut plus sérieux et soutiens que le texte auquel je me réfère dit la vérité, l'entière et brute vérité.



Ma grand-mère Hayden demeura notre seul lien avec le Montana. Elle nous écrivit régulièrement et nous rendit visite plusieurs fois avant d'être trop malade pour continuer à voyager.

Autant que je sache, elle ne fit jamais allusion aux événements de 1948 ; elle nous tint pourtant informés sur quelques-uns des personnages principaux de cette tragédie.

Tante Gloria quitta le Montana un an après nous. Elle partit pour Spokane, où vivait sa sœur, et finit par se remarier.

Len McAuley ne put mener à terme son mandat. Il eut une attaque qui le laissa à moitié paralysé et dut céder sa place à son adjoint, Johnny Packwood, qui avait appartenu à la police militaire. Ainsi s'acheva la mainmise du tandem Hayden-McAuley sur le bureau du shérif.

Len survécut à cette attaque. Curieusement, moins d'un an après, mon grand-père fut à son tour victime d'une congestion cérébrale. Mais lui en périt. Il passa en trois jours de vie à trépas.

Deux attaques. Je n'ai pu m'empêcher de penser, mon goût pour les symboles et les métaphores dépassant largement mes connaissances médicales, qu'ils étaient morts d'avoir gardé le secret enveloppant Oncle Frank. Ils l'avaient enseveli au fond d'eux-mêmes, mais la pression montait, comme à trop retenir son souffle, et tôt ou tard quelque chose devait lâcher. Dans leur cas, les vaisseaux du cerveau. En ce qui concerne

mon père, ce ne fut pas seulement le secret à tenir mais aussi l'amertume qui finit par provoquer son cancer. Me voilà donc à incriminer un drame qui est arrivé il y a plus de quarante ans, alors que les vraies raisons de ces morts brutales furent sûrement les verres de whisky de Len McAuley, les cigares de mon grand-père et le régime alimentaire de mon père.



Le souvenir le plus heureux que je garde de Marie, celui qui s'est peu à peu détaché d'un enchevêtrement de moments enchanteurs et fervents, se situe à l'automne qui précéda sa mort.

Souffrant de mon peu de réussite dans les sports d'équipe, j'avais décidé de réagir. Je m'étais dit qu'à force de pratique régulière et de discipline, je finirais par vaincre ma maladresse naturelle et par m'affirmer dans un sport ou un autre. Mon choix s'était porté sur le football américain et j'avais limité mes ambitions à la maîtrise d'une compétence particulière. Je voulais devenir le roi du drop. Le drop a certes disparu aujourd'hui, mais en 1947, les joueurs pouvaient encore marquer de cette façon ; ils laissaient tomber le ballon et à peine avait-il touché le sol qu'ils donnaient un coup de pied dedans en essayant de l'envoyer entre les poteaux. Cet automne-là, je consacrai ainsi des heures dans notre jardin à essayer de faire passer des drops au-dessus d'une branche de notre chêne, je tirais dans un sens, je courais après le ballon, je shootais dans l'autre sens et ainsi de suite...

Un après-midi, comme je pratiquais mon sport favori après l'école, Ronnie Tall Bear surgit de la porte arrière de la maison, Marie le suivait de près. À l'évidence Marie le pourchassait, ils éclatèrent de rire.

Ronnie traversa notre jardin en courant. Quand le ballon arriva devant lui, il s'aplatit sur lui, roula avec dans les feuilles mortes, se releva et se mit à courir, exactement comme il avait dû le faire de nombreuses fois à l'entraînement ou en compétition.

Pendant qu'il ramassait mon ballon, Marie avait regagné un peu de terrain. Mais Ronnie reprit très vite le dessus en champion qu'il était, glissant le ballon sous son bras, rusant, filant, s'arrêtant, repartant, changeant de direction. Il fit demi-tour quand il atteignit la voie ferrée et se dirigea vers moi. Arrivé suffisamment près, il me lança la balle à mi-hauteur. Marie qui continuait à le poursuivre, mais commençait à peiner et à ralentir, essaya alors de m'attraper.

Pendant la demi-heure qui suivit, nous courûmes dans le jardin en long, en large et en travers, nous faisant des passes et nous poursuivant. C'était un jeu mais dépourvu d'objet, n'ayant de limite ni dans le temps ni dans l'espace, sans règles établies. C'était un jeu parfaitement libre où nous déployions pourtant tous nos talents – des passes précises en spirale, de superbes sauts pour se saisir du ballon, des courses à perdre haleine après l'autre ou pour lui échapper. Ce à quoi nous jouions – ou plutôt la manière dont nous jouions – semblait provenir tout droit des origines indiennes de Ronnie et de Marie, mais sans que je puisse l'établir en certitude. La seule chose sûre était que, quel que fût le jeu, je n'avais jamais éprouvé autant de plaisir à jouer au ballon de toute ma vie.

Quand nous fumes trop fatigués, nous rentrâmes dans la maison en passant par le garage. Ma mère y entreposait un gallon de cidre. Fut-ce une idée de Marie ? Peu importe. Nous fîmes circuler la lourde cruche, y buvant chacun à notre tour. Ce cidre, frais et doux à la fois, constituait la réponse idéale à la question de savoir comment il sied d'achever un après-midi passé à courir sous un chaud soleil d'automne.

Je crois avoir tant goûté le souvenir de cet épisode non seulement parce que j'étais avec Marie et Ronnie, que j'aimais tous deux à ma façon, mais aussi parce que, durant tout ce moment, je m'étais senti faisant vraiment partie d'une famille. Une famille qui m'acceptait pour ce que j'étais et non pour mon sang ou mon rang.



Ma femme, Betsy, a vécu dans sept villes différentes avant d'obtenir son diplôme d'études secondaires et toutes se situent dans le Minnesota, le Wisconsin et le nord de l'Illinois. Un été, nous avons accompli ce périple en voiture afin de photographier les maisons de son enfance. Ma femme elle aussi est professeur, et ce sont là des vacances typiques pour un couple d'enseignants qui dispose de beaucoup de temps et de peu d'argent.

Puisque Betsy s'abandonnait à la nostalgie, il était naturel qu'elle me suggère de pousser jusqu'au Montana pour y voir la maison de mon enfance. Je lui avais répondu que non et qu'il en allait mieux ainsi. Je n'avais aucune envie de revoir ces lieux. Comme elle se butait, je dus finalement lui expliquer pourquoi je ne voulais pas, comme mes parents

d'ailleurs, retourner à Bentrock. Je lui racontai tout ce qui était arrivé cet été de 1948.

Cette histoire la stupéfia autant qu'elle la fascina. Elle était impatiente de revoir mes parents afin de recueillir leurs souvenirs d'alors. J'aurais pu la mettre en garde, lui expliquer que c'était un sujet que nous n'abordions jamais dans la famille. Nous savions tous ce qui était arrivé – il était là présent ce passé que nous partagions tous, que nous ne reniions pas mais dont nous ne parlions pas, comme si ce silence était une question de bonnes manières. Mais je n'ai rien dit de tel à ma femme. Je crois que j'étais curieux de savoir ce qu'il adviendrait si quelqu'un d'extérieur revenait sur un sujet dont on avait tu chaque détail en ma présence.

Quelques mois plus tard, nous étions tous réunis dans la maison de mes parents pour le dîner de Thanksgiving. Ça ne faisait pas deux minutes que nous étions assis que Betsy lança :

— David m'a raconté tout ce qui s'est passé dans le Montana. C'était vraiment le Far West !

À cette époque-là le cancer de mon père s'était déjà déclaré, et il n'était pas très vaillant, mais à la question de Betsy, il frappa si fort sur la table que les assiettes et les couverts en tremblèrent.

— Ne dites jamais du mal du Montana ! répliqua-t-il. Jamais !

Il se leva de table et quitta la pièce. Il ne revint pas au dîner.



Plus tard dans la nuit, quand tout le monde fut couché, je retournai dans la salle à manger. Je m'assis sur la chaise de mon père et posai doucement mes mains sur la table. Un bref instant, je crus que le bois vibrait encore du coup que mon père avait assené.

DU MÊME AUTEUR

Justice, 10/18, 1999.

Sonja à la fenêtre, Belfond, 2004 ; 10/18, 2008.

OceanofPDF.com

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ PAR
ATLANT' COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2014
SUR LES PRESSES DE
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.,
61250 LONRAI
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS GALLMEISTER
14, RUE DU REGARD, PARIS 6^e

IMPRIMÉ EN FRANCE

Cet ouvrage est imprimé sur papier fabriqué à partir de bois
provenant de forêts bien gérées (www.fsc.org).

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2010
N° d'impression : 1403672

OceanofPDF.com